



**HAL**  
open science

## Si la ville m'était contée

Luc Gwiazdzinski, Gilles Rabin

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski, Gilles Rabin. Si la ville m'était contée. Eyrolles. Eyrolles, pp.247, 2005. halshs-00813584

**HAL Id: halshs-00813584**

**<https://shs.hal.science/halshs-00813584>**

Submitted on 17 Apr 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

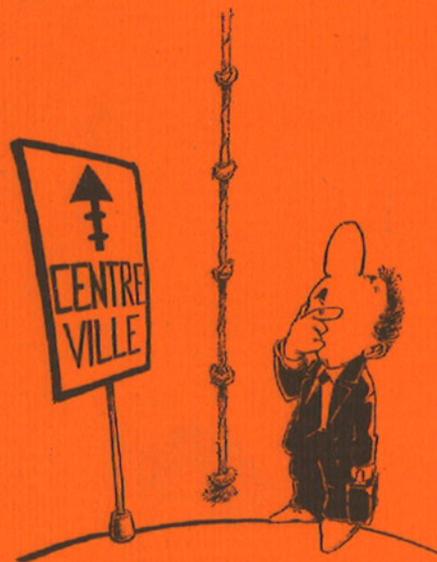
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gilles Rabin  
Luc Gwiazdzinski

Illustrations de Frédéric FROUSSART

Préface de Pierre SANSOT

# Si la ville m'était contée...



EYROLLES

L. Pierrot. IUG.

**Si la ville m'était contée...**

*Gilles RABIN est économiste. Docteur en Economie, il est Directeur du Comité d'expansion de l'Essonne avec une forte implication dans les secteurs de haute technologie comme les biotechnologies, l'optique et le conseil aux collectivités locales. Parallèlement, Gilles Rabin est Conseiller auprès de la Présidente d'Entreprises, Territoires et développement (filiale de la CDC et de la Datar) ainsi que de l'Association des villes européennes de la grande vitesse. Il a participé aux travaux du Conseil supérieur de l'innovation mis en place pour aider à l'élaboration de la Loi sur l'innovation de 2003 et il est membre du comité de rédaction de la revue Urbanisme.*

*Luc GWIAZDZINSKI est géographe. Docteur en géographie, Directeur de la Maison du Temps et de la Mobilité de Belfort-Montbéliard plateforme associative créée en 2001. Professeur associé à l'Université technologique de Belfort-Montbéliard, chercheur au Laboratoire Systèmes et transports (SET) et au Laboratoire Image et Ville (ULP, CNRS), il est membre du groupe de prospective « Temps et Territoires » de la DATAR, expert auprès du PREDIT et l'Institut Chronopost, responsable scientifique de plusieurs programmes de recherche et de développement en Europe notamment sur les questions de mobilité et de temps de la ville.*

**Gilles RABIN**  
**Luc GWIAZDZINSKI**  
**Illustration de Frédéric FROUSSART**  
*Préface de Pierre SANSOT*

**Si la ville m'était contée...**

**EYROLLES**



Eyrolles  
1, rue Thénard  
75240 Paris Cedex 05

Des mêmes auteurs

RABIN Gilles, *Ville et grande vitesse*, Edition Mardaga, 2003.

GWIAZDZINSKI Luc, *La ville 24h/24, regards croisés sur la société en continu*, L'Aube, Le Seuil, 2003.

Remerciements

*Le géographe et l'économiste amoureux des villes, s'appellent Luc et Gilles : c'est nous. Pour que la conversation amicale d'un soir, l'échange d'idées accouchent d'un texte, pour que le projet se transforme en ouvrage, il a fallu la rencontre et le courage d'un éditeur. Qu'il en soit remercié.*

*Si vous avez peur de la complexité du propos, rassurez-vous : Frédéric vous fera un dessin.*

*Que soient également remerciés toutes celles et tous ceux qui depuis des années supportent nos coups de gueule sur le déménagement du territoire, nos discours sur la ville ou participent à nos dérives urbaines.*

*Enfin, à Rose Muller, Daniel Darmon, à l'ADIRA et au BIPE.*



Le code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée notamment dans l'enseignement, provoquant une baisse brutale des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'Éditeur ou du Centre Français d'Exploitation du Droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Eyrolles, 2005.  
ISBN : 2-7081-3269-5

# SOMMAIRE

---

Introduction, demandez le guide ! .....	1
Avertissement .....	3
Nos hommages à la Reine et à ses sujets .....	4

## **Première partie** **Si la ville m'était contée...**

### **Deuxième partie** **Dix clés pour comprendre la ville**

Clé n° 1 La ville n'est rien sans ses habitants .....	63
Clé n° 2 La ville est un décor de cinéma ! .....	71
Clé n° 3 La ville ne se limite pas à un plan .....	85
Clé n° 4 La ville entre espace et rythme .....	93
Clé n° 5 La ville en mouvement .....	107
Clé n° 6 La ville entre ombre et lumière .....	127
Clé n° 7 La ville affiche pubs et graffitis .....	137
Clé n° 8 La ville a son odeur, son goût, sa couleur et sa musique .....	143
Clé n° 9 La ville et ses lieux d'oubli .....	159
Clé n° 10 La ville est une marchandise .....	167
Last but not least : comment ne pas voir la ville en rose ! .....	181

### **Troisième partie** **Changeons les règles**

Conclusion, vers la ville à la carte .....	233
Bibliographie .....	245

Pierre Sansot, professeur émérite en anthropologie, a écrit :

*La beauté m'insupporte*, Payot, 2004

*Poétique de la ville*, Payot, 2004

*Bains d'enfance*, Payot, 2003

*Les gens de peu*, Puf, 2002

*J'ai renoncé à vous séduire*, Desclée de Brouwer, 2002

*Chemins aux vents*, Rivages, 2002

*Le rugby est une fête et le tennis non plus*, Payot, 2002

*Les vieux ça ne devrait jamais devenir vieux*, Payot, 2001

*Chemins aux vents*, Payot, 2000

*Il vous faudra traverser la vie*, Grasset, 1999

*Du bon usage de la lenteur*, Payot, 1998

*Les pierres songent à nous*, Fata Morgana, 1995

*France sensible*, Payot, 1995

*Les vieux ça ne devrait jamais devenir vieux*, Payot, 1995

*Demander la lune*, Fata Morgana, 1995

*Cahiers d'en France*, Payot, 1994

*Les pilleurs d'ombres*, Payot, 1994

*Gens de peu*, Puf, 1994

*Papiers rêvés papiers enfuis*, Fata Morgana, 1993

*Jardins publics*, Payot, 1993

*Formes sensibles de la vie sociale*, Puf, 1986

*France sensible*, Champ Vallon, 1985

*Vichy et l'imaginaire totalitaire*, Actes Sud, 1985

*Poétique de la ville*, Meridiens-Klincksieck, 1984

*Le goût de la conversation*, Desclée de Brouwer, 2003

*Du bon usage de la lenteur*, Rivages, 2000

*Variations paysagères*, Meridiens-Klincksieck, 1990.

# PRÉFACE

---

de Pierre Sansot

Ce mot de « conte » respire un parfum d'Orient et d'orientalisme, de soie, d'épices, de villes à la fois odorantes et silencieuses telles celles de Marco Polo, invisibles parce qu'elles se donnent à rêver et non à voir.

Mais l'étrange n'est pas si loin que ça de vous. Le merveilleux ce n'est pas l'invasion du surnaturel, de l'extraordinaire, mais que la réalité excède tout ce que vous saviez d'elle. Une telle forme de merveilleux se dérobera toujours à un touriste pressé parce qu'il est tout juste bon à recevoir ce qu'il sait déjà. Il poussera le soupçon jusqu'à vérifier s'il ne manque pas une église à Venise ou une pyramide à l'Égypte.

Dès qu'une ville nous déconcerte par sa seule présence, elle nous met au défi de l'apercevoir pour de bon puis de l'imaginer. Elle entre dans notre mémorial. Mais dans quelles conditions l'étrangeté se révèle-t-elle à nous ? Faire preuve

d'une écoute flottante et il suffit parfois de la perception d'un détail pour qu'elle nous apparaisse sous un jour nouveau. Flâner, c'est alterner l'agilité de l'esprit, des jambes et une stupéfaction immobile.

Il vient un moment où nous ne savons pas quel est le plus agile, de nous qui gambadons joyeusement ou de la ville qui ne cesse de se métamorphoser d'heure en heure, de jour et de nuit, de saison en saison. Puis il vient un moment où notre entente est parfaite, où nous respirons et avançons de concert.

La ville est devenue la chair de notre chair et nous-mêmes portons en nous l'empreinte de cette ville.

Tout cela nécessite que nous la racontions, non point pour l'enjoliver mais pour mettre de l'ordre, du sens dans une multitude de d'impressions. Plus tard, nous la raconterons encore pour ne pas en dissiper le parfum, pour l'honorer comme il convient et aussi nous la raconterons à d'autres (capables de nous entendre) pour qu'ils partagent nos éblouissements.

La lecture de cet ouvrage a augmenté mon amour de la ville qui déjà était immense. Il en sera de même en ce qui vous concerne. Une fois l'ouvrage terminé, faussez-lui compagnie et déambulez dans l'une d'entre elles à la fois odorante et silencieuse et parfois tumultueuse.

# INTRODUCTION, DEMANDEZ LE GUIDE !

---

Devant la mise en scène de la ville, de ses commerces, de son histoire, le touriste urbain n'a souvent qu'une solution : le guide touristique. Du *Michelin* au *Routard*, ce sésame n'a qu'un seul but : vous montrer le plus de choses en un minimum de temps. L'acheter, c'est déjà se tromper : vous ne visiterez pas la ville mais ses représentations. Visitez de la sorte les décors d'un opéra de Wagner sans écouter la musique, et vous y verrez selon le metteur en scène une imposante montagne rhénane, le pont d'un vaisseau, ou une puissance cachée derrière une image industrielle. Vous n'y comprenez rien ? Vous n'êtes pas le seul. Un opéra tout comme une ville, se rencontre, s'écoute, se sent, se mange, se boit même. Souvenez-vous des fontaines de Rome que tous les guides vous présentent comme des nids à microbes mais qui ont un goût, une saveur unique... romaine.

Prenez une ville encore peu pratiquée par les « touristes urbains post 35 heures » : Brest. Les guides vous conduiront au pas de charge du Pont de Recouvrance à la Tour Tanguy avant de découvrir Océanopolis. Après, c'est le retour à l'aéroport de Guipavas ou plus sûrement la gare pour récupérer le TGV. Bien entraîné et après deux bonnes heures de lecture, vous saurez tout sur la reconstruction de Brest, sur son passé de port de guerre d'autant de Louis XIV, et sur les phoques qui adorent la mer d'Iroise. Si vous avez un peu de

temps vous irez au port du Moulin blanc, traîner dans le café qui voit parfois apparaître l'amiral Kersauson du paquebot Bouvard. Rien sur la ville bretonne et catholique face à la ville militaire et laïque, rien sur Lambézellec, grand bourg à l'entrée de l'agglomération qui comptait autrefois plus d'habitants que Brest. Rien sur les luttes ancestrales et médiocres entre l'association sportive brestoise (ASB) et le Stade brestois transformé par le biais d'une faillite en FC Brest. Rien sur les luttes politiques entre le patronage laïque de Lambézellec, club des instituteurs et des « bouffes curés », souvent ouvriers de l'arsenal, et l'Étoile Saint-Laurent, club catholique soutenu par la bourgeoisie commerçante et les agriculteurs fortunés... Si l'on voulait « faire de gauche », on dirait encore que la ville n'existe que par la rencontre de ses habitants.

**En résumé : vous avez tout lu mais rien vu et ce vous avez vu vous a été imposé. Il est temps d'oublier les belles théories, de changer de regard – les plus savants parleraient de paradigme – pour aborder autrement la ville, ses espaces, ses populations, ses activités et ses rythmes ! Ensemble, nous nous décalons pour comprendre la ville avant de dériver pour apprendre.**

**Suivez-nous ! Devenez touriste de votre quotidien !**

# AVERTISSEMENT

---

*Éclaircir le débat consiste  
à garder présent à l'esprit le fait que la ville  
ne recouvre pas conceptuellement  
la même réalité pour tous.*

ROBERT FERRAS

## **Équipez-vous !**



Moyennant quelques précautions, vous voilà prêt pour partir à la découverte de la ville :

- une paire de **bonnes chaussures** ;
- une **carte de la ville** ;
- un **plan** des transports ;
- un **stylo** ;
- un **bloc papier** ;
- des **documents d'information** ;
- une liste (adresses, contacts...) de lieux intéressants et accessibles ;
- une liste des fêtes et événements prévus dans la ville.

Derniers conseils : n'oubliez pas d'emporter une petite laine ou un vêtement chaud... Et en cas d'égarement, jouez carte sur table !

Les dés sont maintenant jetés : **à vous de devenir touriste de votre quotidien !** Restez l'essentiel : une nouvelle paire de lunettes pour aborder la ville autrement.

**Bonne route !**

# NOS HOMMAGES À LA REINE ET À SES SUJETS

---

*Il y a des mots interdits qui empêchent  
que des espaces soient vus.*

JEAN-PAUL DOLLE

Merci à la Reine d'Angleterre dont les nombreux voyages nous font entrer de plain-pied dans le sujet.

## « ÉLIZABETH II JOUÉ LA COMÉDIE DANS UN VILLAGE DU NIGERIA »

---

Voilà ce que titrait en décembre 2003 le journal *Le Monde*. À l'occasion du sommet du Commonwealth, la Reine avait souhaité rencontrer autant de Nigériens ordinaires que possible. Mais elle n'a vu qu'un village de Potemkine. Ils étaient nombreux à New Karu : « *Marchands joyusement installés dans des échoppes toutes neuves le long d'une route fraîchement goudronnée, des clients alentour, puis des familles heureuses et en bonne santé dans des maisons propres et un chef traditionnel, Ishaku Bulus Chetobo, dans un « palais » dont le premier étage se limite pour l'instant à trois rangées de parapings. Le problème, c'est que New Karu*

*n'est qu'un décor et ses habitants des acteurs professionnels ou des comparses dûment accrédités pour la circonstance. Construit par la BBC et le Département pour le développement international du gouvernement britannique, New Karu est la reconstruction d'Old Karu, un assemblage de huttes et de cabanes. Le village doit servir à un sitcom radiophonique où seuls la clameur du marché, le staccato des pilons qui écrasent le mil et le bruit de fond seront réels. »<sup>1</sup>*

On pourrait sourire de la Reine se promenant dans un décor qui rappelle fâcheusement les zoos humains si populaires dans nos capitales à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle mais l'exemple n'est pas isolé. Ces scènes et décors de la vie quotidienne se retrouvent dans toutes nos métropoles : cœur de Varsovie reconstruit à l'identique, vieux Strasbourg ripoliné, écomusées plus vrais que nature, improbables assemblages de bâtiments venus des quatre coins des régions, qui rivalisent avec les parcs Disneyland, Astérix ou Walibi Stroumpfs, la Mer de sable d'Ermenonville, l'Europa Park allemand, voire le Souterroscope de Caumont-L'éventé. Où est la ville ? Où et comment construire le vivre-ensemble ?

---

1. *Le Monde*, samedi 6 décembre 2003.

## « STAGE DE MENDIANTS, À LONDRES, POUR QUELQUES PRIVILÉGIÉS »

---

Merci aux sujets de Sa Majesté, dont l'imagination nous offre une autre entrée dans la ville...

*« Moyennant 150 livres sterling (220 euros), vous pourrez vivre comme un clochard sur les trottoirs de Londres... le temps d'un week-end. Vous ressentirez l'angoisse d'un sans-abri, la honte d'un mendiant. Cette brève aventure de ressourcement spirituel, baptisée « Street Retreat » (« retraite dans la rue »), sera lancée dans la capitale britannique du 24 au 26 juin. Les candidats peuvent s'inscrire maintenant. Et vite, car il n'y aura que 18 heureux élus. »*

*« Ce type d'expérience a vu le jour aux États-Unis dans les années 1990, inauguré à New York par des disciples de Bouddhisme zen, et à San Francisco par un révérend unitarien et une sœur franciscaine. Elle prétend offrir à ses participants l'occasion, pendant deux jours et deux nuits de complet dénuement, de faire le plein d'humilité et de compassion. Elle propose aux privilégiés de la classe moyenne, comblés du confort mais déprimés de l'âme, une « plongée urbaine » susceptible de leur faire redécouvrir, à travers rencontres et conversations avec les plus démunis, ce qui fait « la valeur de la condition humaine ». Oubliés, l'accessoire, le frivole, le futile de leur vie*

*habituelle ! Retour à l'essentiel des rapports entre individus, aux gestes simples de survie, à la pauvreté salvatrice qui illumine le cœur et élève l'esprit. Pour être authentique, cette « retraite » sur le bitume doit obéir à des règles drastiques : garder une barbe de quelques jours et des cheveux sales ; enfiler de vieux vêtements et des chaussures de marche solides, mais usagées ; être totalement dépourvu d'argent ; n'apporter ni alcool, ni livre, ni montre, ni téléphone mobile, mais seulement un sac en plastique pour conserver la nourriture quémendée ou offerte au gré des aumônes. Il est recommandé de s'être entraîné à mendier quelques jours avant l'épreuve. »<sup>1</sup>*

Les vrais sans-abri et les trois cents mendiants recensés du centre de Londres apprécieront diversement le voisinage éphémère de ces pauvres du dimanche.

*« Si vous voulez vraiment savoir comment vivent les exclus, conseille l'éditorialiste du journal anglais l'Independent, c'est simple : allez dans la rue, ouvrez les yeux et réfléchissez. En plus, cela ne vous coûtera rien. »*

Nous n'aurions rien dit d'autre.

---

1. *Le Monde*, vendredi 7 mai 2004.



PREMIÈRE PARTIE

**SI LA VILLE M'ÉTAIT  
CONTÉE...**



# UN UNIVERS MAL CONNU

---



**Dépassez les apparences !**

Frédéric FROUSSART

*Il ne faut jamais confondre la ville  
avec le discours qui la décrit.  
Et pourtant entre la ville et le discours,  
il y a un rapport.*

ITALO CALVINO

*Ungersheim, Alsace*

*Gilles,*

*Je t'écris d'un carreau de mine près de l'autoroute au cœur de la steppe maïsicole alsacienne. Si tu veux t'y rendre, suis l'autoroute qui serpente de Mulhouse au sud vers Strasbourg au nord. Arrête-toi dans le pays de la potasse, là où les chevalets dressent encore leur fière silhouette. Tu trouveras une petite ville, un étrange village. Je te conseille d'y faire une halte pour la nuit. Un hôtel composé de petites maisons individuelles tout confort t'attend. Ne te couche pas tout de suite. Vas-y à la belle saison, et promène-toi dans les bois près de l'eau et de ses bruyants habitants. Ne t'inquiète pas des barrières qui ceinturent le village. N'importe pas quelques « communautés fermées » importées des États-Unis. Sois patient. Profites-en bien et promets-moi d'être objectif quand tu me rapporteras tes impressions. Demain à l'aube, tu verras que ton hôtel est une maison ouvrière du siècle dernier et que les collines ravinées qui surplombent le site sont les terrils de potasse que l'on essaie de*

*faire fondre en les arrosant. Au petit déjeuner, ne sois pas surpris des serveuses en costume alsacien ou du décor rétro. Tu n'es pas tombé dans le pavillon témoin du groupuscule d'extrême droite « Alsace d'abord ». Tout le contraire. Sors vite profiter de la « vie du village » avant la cohue. Sache qu'on se presse de toute la France pour visiter cet étrange univers. Baisse-toi avant de passer la porte des échoppes et ateliers d'artisans. En ces périodes de retour de l'ordre moral, repasse par les bancs de l'école. Si tu as la chance de croiser le maire des lieux, tu comprendras que ce joli petit village alsacien est une ville impossible. D'abord érigées dans l'illégalité sur un sol salé et marécageux, les maisons à colombage ont poussé comme des champignons. Ces bâtiments anciens condamnés dans leur village ont été démontés pour être reconstruits sur le site au fur et à mesure des interventions de sauvetage. L'acte frondeur est devenu institution. Le bric-à-brac improbable de ces architectures locales est devenu harmonieux. Les arbres ont poussé et les oiseaux ont peuplé les rives des étangs. Dans les spectacles et représentations théâtrales, on parle d'ouverture et de brassage dans une région où les hommes et les femmes « accourus d'ailleurs » se sont succédés. Nous sommes bien loin des images de repli et d'exclusion véhiculées par ailleurs.*

*Tu devrais te sentir bien dans ce village. Tout est faux et pourtant tout est vrai puisque tout est revendiqué. Les faux vrais habitants semblent heureux de changer de costume et de quitter leur lotissement de banlieue pour venir ici vivre une autre vie. Va faire un tour sur le carreau de la Mine Rodolphe désormais investie par le musée et tu comprendras que le village s'étend dans le temps, l'espace et la fête. Tu pourras ensuite poursuivre ton périple. En remontant vers le nord, après le Barnum de Riquewihr et « l'autoroute des vins », tu traverseras peut-être le centre-ville musée de Colmar. Plus loin, tu retrouveras avec plaisir les quartiers ripolinés de la Petite-France et de la cathédrale, Disneylands livrés aux hordes touristiques. Tu pousseras peut-être jusqu'à Europapark en Allemagne et ses quartiers typiques. là, tu te diras que décidément la ville nous ment. Question de matière, d'échelle ou d'identité. Si tu t'ennuies, arrête-toi sur l'autoroute au bar de la station Shell. Là, tu pourras toujours échanger avec quelque routier espagnol et des habitants du coin. Urbaine solitude.*

*À bientôt de tes nouvelles.*

## OUBLIEZ LES SYMBOLES ET LES CLICHÉS !

---

Vous croyez connaître votre ville, des villes, détrompez-vous. La ville se cache, ou plutôt s'exhibe derrière une image trop grossière pour qu'elle soit juste. On ne connaît pas l'Amérique en regardant Fox TV, ou *a contrario* en allant voir les films de Michael Moore. En croisant les deux, vous construirez une image différente, plus complexe mais plus difficile.

Même chose pour votre cité. Depuis la nuit des temps, la ville a toujours pris du plaisir à se mirer dans une vision idéale de son image. Imaginez les murailles de Troie pour Achille et ses guerriers. Songez à l'impact des cathédrales sur des paysans habitués à des cahutes de bois, à des chemins de terre et des forêts de chasse. La hauteur, la lumière, les couleurs : tout devait démontrer la taille réduite de l'homme face à la puissance de Dieu. La cathédrale comme le château devait imposer respect et peur. L'écriture même de l'architecture de ce monument, le transept, la géométrie de ses lignes impossibles à comprendre pour le néophyte, faisait pénétrer les fidèles dans un monde inconnu, impressionnant pour le commun des mortels. Vous changiez de dimension en considérant la puissance de Dieu en sa demeure ou celle du seigneur mesurée à la hauteur de ses murailles. Dans *Le Seigneur des Anneaux*, le metteur en scène sublime cette vision par

la couleur blanche des cités qui s'oppose à la noirceur des assaillants. Sanctuaire, le château devient une digue face à la marée humaine et à la violence des ennemis. Le chanoine de la cathédrale de Séville qui déclarait en 1402 : « *Nous ferons une cathédrale si grande que ceux qui la verront finie croiront que nous étions fous.* »<sup>1</sup> Dès les années 1930, Fritz Lang montre une *Metropolis* où l'humain disparaît derrière la machine, un peu comme dans *Les temps modernes* de Charlie Chaplin, ou plus récemment dans les gares de M. Duthilleul, l'architecte de la SNCF, où l'escalier mécanique et le béton brut ont remplacé l'urbanité de la gare Montparnasse. L'homme est parfois victime de l'architecture de sa ville avant même de l'habiter. Du quartier Pissevin de Nîmes, aux Pyramides de la Grande Borne, la ville ne cache plus ses laideurs. Pire : elle les met en scène. La *Mystic River* de Boston, devient un élément de paysage du film du même nom, et Boston disparaît derrière la noirceur d'un décor de théâtre. Celui qui débarque à l'aéroport de Washington et prend l'autoroute pour se rendre dans le quartier du Congrès et de la Maison-Blanche ressent généralement la même impression. Les *freeways* sont larges et entourées de pelouses. Traversée du Potomac, marbre blanc du mémorial Lincoln, contrastant avec la noirceur du marbre noir où sont inscrites

1. Alain Erlande-Brandenburg, *La cathédrale*, Fayard, 1989

les victimes de la guerre du Vietnam : tout est mis en scène, tout est *customisé* pour faire naître et exacerber des émotions qui resteront gravées dans vos mémoires pour la vie.

Au-delà des impressions de puissance ou de beauté qui peuvent marquer une vie, certains font un métier du pastiche, du faux du *Biedermeier*. Disney fait des émules en coloriant la ville en rose. Prague se « moyenâgise », avec son pont de pierre, ses statues et ses bars à la mode tenus par des Américains. Berlin fait renaître – presque sans honte – les lieux de l'innommable terreur nazie qui deviennent de banals sites touristiques « *Die Orte des Schreckens* ». Depuis peu, les années de communisme se colorent d'une « *Æstalgie* » non feinte à la *Good Bye Lenin*. Paris copie Amélie Poulain et New York met en scène *Ground zero* avec des *mugs* rouges à la gloire des pompiers et plus sûrement dédiés à la prospérité des commerçants.

## OUBLIEZ LES GUIDES !

---

La ville est un musée vivant. Vous passez des heures devant le *Condottiere* du Louvre, supputant à l'épaisseur de sa lèvre que derrière les cicatrices et l'air vaillant, la boisson devait être sa faiblesse cachée. Vous contemplez la *Turbine Halle* de Behrens à Berlin et vous vous émer-

veillez d'une telle réussite architecturale et industrielle...

Apprivoiser la ville nécessite d'apprendre à perdre son temps. Sortez à la nuit tombée pour voir les immeubles changer de couleurs et de taille sous les halos de l'éclairage public ! Écoutez les chauffeurs de taxi, qui ne votent pas tous aux extrêmes et connaissent si bien le pouls des villes. Oubliez *Le Monde* ou *Libération* pour acheter la presse régionale. Même en région parisienne, l'édition locale du *Parisien* est un vivier d'histoire, d'histoires urbaines. Ne vous lancez pas dans la visite de la cathédrale de Strasbourg ou l'équipée de la Route du vin sans avoir parcouru au préalable les *Dernières nouvelles d'Alsace* (dites DNA) sur papier ou sur Internet. Laissez-vous dériver dans le dédale des ruelles ! Perdez-vous pour mieux rencontrer un lieu, une image, une ombre sur un bâtiment qui changeront votre vision. Venise ne se rencontre qu'au hasard de ses petites rues alors qu'un plan vous ramènera désespérément à la raison et à l'ennui. Vous voulez découvrir Berlin ? Prenez un taxi de la gare ou de l'aéroport, direction *Prenzlauer Berg* ou *Marzahn* et disparaîsez en ville. Quand vous réapparaîtrez deux heures ou deux jours plus tard vous en saurez plus sur cette ville que la plupart des guides.

La ville complexe s'élabore dans une relation longue. Pour le coup de foudre, pas besoin de guide. Pour la passion, éviter les livres du style *La ville pour les nuls*, véri-

tables « tue l'amour » à force de technicité. Personne ne vous en voudra si vos étagères s'alourdissent encore de la collection complète du *Guide du Routard*, ou de l'achat régulier du *Guide Michelin* à la veille des vacances. Mais permettez-nous un conseil : achetez des guides, lisez-les, et oubliez-les !

## ABANDONNEZ LES CARTES POSTALES !

---

Il est vrai qu'on ne vous facilite guère la tâche. Que fait-on après une bonne journée de marche dans une ville nouvelle lorsqu'on a lu puis jeté tous les guides ? On achète des cartes postales pour des êtres chers. Une nouvelles fois, symboles et clichés s'imposent. Qu'est-ce que Strasbourg, sinon sa cathédrale, la petite France et les *Winstub* ? Rien. Certes des esprits mal intentionnés ajouteraient bien des voitures brûlées pour les cartes de vœux. La ville « cartepostalisée » se réduit à quatre ou cinq monuments, quatre ou cinq clichés pour les cités les plus riches. À force de traîner sur de vieilles étagères, ou sur des bibliothèques, ces symboles deviennent la ville. Certes vous pouvez toujours accuser le manque d'imagination ou l'absence de prise de risque des artistes de la carte postale. Mais que faites-vous vous même sinon prendre une énième photo des Offices à Florence, de la Brandenburger Tor à

Berlin, de la Tour Eiffel à Paris ou du Pont de Recouvrance à Brest ? Vous reportez votre plaisir à plus tard espérant sans doute que de retour au foyer ces photos seront capables de vous apporter une nouvelle donne sur la ville visitée. Vous pensez faire preuve d'originalité alors que vous ne faites que reproduire en pire les images aperçues mille fois déjà en cartes postales ou en couverture des magazines touristiques.

Dans ce domaine, se moquer des Japonais est devenu un sport international. Pourtant l'histoire nous apprend que dans le Japon ancien, seuls quelques habitants avaient le droit de voyager pour des pèlerinages. Au retour des voyageurs, ceux restés sur place ne se contentaient pas des récits imagés – voire imaginaires – mais exigeaient comme preuves, des objets que l'on ne pouvait trouver qu'aux principales étapes du parcours. Aujourd'hui, à travers la photo, ceux qui se déplacent désormais dans le monde entier poursuivent simplement une tradition.

## **MÉFIEZ-VOUS DU MARKETING !**

---

Nos photos, nos cartes postales, résumant la ville, la caricaturent et la rétrécissent. Mais nous ne sommes plus les seuls à véhiculer de tels clichés : États, collectivités, entreprises et associations s'y sont

mis depuis que les territoires essaient de se vendre comme des yaourts.

Dans un contexte de compétition exacerbée pour attirer de nouvelles entreprises, les villes ont développé un nouveau concept : le marketing territorial. L'objet de cette pseudo science est simple. Comment faire pour transformer une vieille cité européenne avec ses atouts et ses défauts en métropole européenne capable de participer à la compétition des Eurocités ? Une nouvelle fois, les symboles remplacent la complexité. L'immeuble en verre devient symbole de modernité, même si, partout présent, il n'est déjà plus un facteur de différenciation. Le centre-ville se transforme en centre commercial soi-disant rassurant pour le Parisien effrayé par un déménagement loin de la Seine. Le marché du dimanche est rebaptisé lieu de convivialité, comme n'importe quelle machine à café dans un bureau. Même la géographie est « reconceptualisée » avec, soit la distance temps vis-à-vis de Paris via le TGV, si vous êtes desservi, soit quelque part dans votre plaquette, le mot centre de l'Europe, agrémenté parfois de centre de gravité. « L'omphalomanie » dénoncée par Roger Brunet – capacité de n'importe quel « trou » à se prendre pour le centre du monde – n'est pas loin.

La ville semble faire honte à ces décideurs qui se cachent derrière l'image qu'ils se font de la modernité. Même la topographie change : Châlons devient Châlons-

en-Champagne, Saint-Dié se transforme en Saint-Dié-des-Vosges, les Côtes du Nord deviennent Côtes-d'Armor et le Bas-Rhin s'interroge face à l'émergence de la Haute Alsace.

Le commerce est le stade suprême de ce jeu de cache-cache entre la ville et vous. De San Francisco à Verdun, vous trouvez les mêmes boutiques, les mêmes marques franchisées, garantes d'une certaine qualité. En entrant dans la chambre d'un Novotel, quelle que soit sa localisation, vous êtes sûr de trouver à droite ou à gauche la salle de bains avec la même baignoire et le même lavabo, puis tout droit le même lit avec les mêmes brochures de découverte de la ville inconnue. Par contre, si vous avez envie d'acheter un t-shirt dans la langue du pays, ou plus difficile encore un habit « couleur locale » pour bébé : c'est le fiasco. Les t-shirts moscovites sont imprimés en américain, les t-shirts allemands ne sont plus siglés *Deutschland* mais *Germany*. À part des mots anglais ou français, « pour faire mode » : rien de local pour le bébé. Le cœur historique des grandes villes est transformé en centre commercial avec partout les mêmes enseignes de boutiques franchisées, les mêmes pizzerias ou Mc Do au décor adapté.

En résumé, ni l'achat de cartes postales, ni la lecture de brochures vantant la cité, ni trois jours consécutifs de shopping ne vous donneront une vision claire de la ville. Plus compliqué encore : la ville vous

ment jusque dans son squelette. Les monuments, places, gares ou cinémas, sont souvent devenus des « objets célibataires », pour des architectes, qui déclinent parfois leurs sciences sans prendre le temps de l'histoire ou des références. La gare d'Euralille semble posée à quelques mètres du centre historique de Lille sans prendre en compte ni la hauteur des bâtiments, ni les matières comme la brique omniprésentes dans la capitale du Nord. La place de la Catalogne à Paris, située derrière la gare Montparnasse, n'est plus une place parisienne, mais une place Ricardo Beaufil, du nom du brillant architecte catalan adulé par le président Giscard D'Estaing, qui décline le même art quelle que soit la ville. Nous n'irons cependant pas jusqu'à dire – comme le Prince Charles – que les architectes de l'après-guerre ont fait plus de dégâts à Londres que le *blitz* en 1940. Fuyons les nouveaux Violet Le Duc ! Les pâles imitations dans « le goût de » ou les faux-semblants ne font pas mieux pour la ville et l'urbanité. Faux villages d'Île de France, fausses maisons hausmaniennes, pavillons néo-alsaciens à faux colombages ou placages en grès rose obligatoire sur le béton des bâtiments officiels sont tristes. La ville doit être vivante et se renouveler. L'architecture de monuments comme ceux du centre-ville de Nîmes, ou l'envolée du stade olympique de Munich, ont plus que réussi leurs greffes. Mais dans un monde de clichés et d'a priori, avouons que cela ne vous facilite pas la tâche.

### Exercices urbains

1. Faites l'inventaire des cartes postales vendues dans les boutiques et localisez les images sur une carte.
2. Quelques sous en poche, partez en ligne droite et arrêtez-vous pour un apéritif dans le premier bar ouvert. Reprenez ensuite la route jusqu'au prochain restaurant. Dînez dans ce lieu et repartez selon le même principe vers un autre établissement pour le dessert puis vers un bar de nuit, une discothèque, jusqu'au bout de la nuit... au hasard de la ville et des rencontres.

### Pour en savoir plus

Alain ERLANDE-BRANDENBURG, *La cathédrale*, Éditions Fayard, 1989.

François MASPERO, *Les passagers du Roissy express*, Éditions du seuil, 1990.

# LES MURS ONT UNE ÂME

---



***Cultiver la différence !***

*Illustration : Frédéric FROUSSART*

*Vae victis ! /malheur aux vaincus !*

## Bordeaux

Luc,

*Je t'écris de Bordeaux où malgré mes réticences j'ai l'impression de tout connaître, de tout avoir déjà vécu. Lorsque tu viens de Paris, l'avion fait souvent le détour par le bassin d'Arcachon qui, malgré ses eaux calmes et Pascal Obispo, respire indubitablement un certain art de vivre. Après cet amuse-gueule, tu prends la navette vers Bordeaux centre et tu arrives, après des centaines de pavillons sur Mériadeck et l'école supérieur de la magistrature, sur ce qui se fait de plus moche et de plus beau dans une ville. D'un côté une dalle, à la Tolbiac, débouchant sur un immense cimetière, de l'autre l'ancienne forteresse du Hâ, dont la colonne vertébrale a été conservée, et auquel on a adjoint des formes des plus audacieuses.*

*Cette ville de vin est connue pour la difficulté à s'y insérer. Comme toutes les villes de vignoble, ajouterait le sociologue de service. C'est donc avec un intérêt certain que je rencontrais Marie D. qui après des années parisiennes, revenait à Bordeaux travailler dans le secteur vinicole. Même dans cette ville, il existe des gens ouverts*

*qui te font découvrir autre chose que le pont de pierre et la légende du tramway qui ne marche pas : il marche... souvent.*

La ville n'est pas née de nulle part. Elle a une histoire comme chaque famille. Comment comprendre alors qu'elle devienne aussi décisive économiquement et politiquement ? La réponse est sans doute à chercher du côté des thèses de Darwin sur la spécialisation des espèces. La ville est LE bassin microbien où peuvent s'appliquer ses théories. Dans aucun autre lieu, il n'est aussi impérieux de continuellement s'adapter pour survivre. Un jour, entre la Mésopotamie et le bassin méditerranéen, des paysans réussirent à dégager leurs premiers surplus agricoles, ils se regroupèrent autour d'un marché où échanger : la ville était née, ou tout au moins son moteur. Pour échanger, dans un espace profond et non plus étroit comme la tribu où tout le monde se connaît, il fallait développer des outils d'échange autres que produit contre produit : la monnaie était née. L'échange nécessitait confiance et sécurité. Les rois, princes et évêques échangeaient taxes contre trêves et protections. Pour assurer cette machine, clercs, marchands, policiers, soldats et serfs s'organisaient. La cité, ce lieu où, pour Georges Simmel, « *l'air rend libre de toute attache mais aussi de toute protection* » devenait un territoire de spécialisation et d'expéri-

mentation. La ville, lieu de l'étranger, du voisin que l'on ne connaît pas, devait pouvoir s'organiser et devenir compréhensible, se lire.

Ce bassin microbien ne s'est pas développé *in situ*, indifférent au lieu, à la topographie, à la géographie. La ville s'est construite de façon méthodique, avec une architecture, une sociologie et une continuité. L'ancien maire de Parthenay, Michel Hervé, se référait souvent à la carte de la guerre de Vendée pour expliquer la continuité des choix politiques actuels. Ainsi sa ville, historiquement « *Le bleu, dans une mer vendéenne blanche et royaliste* », demeurait-elle une aberration politique puisque socialiste dans un territoire marqué par les votes de droite. Autre exemple de cette continuité : en 1588, en mettant fin à des guerres de religions par la paix d'Augsbourg – et en imposant que la religion du Prince devienne la religion des habitants –, les princes allemands déclenchèrent une importante vague d'immigration des protestants du sud de l'Allemagne vers le nord, ou vers d'autres territoires comme la Souabe. Cette migration a laissé des traces, puisque après plus de quatre siècles, les territoires et les religions de la paix d'Augsbourg se lisent encore sur les cartes du recensement. La ville existe donc au-delà de sa représentation immédiate : les murs ont une âme.

## LES VILLES SONT PROGRAMMÉES

---

Si vous ne croyez pas à l'âme des murs, dites-vous alors que les villes, comme les hommes, possèdent un ADN (l'Acide désoxyribonucléique et ses deux brins enroulés en double hélice de vos cours de biologie) porteur de l'information génétique. L'organisation, la structuration de la ville, voire ses tares, y seraient déjà programmées. Perrot parle de « crétinisme », quand il considère l'incapacité de la noblesse du Cotentin à s'intégrer dans la révolution industrielle du XVIII<sup>e</sup> siècle. Poitiers, capitale de province, a longtemps vu les fils de ses artisans délaissier les métiers rentables et prospères pour s'intégrer dans les élites de robe (avocat, clerc, universitaire), même si le plus souvent la misère les attendait en bout de route...

La ville est programmée dans son squelette même. Les Romains ont inventé le plan à damier avec deux axes majeurs, du nord au sud le *cardo*, et de l'est à l'ouest le *decamanus*. Ainsi à Paris, la rue Saint-Jacques représente-t-elle le *cardo*, et le boulevard Saint-Germain le *decamanus*. Les temples, les fonctions administratives, l'habitat s'organisaient autour de ces axes. Cet urbanisme, cette mise en scène du décor urbain, se lit aujourd'hui encore dans les plans de nos villes. La rive gauche du Rhin, colonisée par les légions transalpines, conserve encore la structure urbaine héritée des Romains. À l'opposé,

la rive droite qui avait vaillamment résisté à l'envahisseur, n'a pas le même paysage. Le plan à damier n'est cependant pas l'apanage de la civilisation occidentale. Au Japon, ce plan a lui aussi organisé les principales villes, comme l'ancienne capitale Kyoto. Mais les références sont différentes, s'appuyant sur l'application géométrique de la théorie du *Yin* et du *Yang*. La cité doit être située sur un espace qui suive les prescriptions des dieux : un fleuve pour le *dragon cyan* à l'est ; un lac ou un océan pour l'*oiseau vermillon* au sud ; une route à l'ouest pour le *tigre blanc* et une montagne pour le *guerrier sombre* au nord. C'est ainsi qu'Edo devint Tokyo par le poids de sa position géographique. C'est par la suite seulement que le plan en damier y fut remplacé par celui en spirale. Qu'importe, la ville s'inscrit dans son paysage et son nom renvoie souvent à sa géographie ou à son histoire. Edo, futur Tokyo, veut dire « porte de la baie », Francfort signifie « le gué des Francs » et Aix-en-Provence (*Aquae Sextus*) doit son nom comme toutes les « aix » aux sources d'eau chaude utilisées par les Romains. Les murs ont une histoire.

## **PAS DE DÉTERMINISME ET PLACE AUX EXPÉRIENCES**

---

Tout serait donc déterminé et les villes prospères comme Paris, Pékin, Tübingen

le resteraient *ad vitam æternam* ? Trop simple ou trop définitif pour les marchands. Puisque les contraintes sont fortes, il faut doper la machine. Et comme cette machine, par la multitude de ses habitants et le frottement urbain qu'elle engendre est une formidable machine « darwinienne », il faut continuer à spécialiser pour faire plus avec moins. On s'évertue alors à « mettre en scène » en tentant également des expériences « génétiques » sur l'ADN urbain.

Le jour où après de nombreuses études préalables, Ross Devol de l'institut *Milken* de San Francisco se pencha une nouvelle fois sur la Silicon Valley<sup>1</sup> pour expliquer aux hordes d'universitaires et de développeurs asiatiques et européens le secret de la réussite, la conclusion fut simple : « *Impossible de cloner la Silicon Valley, son secret se trouve dans l'ADN local, quelque part près de Sand Hill Road.* » *Vae victis* : comprendre la ville nécessite du temps et l'apprentissage de la complexité. Il faut commencer par fouiller les entrailles de l'histoire. Même pour un phénomène comme la *Silicon Valley*, qui n'a pas plus de cinquante ans, il faut intégrer « *la conceptualisation historique* » comme l'affirmait déjà... le baron Haussmann. ADN et Darwin sont des points cardinaux à ne pas négliger si on veut s'égarer sans plan, loin des monographies « asséchantes » sur l'histoire des villes.

1. (in *America's high tech Economy Growth*, 13 juillet 1999).

## LE VOLONTARISME CONTRE L'INNÉ

---

La ville se spécialise donc. Les esprits chagrins diront qu'elle l'a toujours fait et nous leur donnerons raison, même si le processus s'est accéléré au cours des dernières décennies avec des expériences sur l'ADN urbain bien loin des tentatives artisanales – à la Frankenstein – de nos ancêtres. Le phénomène de spécialisation est double qui concerne à la fois la hiérarchie urbaine, le poids et le rôle des villes entre elles et les spécialisations à l'intérieur de la cité. Il s'agit de faire plus avec moins, pour doper le moteur urbain.

Dans un pays jacobin comme la France, la spécialisation des fonctions entre villes est marquée par une hiérarchie forte. Même si Paris ne règne plus sur un désert, elle n'en reste pas moins encore un « bureau des méthodes » dans un espace taylorisé qui concentre plus de la moitié de la recherche française et plus d'un tiers des cadres dirigeants. Des stratégies divergentes émergent bien parfois, mais au-delà des sempiternelles fonctions internationales des « Eurocités » défendues sur la ligne Maginot, qu'est devenue la Datar ? Seuls quelques contre-exemples émergent du paysage. Avec un maire comme Raymond Barre, Lyon a su travailler à la fois à l'international et sur un réseau régional de villes et répartir des fonctions aussi nobles que la recherche sur le pôle de nanotechnologie de

Grenoble. La capitale des Gaules accepte que des investissements colossaux soient réalisés sur les centres de recherche du CEA et les appuie même au sein d'une politique urbaine et régionale. De même, Lyon a-t-elle su engager un travail de rapprochement avec Marseille à l'occasion de l'arrivée du TGV Méditerranée, en jouant la carte de « port sec de Méditerranée ». Si « *Paris va seule, la France suit de force* » déclarait Victor Hugo. Lyon et son maire ont su développer un contre-pouvoir qui démontre qu'une stratégie volontariste peut permettre de contrebalancer les certitudes « génétiques » et l'inné.

## SPÉCIALISATIONS URBAINES RÉUSSIES

---

Ces tentatives post-jacobines, dont on trouve quelques copies Outre-Manche avec l'émergence de villes comme Manchester ou Newcastle, ne sont rien face aux mouvements sismiques de l'Europe centrale. En des temps reculés où l'espace était profond, les villes-mondes dominaient leur *hinterland*. Les villes d'Empire comme on les appelait au temps du Saint Empire romain germanique cumulaient l'ensemble des fonctions de l'université (dont la première création allemande eut lieu à... Prague), du marché et du droit de frapper la monnaie. Chaque route, chaque pont avait son péage, chaque montagne ou

colline son fort. Chaque territoire avait son duc, roitelet qui créait une ville, source de recettes fiscales. Puis vinrent les temps modernes et la soudaine proximité des villes. Cologne, ville romaine construite sur la rive gauche du Rhin, qui en chassant son évêque avait créé *ex nihilo* une ville concurrente – Düsseldorf – se voit concurrencée par cet enfant illégitime. Düsseldorf, dont le nom sent bon le bucolique (le village de la rivière Düssel) reste aujourd'hui une petite ville allemande de 400 000 habitants alors que l'agglomération de Cologne en compte près d'un million. À moins d'une demi-heure au nord se trouvent Bochum, Essen, Dortmund, villes de la Ruhr plus peuplées que Düsseldorf. Pour exister et résister à cette forte densité « d'espèces » sur un espace réduit, il a fallu se spécialiser. Cologne est avant tout la capitale des médias avec le siège de la télévision RTL, et la localisation de grands studios de télévisions allemands, plus importants que ceux des villes concurrentes de Munich, Hambourg ou même la capitale Berlin. Cologne est aussi la ville des assurances. De son côté, Düsseldorf est la ville de la mode en Allemagne, la ville capitale de la plus grande région allemande – la Rhénanie-du-Nord-Westphalie – et la ville qui concentre une des plus importantes communautés japonaises d'Europe.

La *duodez* allemande, la dispersion de villes importantes sans véritable capitale légitime, a donc entraîné une forte spécialisation des

fonctions urbaines. Ce phénomène de spécialisation devrait se reproduire à l'échelle du continent européen. Déjà, Londres est la capitale incontestée des services financiers, Paris celle de la recherche, Munich, Dresde et Grenoble celles des industries des nanotechnologies, etc. Les « villes-mondes » regroupant toutes les fonctions n'existent plus que par quelques unités. Paris, Londres, New York émergent encore mais sont devenues des exceptions.

### **ORBI ET URBI**

---

La spécialisation des villes se double d'un phénomène tout aussi structurant, la concentration de fonctions spécifiques sur des territoires *intra muros*. Après *l'orbi*, *l'urbi*. Prenons un exemple français de spécialisation interne. À l'ouest de Nancy, Laxou est une ville douillette qui se targue d'être plus ancienne que la capitale des ducs de Lorraine. Cette ville, porte de l'agglomération nancéienne, située au débouché de la nationale 4 est riche... en flux automobile. Quand il fallut définir la spécialisation d'une zone d'activité en bordure de nationale, les premiers clients intéressés furent les concessionnaires automobiles. Sur cet axe ils étaient sûrs d'être visibles et capables d'attirer de nombreux chalands. Une fois le premier garage *Mercedes* implanté, les décideurs locaux se dirent qu'il ne fallait pas créer de

la concurrence et que dorénavant toute autre concession automobile serait rejetée. Quelle erreur ! Très vite les représentants de *Peugeot*, *Renault*, *VW* et consœurs expliquèrent que si l'agglomération concentrait son pôle automobile sur cette seule zone, les clients se précipiteraient, sûrs qu'en quelques minutes, ils pourraient faire le tour des choix possibles. Depuis, la zone est devenue un centre commercial dédié à l'automobile et concentre un tiers des ventes d'automobiles du département de Meurthe-et-Moselle.

## **SPATIALISATION SYMBOLIQUE DES POUVOIRS**

---

La « marchandisation » de l'espace n'est qu'un élément dans l'histoire de la ville qui n'est qu'une longue suite de spécialisations. La ville a d'abord été un lieu de pouvoirs et la répartition des fonctions urbaines, leur spécialisation a profondément marqué les plans de nos cités.

Évry ville nouvelle emblématique possède un véritable monument historique en sa « Place des droits de l'homme ». En face de l'hôtel Mercure qui cache l'entrée – architecturalement ratée – de la gare RER d'Évry Courcouronnes, se dressent à droite la chambre de commerce, au centre la mairie et à gauche la cathédrale dans un ensemble marqué par la couleur ocre

de la brique. Plus loin à gauche se détache l'université, et au-delà du boulevard apparaît la Mosquée. Pour se fabriquer des racines, la municipalité d'Évry a tenté de recréer un espace urbain tel qu'il pouvait apparaître après le « printemps des villes » des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Réunis autour d'une place, à la manière de Sienne ou de Florence, le pouvoir des églises et le pouvoir des marchands s'affrontent comme autrefois la cathédrale et la halle commerciale qui, en Allemagne, deviendra rapidement grenier puis mairie comme à Munich ou Lübeck. Face à face, les pierres et les horloges des églises s'opposent aux horloges et aux pierres des marchands dans une lutte pour le contrôle de l'espace et des temps. À Strasbourg, le bâtiment imposant de la chambre de commerce fait face à la cathédrale. Quand il construisit sa ville, Richelieu reproduisit ce schéma de coexistence pacifique entre les pouvoirs. Edo, devenue Tokyo, abandonna le plan à damier magistralement élaboré à Kyoto pour un plan à spirale où les fonctions politiques se rapprochaient physiquement les unes des autres : fonctions marchandes, culturelles, etc. La ville romaine avait également organisé l'espace autour d'un plan à damier avec le positionnement des temples, des lieux récréatifs et des lieux de pouvoirs à proximité du point central, à la croisée du *cardo* et du *decumanus*. Les Parisiens peuvent encore lire cette structuration le long du boulevard Saint-Michel : les thermes romains à droite

en descendant, la cathédrale en face et l'université au-delà. Si l'Européen se sent aussi bien à Sienne, Rome, Paris ou Munich, c'est sans doute que toutes ces villes se ressemblent un peu.

## SPÉCIALISATION DES ESPACES

---

Au-delà des fonctions politiques, la ville a de tout temps concentré ses fonctions économiques, avec pour chacune un quartier spécifique, son monument, voire ses attributions. Si aujourd'hui dans *Edge City*, Joël Garreau décrit les trois révolutions urbaines aux États-Unis autour des grands axes de circulation et de la désertion du centre-ville par l'habitat, le commerce, puis les fonctions tertiaires, la ville ancienne avait déjà construit ses racines sur la localisation des marchands et des métiers. Dans *Le Parfum de Süskind*, Grenouille, l'enfant capable d'identifier la moindre des odeurs, montre mieux qu'un plan de ville ou qu'un livre d'histoire ce qu'était le Paris des quartiers au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cet enfant né dans la puanteur, nous fait voyager à travers un Paris marqué par les odeurs spécifiques de chaque territoire. Le passage le plus évocateur montre le héros attiré par une odeur inconnue. Désarmé par ce parfum à nul autre pareil, Grenouille erre au-delà des quais de la mégisserie où les tanneurs avaient élu domicile à proximité

de l'eau de la Seine, des boulangers de l'Île de la Cité et de sa bourgeoisie autour de la cathédrale pour découvrir une demeure de patricien où il aspirera littéralement une jeune fille. Nez de génie, Grenouille n'aura de cesse de cacher ces odeurs en inventant des parfums les plus exquis, en travestissant déjà la vérité de la société et de sa traduction, la ville.

Regroupés en guildes fermées, en corporations, interdits de certaines tâches par leur religion, obligés de « dégoter » du vent pour chasser les odeurs, de l'eau pour assainir, les métiers de la ville ont trouvé au fil de l'histoire des localisations propres. Nombre de cités ont gardé leur « Rue des bouchers », leur « Val Maubuée » ou leur « Place des halles ». Le ghetto religieux tel qu'il a été inventé à Venise pour le quartier juif, n'est en fait qu'une traduction de la spécialisation des métiers et des couches sociales. Georges Simmel, urbaniste et sociologue allemand, disait déjà au XIX<sup>e</sup> siècle que le ghetto n'était pas un phénomène urbain qui avait des conséquences économiques, mais un phénomène économique qui avait des conséquences sur l'urbain. Zola dans *Le Ventre de Paris*<sup>1</sup> décrit plus par les yeux que par le nez l'arrivée des maraîchers d'Arpajon via le boulevard Saint-Michel vers les Halles. Qui se rappelle encore qu'il y a deux siècles un train reliait directement la commune du sud de Paris

1. Émile Zola, *Le Ventre de Paris*, Gallimard, 2002.

aux Halles via un train de marchandises dont les rails ont disparu dans l'asphalte du boulevard Saint-Michel ? Les murs avaient et ont encore une âme, un ADN et la spécialisation des fonctions en villes est un phénomène ancien. Mais, la machine industrielle ne put se contenter de subir plus longtemps ces trop lentes évolutions. Le temps des marchands est venu et depuis les années 1940 la ville est de moins en moins un lieu de « frottement ». Quand il subsiste, il est alors le plus souvent organisé. La ville a son agence matrimoniale, ou plutôt son plan pour faire « cracher le cash ».

## UN PLAN D'ENFER

---

En Europe occidentale, le plan de la ville est relativement simple à lire. Les vents porteurs étant orientés ouest-est, les résidences bourgeoises se trouvent à l'ouest (Neuilly, Charlottenburg, Eton, etc.) et les usines au nord ou à l'est. C'était trop simple pour rester en l'état. Devant l'augmentation de la population, l'industrie mangeant la ville – comme Gustave Doré l'avait montré et Karl Marx analysé sur Londres –, les urbanistes ne pouvaient laisser le chantier en friche. À l'orée de la Seconde Guerre mondiale, à Athènes, ils élaborèrent une charte qui porte encore le nom de la ville. La philosophie était simple : spécialiser, séparer, concentrer pour permettre aux métropoles d'être

gérables et vivables. Les fonctions d'habitat, de loisir, de déplacement et de travail furent cloisonnées. La voiture, nouveau paradigme architectural, ferait le lien. Mais là encore, cela ne suffisait pas. Deux expériences « génétiques » sur la ville et sur ses fonctions sont au cœur de la cité : le commerce et la technologie.

À Boston, Massachusetts, la ville gagnée sur la mer possédait au cœur du quartier historique, à deux pas du plus vieil hôtel Parker House sur School Street et du plus vieux restaurant des États-Unis, Oyster House (piège à touriste en mal du fameux homard), un vieux marché dans un quartier en déshérence avec des immeubles non réhabilités sans services urbains. De ce quartier, vers l'ouest, on tombe sur la Charles River, le *Long Fellow Bridge* avant de déboucher sur Cambridge, son Harvard et son MIT. Il y a quelques années, la ville spécialisée se mit en marche. Le vieux marché fut à l'origine de ce que les Américains appellent « *Festival Market Place* ». *Quincy Market* vit ses immeubles rachetés par des promoteurs et réhabilités. Certains halls furent reconstruits, les boutiques de luxe et les restaurants retrouvèrent le site, les rues furent nettoyées, réaménagées, la police et les caméras de surveillance sécurisèrent le tout. Aujourd'hui, *Quincy Market*, avec ses billards, son large éventail de restaurants du français au vieil américain et ses boutiques « *Discover the World* » est un lieu à visiter si on cherche des produits

chers et des boutiques de souvenirs. C'est dans un de ses bars chics que John Kerry, le candidat malheureux aux élections américaines de 2004, avait installé son QG lors du *Super Tuesday*. Pour un temps, le lieu commercial s'était transformé en lieu politique. Avec le métro, vous arrivez en quelques stations sur Harvard Square. Là, vous trouvez un supermarché de souvenirs aux armes d'Harvard pour vos enfants « surdoués ». La surprise vient de la qualité des bâtiments en briques, de la mise en scène *british* des collèges où n'importe quel étudiant français ayant survécu à Tolbiac, ou à l'université de Bretagne occidentale, rêverait de recommencer ses études. Main Street dispense lui aussi son architecture, ses pôles universitaires. Après Sydney Street où les entreprises de biotechnologie ont élu domicile, se dresse la coupole blanche du MIT ou *Massachusetts institut of technology*. Ce laboratoire est une formidable boîte à idées où de l'économie à l'optique les recherches font le monde de demain. D'Harvard Square au MIT, Cambridge s'est transformée en ville du savoir, partant du principe qu'en accumulant sur un territoire restreint les laboratoires de recherche les plus prestigieux, les universités les plus renommées et les entreprises high-tech, la productivité serait très élevée attirant emplois et ressources fiscales : la recette d'une technopole à l'américaine.

## RESPECTER LA RÈGLE DES TROIS « S » POUR LES COMMERCES

---

Les marchands ont été les premiers à comprendre l'intérêt de ces concentrations sur un espace réduit. Autrefois, le chaland devait visiter plusieurs boutiques, épié par des vendeuses qui n'avaient de cesse de le harceler. Il fallait garer sa voiture loin des boutiques, ou accepter de promener ses cabas pendant des heures dans des bus bondés. Certes, il existait bien des galeries où les commerçants mettaient déjà à l'abri leurs clients. Des villes comme Milan, Paris, Berlin avaient fait de ces passages des endroits à la mode où les restaurants étaient déjà des lieux d'attraction, comme au Palais-Royal. Mais halte aux approches artisanales. Tout commerçant vous le confirmera : « *No parking, no business.* » Il faut créer des boutiques près des accès routiers, ou construire des parkings. Au lieu de travailler sur le centre-ville, de multiplier les lieux de parking onéreux, d'adapter les transports en commun, les urbanistes ont préféré déménagé le centre-ville. À l'intersection des axes routiers, loin du centre, de ses m<sup>2</sup> inabordables et des contraintes urbanistiques des monuments classés, il leur a suffi d'ériger des alignements de boîtes avec d'immenses parkings autour. Si à l'intérieur de ces hangars vous respectez la règle allemande des 3 S, à savoir *Sauberkeit* – propreté, *Sicherheit* –

sécurité et *Services* ; alors les boutiques prospèrent et le centre-ville déménage.

En 1989, avec la parité du Mark est et de Mark ouest, les familles de l'ex-RDA qui possédaient plusieurs années d'épargne furent soudain à la tête d'un petit patrimoine. Elles voulurent immédiatement disposer du symbole de l'autre : la voiture, enfant préféré des Allemands de l'Ouest. Au lieu de chercher de nouvelles adresses pour leurs boutiques en centre-ville, les commerçants installèrent des centres commerciaux au large des villes. En ce domaine, Leipzig est l'un des exemples les plus aboutis de cet éclatement. La ville saxonne, réputée pour sa foire et sa « Taverne de l'Auerbach » – où selon la légende, Faust déjeunait – vit en quelques années son centre-ville se désertifier, concurrencé par des « boîtes à chaussures » situées à proximité de l'autoroute et de l'aéroport. Au large de Calais, les promoteurs ont fait de même. Ils ont développé la « Cité de l'Europe » où le Grand Breton trouve ce qui lui convient et notamment quelques restos typiquement français, comme on n'en trouve plus que dans les feuilletons américains ou chez Amélie Poulain, et un rayon alcool gigantesque à effrayer les habitués d'une troisième mi-temps de rugby. Aujourd'hui vous rencontrez plus de monde – notamment des ados qui déambulent sans acheter – à la Cité de l'Europe qu'au centre-ville de Calais.

L'autre alternative pour les investisseurs consiste à créer des centres commerciaux non plus loin de la ville mais dans la ville. Le *Saint Sébastien* de Nancy trône à portée des piétons de la place Stanislas et de la gare et attire un monde fou. Que dire alors d'*Euralille*, citadelle commerciale à quelques dizaines de mètres des boutiques du vieux Lille ? Que penser encore d'*Arkaden* de *Berlin Potsdamer Platz*, centre commercial le plus rentable d'Allemagne ? Concentrés sur un faible espace, très accessibles, dotés de restaurants, de cinémas, et de services, le centre commercial européen ou son oncle américain le *Mall*, sont devenus des villes à part entière. Le supplément d'âme en moins.

## CONCENTRER LES CRÂNES D'ŒUFS POUR FERTILISER LE TERRITOIRE

---

Si la concentration des commerces multiplie le chiffre d'affaires, la concentration des chercheurs « fertilise » les territoires. Stanford avec son campus faisait déjà rêver les Européens d'avant la Première Guerre mondiale. Le MIT, la Silicon Valley ont transformé l'essai. La recherche a besoin de lieux de rencontres entre disciplines, mais aussi avec l'industrie et la formation pour créer la bonne innovation au bon moment et assurer une rentabilité maximale. Dans *On*

*competition*<sup>1</sup>, Michaël E. Porter parle de *cluster*, « grappe de recherche » qui, alliée à des gouvernances et des réseaux laisse émerger de nouveaux produits mais aussi une nouvelle culture. Suzanne Berger, professeur de sciences politiques au MIT, décrit le phénomène *Cluster* ou technopole d'une manière très « américaine ». À la fin de la guerre Froide, l'Institut craint de ne pouvoir attirer autant d'argent du gouvernement fédéral, et se décide à remettre en cause sa philosophie de base. Depuis toujours, le MIT s'est bâti sur la transparence de l'information scientifique et non sur des recherches ciblées pour telle ou telle entreprise. La rareté des ressources devenant criante, fallait-il alors remettre le dogme en jeu, et construire un institut dédié à l'une ou l'autre société ? Comme toujours, un groupe rassemblant des représentants du gouvernement fédéral, de l'État, des entreprises et de l'Institut fut mis sur pied pour répondre à la question. La réponse fut apportée par l'entreprise de biotechnologie *Genzyme* qui venait de faire un chèque de quelques millions de dollars au MIT. Si l'Institut avait travaillé à façon pour telle ou telle entreprise, *Genzyme* n'aurait jamais fait ce chèque. Ce que cette société recherchait, c'était justement la transparence, la fluidité de l'information qui nourrit « un bassin microbien » apte à toutes les

1. Michael E. Porter, *On competition*, Harvard Business Review Book, Boston, 1998.

réflexions, toutes les créations sans censure politique ni économique. Sur cette base, le dogme fut conservé et le MIT survécut à la fin de la guerre Froide.

De même, la densité de chercheurs attire l'élite. Quand après la guerre, le général de Gaulle fut convaincu du poids de la « bombe » dans les futures relations internationales, il chargea M. Joliot-Curie de créer un centre où la recherche serait concentrée et où les meilleurs chercheurs pourraient créer les conditions pour élaborer la future Zoé. Rapidement un lieu provisoire fut trouvé, le fort de Châtillon où les traces des fusillades des collaborateurs à la Libération constituaient un drôle de décor. Mais le lieu était trop étroit. Joliot-Curie qui aimait se promener sur le plateau de Saclay le week-end, signala de vastes espaces à vendre. C'est là que « la Cité atomique » allait être créée selon les plans des meilleurs spécialistes de l'époque et notamment Auguste Perret. Cette cité, débaptisée depuis « le CEA de Saclay » marque toujours le paysage avec sa pile atomique, ses palais de béton où trônent encore des salles de réception et des bureaux administratifs. Pourtant, cinquante ans après son établissement, le plateau de Saclay, avec la prestigieuse École Polytechnique, l'université Paris Sud, Supélec, HEC, etc., cherche encore à devenir une technopole, sans avoir réussi – si on se fie aux résultats – à décoder l'ADN de la Silicon Valley, près de Sand Hill Road.

### Exercices urbains

1. Procurez-vous des plans anciens de votre ville et tentez de les utiliser pour circuler dans la ville d'aujourd'hui.
2. Essayez de retrouver des textes anciens qui parlent du caractère des habitants de votre cité et comparez leur contenu avec ce que vous vivez aujourd'hui.
3. Passez une journée dans une zone commerciale pour comprendre les stratégies de regroupement des entreprises.
4. Promenez-vous sur une technopole pour tenter de mesurer la densité des contacts et des échanges entre étudiants, chercheurs, entreprises et financiers.

## ON NOUS MENT

---



***Demandez le menu !***

*Illustration : Frédéric FROUSSART*

*Ne pas essayer trop vite de définir la ville ;  
c'est beaucoup trop gros, on a toutes les  
chances de se tromper*

GEORGES PEREC

**Suivez-nous ! Ni dogme, ni certitude :** juste une approche sensible de l'urbain à travers les regards croisés de deux fous de ville, géographe et économiste, qui ont fait les mêmes constats :

- **la ville est longtemps restée une inconnue**, oubliée à l'écart du débat sur l'aménagement et le développement du territoire dans une France nostalgique qui se croit encore profonde alors qu'elle est urbaine et qui invente la « politique de la ville » avec des institutions qui respirent encore la ruralité. Dix années de colloques et de recherche au chevet d'une ville malade n'ont pas suffi à combler trois décennies de silence sur la ville et d'appauvrissement de la pensée urbaine.
- **les théories et les systèmes de pensée d'hier ne suffisent plus** pour comprendre, pratiquer, gérer ou s'amuser avec la ville d'aujourd'hui qui évolue sans doute encore plus rapidement que les outils censés l'expliquer et l'organiser.
- **l'appréhension de la ville dans sa globalité est rendue difficile par :**
  - l'approche médiatique et lacrymale d'une « ville malade » sous les projecteurs uniquement pour ses encombrements, sa pollution, la solitude des

- habitants, ses incivilités, ses violences urbaines ;
- l'approche en confettis de la ville autour des seuls problèmes des « quartiers en difficulté de la politique de la ville » ;
  - le tourisme et le marketing territorial qui fabriquent des quartiers parfaits visités par des gens parfaits. Ces espaces imposés, « Disneylands de centre-ville » ou « technopoles hollywoodiennes », construisent une image de la ville et de ses habitants en décalage total avec la réalité ;
  - l'approche passéiste et ruraliste de la vie quotidienne véhiculée par certains médias qui laissent peu de place à la vitalité de nos quartiers et de nos villes. Que celles et ceux qui n'auraient pas saisi l'allusion se ruent sur le prochain journal de 13h00 de la première chaîne française de télévision.

*Cette ignorance, ces certitudes, ce voile médiatique et ces pressions économiques ont contribué à dresser un mur d'incompréhension entre les citoyens et leurs villes qu'il faut détruire. Nous tenterons de le faire à travers **un parcours sinueux entre les figures de la ville, les sciences du territoire, l'image et la dérive...** Ensemble, nous examinerons les évolutions actuelles de la ville à la fois lieu de rassemblement et lieu de différenciation, nous survolerons les vaines tentatives de définition de la ville et de*

*l'urbain avant d'empoigner avec vous les nouvelles clés de lecture. Nous tenterons enfin de définir les outils de « la ville à la carte » et interpellons le politique.*

*En un mot et pour finir, nous tenterons de montrer **qu'on peut faire simple pour aborder la complexité, que la mosaïque peut dire « nous », que les flux sont souvent plus intéressants que les stocks et que la ville s'éprouve plus qu'elle ne se prouve.***

Georges PEREC nous a prévenus : la ville est trop complexe pour se suffire d'une simple définition...

## LA VILLE CULTIVE LES PARADOXES

---

La ville est un paradoxe vivant. Lieu de regroupement, elle est aussi un lieu de différenciation qui sépare fortement les groupes sociaux, les fonctions et les usages du sol.

### *La ville se dilue*

Autre paradoxe : plus la ville se transforme, éclate et se dilue, plus elle attire de monde. Objectivement, toutes les fonctions traditionnelles de la ville s'effacent peu à peu et on pourrait presque imaginer pouvoir se passer de la ville. Il y a longtemps déjà que l'industrie et une partie de

l'artisanat ont quitté les centres-villes pour s'installer en périphérie, suivis par les grandes surfaces et les cinémas.

Le commerce n'a plus besoin de la ville : on peut imaginer de tout commander à domicile, plus besoin de marchés, de magasins. La place publique, l'agora, n'a plus beaucoup de sens alors que les médias servent tout à domicile : jeux, sports ou recettes de cuisine. À la cafétéria du bureau ou dans la cours de récréation, malheur à celui qui n'aurait pas regardé la dernière émission. Vu à la télé. La « lucarne magique » devient l'interface directe ou indirecte pour les échanges. C'est là plutôt qu'au café du village que se fait l'opinion. *Télérama* a même réussi à rallier celles et ceux qui faisaient encore semblant. Les technologies de l'information et de la télécommunication permettent d'envisager le travail hors des centres urbains, chez soi, à domicile. Même les stratèges modernes ne pensent plus toujours la ville comme un lieu stratégique, mais plus comme un théâtre de la guérilla.

Les limites traditionnelles de la ville éclatent et se diluent tellement qu'il est devenu bien difficile de définir la ville et l'urbain. Les limites administratives des communes sont insuffisantes. Le critère démographique ne suffit plus (communes urbaines de plus de 2 000 habitants) et varie fortement d'un pays à l'autre. La continuité du bâti est trop rapidement obsolète compte tenu de la vitesse d'expansion urbaine. On

peut penser aux fonctions urbaines spécialisées pour définir l'urbain mais les hypermarchés ont depuis longtemps cassé les belles hiérarchies. Le paysage permet encore de séparer ville et campagne profonde. On peut encore tenter d'aligner quelques critères supplémentaires comme la symbolique avec des tours ou monuments remarquables, le sentiment d'appartenance de la population ou l'animation nocturne. Nous proposerions volontiers de qualifier de ville une commune où l'on peut encore dîner passées 23 heures. Mais combien de villes compterait alors notre beau pays de France ?

Sur le terrain, au quotidien, les limites de la ville ne sont même plus visibles : le voyageur ne sait plus vraiment à quel moment il entre ou il sort de la ville. Les petits panneaux d'entrée de ville, images sépia de la France des années 1930/1950 de Charles Trenet ou Yves Montand disparaissent. On passe du rural au rurbain, au périurbain, à la banlieue et au centre-ville historique par des voies rapides et des rocadés qui désorientent. Le paysage que l'on traverse n'a d'ailleurs plus d'importance. De Cayenne à Vendenheim, en passant par le quartier du Chaudron, la France et le monde se transforment en banlieue incertaine...

### **Poids démographique**

Aujourd'hui, une majorité de la population mondiale est urbaine contre moins de

30 % en 1950 et 16 % en 1900. L'avenir de l'humanité se confond avec celui de la ville, car il faudra compter 60 % de la population mondiale dans les villes en 2025 et 75 à 80 % en 2100. En France, 90 % des habitants vivent dans des communes de plus de 2 000 habitants sur moins de 10 % du territoire. Dans le Tiers-Monde, les villes gonflent dangereusement : les plus grandes agglomérations mondiales appartiennent déjà à des pays du sud. Le déséquilibre touche également l'espace français : 1/5<sup>e</sup> des Français vivent sur 1/50<sup>e</sup> du territoire ; l'agglomération parisienne est plus peuplée que la Suisse, l'Autriche ou la Suède ; elle concentre 28 % du Produit intérieur brut national, l'équivalent de celui des Pays-Bas, 80 % de celui de l'Espagne, 60 % des centres administratifs, financiers, commerciaux et de recherche, 18 % de la population française sur à peine plus de 2 % du territoire national. Le Produit intérieur brut du département des Hauts-de-Seine est à lui seul l'équivalent de celui de la Grèce. Contrairement à ce qui se passe en Italie ou en Allemagne, ce renforcement est une nouveauté pour un pays comme la France qui doit digérer la mutation et lutter contre l'apparition de nouvelles disparités et frontières entre individus et quartiers du nouvel archipel urbain.

### **Poids politique, financier et symbolique**

Alors que les États nationaux coincés entre décentralisation et intégration européenne voient leurs prérogatives diminuer, les villes deviennent des acteurs économiques et politiques de poids. C'est dans les villes bien plus qu'au niveau régional ou départemental, que se concentrent le pouvoir financier et les budgets. Depuis quelques années déjà, elles regroupent également le pouvoir médiatico-financier. Les nouveaux seigneurs, vedettes surmédiatisées de nos soirées télévisées, ne sont plus sénateurs, députés ou présidents de conseils généraux mais maires de grandes villes. Sans son passage à l'Hôtel de ville de Paris, quelle aurait été la destinée du président Jacques Chirac ? Le maire est le chouchou des sondages et inspire plus confiance que le président, les ministres ou les députés. Suite à la loi sur le cumul des mandats, les élus ont souvent préféré abandonner leur poste de député ou de conseiller général que celui de maire. Les villes sont désormais organisées en réseaux de *lobbying* puissants qui pèsent dans la vie du pays : association des grandes métropoles mondiales, association des maires, association des maires des grandes villes, des maires des villes et banlieues de France, des villes moyennes, des petites villes, voire association des villes TGV ou association des villes à une heure de Paris. Les villes désormais partenaires des contrats de Plan, réfléchissent à leur avenir, mettent

en place des démarches prospectives pour construire leur futur. Elles prennent de plus en plus en charge la sécurité des citoyens à travers notamment le développement des polices municipales. Preuve de leur puissance, elles organisent l'espace sans s'occuper des limites administratives ou des frontières étatiques. Ainsi, le nord de l'Alsace s'intègre-t-il dans la zone d'influence de la ville allemande de Karlsruhe et le sud dans celle de Bâle. L'espace français paraît grignoté sur ses marges par les villes de Luxembourg ou de Sarrebrück. L'Europe qui se construit et se vit au quotidien n'est plus vraiment celle des États, toujours pas celle des Régions mais déjà celle des villes. Dans un étrange jeu de légitimités croisées, nos édiles se rendent directement à Bruxelles sans passer par Paris pour rencontrer les fonctionnaires européens heureux de négocier en direct, programmes et projets. Au Moyen Âge, les bourgeois échappaient au seigneur local en allant voir le Roi de France.

## **ABANDONNEZ LES VIEILLES DÉFINITIONS !**

---

Chacun croit savoir reconnaître une ville quand il la voit, mais la définition de critères universels réellement opératoires est très difficile, voire impossible. Critères administratifs, seuils statistiques de population, fonctions, contenu socioculturel,

caractère de l'habitat sont tour à tour invoqués sans convaincre vraiment : le mot ville recouvre aujourd'hui une telle variété de réalités différentes, qu'il vaudrait mieux parler DES VILLES plutôt que de LA VILLE.

## **CHUSSEZ D'AUTRES LUNETTES !**

---

Au-delà des définitions figées, nous vous proposons de changer de lunettes pour aborder la ville différemment :

- comme une pulsation d'une heure environ autour d'un centre urbain qui attire en journée les salariés qu'elle rejette la nuit et non comme une entité géographique aux frontières administratives figées ;
- comme un système complexe d'éléments en interaction et non comme une addition d'interventions sectorielles ;
- comme un système d'horaires et de rythmes et pas seulement comme un espace plan ;
- comme un labyrinthe à quatre dimensions que nous construisons et dans lequel nous cherchons à nous déplacer ;
- comme une ville en mouvement et non pas comme une structure figée ;
- comme la résultante du travail de générations de citoyens ;
- comme le lieu de vie de l'ensemble des usagers : résidents, travailleurs et visiteurs ;

- comme l'espace de vie d'une majorité d'habitants de la planète...
- comme votre espace de vie sans doute...
- mais le connaissez-vous vraiment ?

### Exercices urbains

1. Partez à pied du centre-ville vers la périphérie en essayant de déterminer la limite entre la ville et la campagne. Comparez ensuite sur une carte avec les limites de la commune et de l'agglomération.
2. Parcourez à pied les limites du ban communal et regardez si vous vous sentez bien sur une limite ou au milieu de quelque chose de plus vaste.
3. Demandez à des collègues et amis résidant dans différentes localités de votre département s'ils se sentent urbains ou ruraux. Demandez-leur à quelle entité ils se rattachent.



DEUXIÈME PARTIE

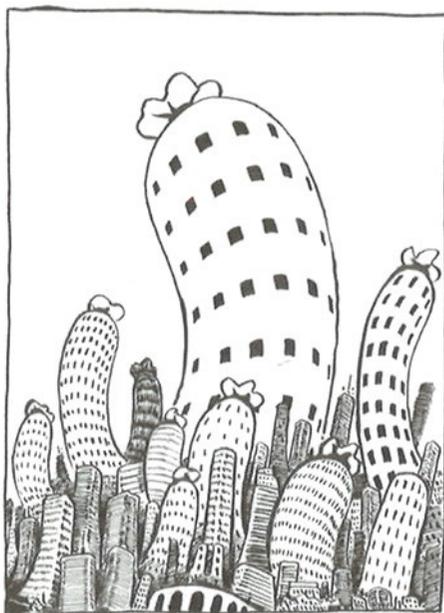
**DIX CLÉS POUR  
COMPRENDRE LA VILLE**



Clé n° 1

**LA VILLE N'EST RIEN SANS  
SES HABITANTS**

---



**Changement de spécialités**

*Illustration : Frédéric FROUSSART*

*La ville se compose et se recompose  
à chaque instant, par le pas de ses habitants.*

PIERRE SANSOT

## *Batna, Algérie*

*Gilles,*

*Je t'écris d'Algérie, de Batna dans les Aurès pour être plus précis. Je n'aurais pas dû t'envoyer cette carte postale, mais comme j'avais promis... Elle ne correspond pas à nos pratiques habituelles de la ville. Ici pas question de se promener seul. La sécurité s'est améliorée, le pays semble sortir peu à peu de la nuit, mais nos hôtes préfèrent nous prendre en charge en permanence, 24h/24. Pas un instant de répit tant le programme est chargé. Mais quel accueil ! De la ville, je n'ai pu arracher que quelques images de voiture, me jurant de revenir. Celle d'une cité très jeune, en devenir avec ses sites universitaires qui sortent de terre et 45 000 étudiants pour moins de 300 000 habitants. Celle d'une ville qui pousse ses limites au-delà du nouveau périphérique. En voiture, je suis allé jusqu'à la sortie de la ville, au bout de la route, là où de nouvelles maisons à deux étages se montent, là où les trottoirs ne sont pas encore posés, là où les bergers poussent encore leurs troupeaux sur d'invisibles pâturages. Plus loin, la route se perd dans les montagnes. Je n'ai pas éprouvé la cité par le pas et la dérive. C'est une première pour moi. Ici, j'ai surtout rencontré des hommes et quelques femmes, des chercheurs, des enseignants, des étudiants et des habitants. C'est Batna mais aussi l'Algérie que j'ai croisés pendant ces deux*



*jours pleins. Déjeuners officiels avec les autorités locales. Conversations imprévues avec quelques universitaires en pleine nuit dans le hall de l'hôtel. Les langues se délient dans les entre-deux. Mes brillants interlocuteurs, recteurs et doyens aiment convoquer De Gaulle, les Américains, la Côte d'Ivoire et les monarchies du Golfe dans une Fresque baroque. Les autorités préfèrent me parler de prospective, de démocratie participative et de développement local. Les habitants m'ont fait rêver avec les vertes collines de mai. Les chercheurs ont vanté leur région et leurs universités. Au hasard d'un déplacement, je découvre que mon ami économiste est aussi musicien et ceinture noire. Étrange impression que celle de l'Algérie en cette année de cinquantenaire de la guerre d'Indépendance. Entre proximité et étrangeté. Dépaysement mais usage du français qui me rapproche du pays et de mes interlocuteurs. Panneaux bilingues et voitures françaises dans les rues. Politesse, pudeur et faux-semblants. Un mélange de tout ça sans doute. De l'aéroport à l'université en passant par l'hôtel et les restaurants, je n'ai pas vu la ville mais j'ai au moins pu rencontrer quelques habitants. En attendant mieux : bientôt. Finalement, je ne regrette pas cette carte postale d'outre-Méditerranée, la première. Je leur ai rappelé qu'enfant, en Lorraine, mes amis se prénommaient souvent Salim et Mourad. Eux aussi m'avaient transmis l'image d'un pays, leur carte postale. Un pays ou une ville ne sont rien sans leurs habitants.*

*NB. Je sais ce que tu vas me dire : Batna n'est pas en France. Mais où est la France ?*

La lecture d'un livre de photos ou une liste de critères statistiques ne peuvent remplacer l'émotion. Les sentiments naissent avec les souvenirs des êtres chers ou de rencontres. C'est ce qui sépare un espace, une architecture, d'un lieu que vous aurez peuplé d'une rencontre et d'une histoire. Votre dîner sur la Piazza Navone en plein cœur de Rome avec une chorale de chanteurs allemands et la douceur romaine se réveillera dans vos souvenirs à la seule vue d'une photo ou de la carte postale qu'un ami amoureux de la ville éternelle vous enverra. L'émotion devant les tableaux de Caspar David Friedrich au musée de Leipzig remontera à la surface à la lecture d'un livre sur le romantisme allemand. Mais votre discussion avec le pizzaiolo à Rome ou votre verre de bière avec des étudiants dans la taverne de l'Auerbach restera unique. Vous seul avez ressenti cette émotion.

Ces rencontres sont souvent le fruit du hasard même si certains guides (et oui !) peuvent vous montrer le chemin. Ces rencontres donnent une profondeur à votre visite, à vos souvenirs. Elles dessinent une nouvelle ville, plus complexe, et plus difficile à cerner. Une publicité encore actuelle résume cette dimension. On y voit un couple agressif, passant devant une vieille dame à la caisse, ou insultant un automobiliste. En conclusion la voix *off* déclare : « *Le Parisien, il vaut mieux l'avoir en journal.* » Paris et ses habitants font partie du folklore français. Les



détester est un sport national, même s'il est de bon ton d'avoir fait dans sa carrière un passage même rapide à Paris, pour le dénigrer des années plus tard ou pour faire le « beau » dans les dîners en ville. Après des années d'isolement, Berlin vit à peu près le même phénomène. Certes, de tout temps les Berlinoises, ou plus trivialement les « Prussiens », ont été haïs. Konrad Adenauer parlait de « steppes russes » en décrivant le paysage berlinois. Pire : il crachait dans l'Elbe quand il se rendait dans la capitale prussienne. Plus récemment, un livre d'« expatriés » munichoises *Hier spricht Berlin*<sup>1</sup> raconte les déboires de jeunes bavaroises perdus dans une ville où les habitants aiment à se promener nus dans leurs logements, – quitte à ne jamais fermer les volets – et où les taxis rivalisent d'agressivité avec leurs homologues parisiens.

La ville, son architecture, son histoire, sa culture ne peuvent définitivement pas se comprendre sans les habitants. Les murs ont une âme, et cette âme se rencontre au fil des conversations dans les bars, la nuit venue. Les *remblas* de Barcelone ne sont pas des remparts, ce sont des lieux d'amarrage d'âmes catalanes pour touriste en mal de couleurs locales. Madrid ne s'éveille que la nuit dans ses cafés autour de la plaza del Torro. Venez bien après 22 heures ! Restez debout, de toute façon vous n'avez pas le choix ! En quelques minutes vous parlerez castillan,

1. *Hier spricht Berlin*, Aufl edition, 1995.

deviendrez un expert en *Jamon*, et ne jurerez plus que par le Réal ou l'Atlético.

Tout cela, vous en avez envie mais en avez-vous le temps ? Si nous devons vous proposer un guide, un seul, ce serait *Le Roissy express* de François Maspero<sup>1</sup>. L'éditeur a voulu explorer sa ville, ou plutôt sa banlieue, du terminus de Roissy jusqu'au terminus du sud francilien. L'expérience est simple à renouveler : vous vous arrêtez à chaque station et passez une journée sur place. En un mois, Paris et sa région n'auront plus de secret pour vous. L'aventure en RER !

En rentrant de tels périple, vos amis s'étonneront que vous n'ayez pas vu Le Louvre, la Brandenburger Tor, ou la Saggrada famiglia, voire la Petite France pour les plus chagrins. Qu'importe, vous aurez décrypté l'ADN de la cité, vous l'aurez touchée en vous laissant porter par les rencontres. Une fois les décors estompés, resteront peut-être une musique, les saveurs de la cuisine et le visage d'un ami. De l'émotion !

## **RECHERCHEZ LA NATURE AU CŒUR MÊME DE LA VILLE !**

---

Oui ! À côté de l'homme et de ses animaux domestiques, il y a aussi des animaux sauvages dans la cité. Si les

---

1. François Maspero, *Les passagers du Roissy express*, Seuil, 1990.



loups ne sont pas encore dans Paris, la nature s'installe peu à peu dans la ville. C'est la nuit qu'on a le plus de chance de rencontrer ces bêtes jusqu'au cœur de l'Urbs. De nombreux animaux menacés à l'extérieur s'y sont installés modifiant parfois leur mode de vie et leurs habitudes alimentaires à moins que ce soit l'extension urbaine qui ait fini par englober leurs territoires. La nuit, les renards fouillent les poubelles. En journée, faucons crécerelles et faucons pèlerins chassent à partir des clochers d'église, des cheminées d'usines ou des tours comme à New York. La belette s'installe souvent dans les moteurs de voitures où elle occasionne de nombreux dégâts. Les sangliers en surpopulation s'aventurent parfois jusque dans les banlieues tout comme les chevreuils qui préfèrent désormais les champs de maïs au couvert des forêts. Les hôtes traditionnels de nos jardins ou de nos greniers comme le hérisson, les chauves-souris ou les chouettes n'ont pas pour autant disparu. Le moindre point d'eau est envahi par les batraciens ou les tortues de Floride évadées de leurs pataugeoires. S'ils ne sont pas des acteurs de la ville, leur présence intrigue et fascine l'homme dans un rapport avec le sauvage qui n'est pas encore totalement digéré comme le prouve le débat sur le retour du loup dans les Alpes ou la fin de l'ours dans les pyrénées.

### Exercices urbains

1. Muni d'un bloc-notes et d'un crayon, partez interroger ceux qui vivent la ville – les usagers (habitants, travailleurs, visiteurs) – et ceux qui font la ville (les décideurs et acteurs locaux).
2. Dressez jour après jour l'inventaire des animaux diurnes et nocturnes qui ont élu domicile dans votre ville ou votre quartier. Démarrez par les parcs avant de vous attaquer aux endroits plus insolites à l'extérieur ou dans les habitations. Vous risquez d'être étonné par vos découvertes.

Clé n° 2

**LA VILLE EST  
UN DÉCOR DE CINÉMA !**

---



***Silence on tourne !***  
*Illustration de Frédéric FROUSSART*

*Nous ne sommes que de mauvais acteurs  
qui singeons ce que nous croyons être nous.*

W. SHAKESPEARE

### *Audun-le-Tiche, Moselle*

*Gilles,*

*Je t'écris d'une ville frontière du Nord, jumelée avec Gualdo Tadino et Duszyniki-Zdroj. Sur le timbre, tu devrais pouvoir lire la fière flamme postale : « cité sidérurgique et minière. » En jetant un œil sur les sonnettes, tu verrais que les Audunois s'appellent Borluzzi, Piccini, Poggioli, Polastro ou Viola, mais aussi Stepanian, Djebbar ou Muller. Les cités ouvrières s'égrainent le long des coteaux. Les maisons d'ingénieurs sont plus loin du côté de la douane. Entouré de forêts, le cœur de la ville se niche en contrebas. Seule sur la place du château, où se tient le marché, une ferme rappelle à Audun son passé rural. Dans les assiettes du dimanche, c'est souvent canneloni, gnocki, capelleti. La fête de la Porchetta et celle du parti communiste rythment encore les saisons. On joue parfois à la coppa dans les cafés. Une mission polonaise et son curé maintiennent la flamme. Dans un vallon, un carreau de mine et quelques bâtiments industriels marquent encore le paysage. En fermant les yeux, on entendrait presque les sirènes de l'usine.*



Pourtant, tout n'est plus que décor. Il y a longtemps déjà que l'usine s'est arrêtée et que la poussière ne salit plus les vitres et les façades. Trois ans déjà que les gueules jaunes ont plongé pour la dernière fois dans les entrailles de la terre. La piscine et l'église ne sont plus chauffées par les hauts-fourneaux. Le temple protestant est vide, l'église catholique désormais trop grande. La coopérative a fermé et la pharmacie est un drive-in. Les plus chanceux ont traversé la frontière pour travailler dans les usines et les banques « de l'autre côté ». Des flots de véhicules traversent désormais la cité pour rejoindre leur travail dans l'eldorado luxembourgeois. Dans les cités, anciens mineurs et ouvriers se sont empressés de transformer leur maison, et les alignements des maisons sont devenus étranges avec leurs excroissances de garages. À coup de ralentisseurs, de pavés et bacs à fleurs, des urbanistes ont revu l'aménagement de la grand-rue. Les dernières épaves de l'usine, quelques bâtiments sombres et inquiétants, des refroidisseurs, modernes donjons, des fresques murales et les récits des anciens maintiennent l'illusion. Place nette... les crassiers sont rabotés : la ville s'étale et tente de reconquérir son cœur. Des lotissements et leurs pavillons prétentieux ont envahi les modestes jardins ouvriers. Dans une cité proche, un musée des mines

*occupe les retraités en quête de l'âge d'or. De l'autre côté, en Meurthe-et-Moselle, d'anciennes mines à ciel ouvert, de grands canyons rougeoyant, accueillent des concerts de blues. En octobre, le Festival du cinéma italien envahit les salles abandonnées de la « petite Italie ». Entre hyper-modernité et nostalgie, c'est désormais dans les Döner kebabs de la ville, au Mac do, dans les cafés d'Esch/Alzette, à la station essence Terre rouge, au cimetière ou aux enterrements que l'on se rencontre. Dans les cités dortoirs, retraités et jeunes couples luxembourgeois se réjouissent du contournement routier mais craignent l'ennoyage des galeries minières. Mise à mort du décor.*

*À bientôt de tes nouvelles.*

## **MISE EN SCÈNE DU DÉCOR URBAIN**

---

La ville se spécialise, se commercialise, se vend au plus offrant ou au plus malin. Mais le décor n'est pas de Roger Hardt comme dans *Au théâtre ce soir* de notre enfance. Le décor fait partie intégrante de la marchandisation. Vous n'existez plus comme acteur urbain sans ce décor. Si le message est le média chez Mac Luhan, le décor est la ville pour les urbanistes.



Hypothèse : vous vous promenez seule en ville et vous entendez au loin des coups de feu. Terrifiée, vous prenez le premier chemin de montagne (vous êtes dans les Rocheuses américaines) et vous tombez nez à nez avec Tom qui, galant, vous ramène chez lui à... *Dogville*. Si vous aimez le cinéma, vous avez sans doute reconnu le synopsis du dernier film de Lars von Trier, où le metteur en scène danois au comble de l'épuration, a fait disparaître le décor urbain... ou redécouvert le théâtre : un hangar vide où les rues sont tracées à la craie. Les murs n'existent pas et les personnages ne se cachent plus dans un intérieur douillet ou derrière des façades respectables. La crise des années 1930 les a fait fondre, restent les passions et les gens. La ville aurait-elle disparu ?

## IMAGES DE VILLES

---

La réponse n'est pas aussi simple. Dans son ouvrage de référence<sup>1</sup> Kevin Lynch recherche les images, les représentations que chacun se fait de sa ville : celle que l'on rencontre quotidiennement en allant au travail, en amenant ses enfants à l'école ou simplement en sortant de chez soi. Trois villes sont étudiées *via* des panels d'habitants : Boston, Jersey City et Los Angeles. Pour Boston, chacun situe le

---

1. Kevin Lynch, *The Image of the City*, MIT Press Boston, 1959.

parc public, les *Common*, les bords de la rivière Charles, le dôme du MIT, les avenues principales. Certains ne savent pas trop situer les autoroutes urbaines pénétrant en centre-ville et une majorité oublie des lieux précis comme certaines églises ou des quartiers pourtant « respectables ». Ils ne les citent jamais. C'est comme s'ils n'avaient pas été imprimés dans le disque dur de leur mémoire, comme s'ils étaient transparents, à la manière des murs de *Dogville*, ou du chemin que l'on fait machinalement et dont on est incapable de se souvenir. Chacun construit sa propre ville avec son décor. Si vous vous décalez, si vous faites un pas de côté, si vous échangez ne serait-ce qu'un instant votre cerveau avec celui d'un collègue – un ami de préférence pour éviter les chocs trop durs – le décor change, vous êtes dans une autre ville, vous avez changé la « matrix ».

## COMME AU CINÉMA

---

Pour raconter le film, votre film, celui de votre ville à vous, les metteurs en scène, les urbanistes marchands ou sociologiquement respectables se doivent de créer une situation, avec une musique, un sentiment (crainte, chaleur, plénitude), un arrière-plan, une odeur : vous êtes en ville, dans votre propre film particulier.

Le cinéma, élément central de notre culture, détermine la perception, voire la



forme de nos villes. Quand en 2001, les stratèges du Pentagone cherchèrent à percer les nouvelles menaces des terroristes de l'après 11 Septembre, ils réunirent à Washington les metteurs en scène d'Hollywood, spécialistes des films catastrophes. Quand les urbanistes et les sociologues d'aujourd'hui bâtissent la ville, les références sont souvent extraites de l'imagination des metteurs en scène : de *Blade Runner* à *Metropolis*, du *Fabuleux destin d'Amélie Poulain* à *Godzilla*. Les feuillets américains s'occupent de leur côté des maisons individuelles à colonnades de vos lotissements préférés.

Ne regardez plus la ville comme un ensemble de bâtiments, de rues, de bruits, d'odeurs, regardez-la comme on découvre un plan au cinéma ! Vous n'êtes pas forcément acteur, juste une silhouette. Prenez alors *Central Park* à *New York*. De *Stuart Little 2* à *Manhattan*, l'image du rectangle new-yorkais fait rêver. Centrons la focale. Au-delà du bassin et des grandes allées où vous risquez de vous faire renverser par des hordes de joggers ou des myriades de rollers, vous découvrirez au hasard de vos rencontres des statues de guépards et autres animaux. L'architecte a voulu construire au milieu de la ville un jardin. Dans cette nature reinventée, il a voulu ajouter la touche authentique de la faune sauvage. Les Grecs vous diront que dans les cités antiques, un espace restait toujours à l'état sauvage pour montrer les

progrès de la civilisation, mais aussi pour comprendre d'où nous venons. Rem Koolhaas parle pour New York et pour ce parc de « taxidermisation » de l'espace. Comme quand vous glissez dans l'image d'un film actuel, l'image d'un acteur, d'un lieu disparu. Tout est reconstruit, mensonger, inventé, adapté à votre imagination. Juste un peu plus loin, le grand hôtel Waldorf Astoria vous plongera dans la vie rêvée des anges, réservée pour vous comme pour les stars new-yorkaises de *Sex in the City* ou *Friends* qui habitent dans la ville filmée à quelques pas de là.

Prenez-vous au jeu ! Imaginez que vous êtes un des ambassadeurs des *Lettres persanes*<sup>1</sup> ou pour faire moderne *ET* dans le film de Steven Spielberg. Imaginez qu'en deux jours, vous ayez vu deux films, *Moulin rouge* et *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* et qu'interrogé par la police ou le Roi de France, vous deviez décrire Paris ou plus précisément Montmartre. Tout serait faux. Les images, les odeurs, les nains grimant sur les toits et les cochons lampes de chevet seraient-ils pour autant pris pour un délire ? Pas si sûr. La vérité travestie devient plus vraie que les trottoirs de Ménilmontant, et les hordes de Japonais qui s'encaillent au Moulin rouge, arrivant de nuit dans un car « conditionné » et repartant joyeux et champagnisés au petit matin, décriront

1. Charles Montesquieu, *Lettres persanes*, Gallimard, 2003.



Montmartre comme au cinéma. Les étudiants bostonisés US, se prenant en photo devant le café d'Amélie, seront « entrés » dans la pellicule comme dans les films de Woody Allen. Ils vivront le Paris d'Amélie, comme au cinéma. Vous faites, nous faisons la même chose à New York, à Rome et à Tokyo.

Tout ces simulacres seraient à l'image de notre société et de ses mensonges, « *C'était mieux avant* » dirait Francis Cabrel. Faux ! Les tours italiennes des villes au Moyen Âge devaient imposer aux visiteurs l'image d'une ville si puissante, que personne n'oserait s'y attaquer. Les Italiens de la Renaissance impressionnèrent tellement les troupes de François I qu'au retour en France, dans leurs châteaux fortifiés, ils n'eurent de cesse d'imiter l'art florentin. La Renaissance s'est bien développée en Europe, comme la ville américaine dans le monde, via des images et la volonté de « faire moderne ».

## MÊME LE PAYSAGE NOUS MENT !

---

Qui a-t-il de plus pérenne qu'un paysage ? Là, les mensonges sont exclus. Nouvelle erreur. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la construction des chemins de fer nécessita de limiter le pourcentage des montées et des descentes. Il fallut aplanir les chemins de fer pour permettre une vitesse commerciale suffisante des trains. Le paysage que

vous contemplez de votre TGV ou de votre train de banlieue n'est plus le même. La banlieue de Berlin le long du *ring* ferré n'apparaît que comme une suite de trous, de chantiers mal ou peu finis. L'arrivée du TGV en gare de Montparnasse multiplie les tunnels. Vous les repérerez au mal d'oreilles car la ville n'émerge qu'au niveau de Vaugirard et de la dalle de béton sur les « jardins de l'Atlantique ». De même, l'urbanisation cherche à canaliser les fleuves pour permettre à l'industrie et à l'habitat de peupler leur lit. À Valence, le Rhône est le plus souvent invisible pour les promeneurs. Mais le paysage se venge. Avec ses inondations, la nature nous rappelle le lit des fleuves et leurs histoires « longues ». Aujourd'hui le *land* de Saxe a décidé de rendre à l'Elbe des îles et des paysages autrefois urbanisés. Les habitants de Dresde risquent dans quelques années de ne plus reconnaître leur *hinterland*, comme leurs arrière-grands-parents s'étaient sentis dépossédés de leurs paysages lors de l'urbanisation des rives de l'Elbe.

## ALLEZ À LA GARE !

---

Tout n'est pas faux mais reconstruit. Tout est vrai, mais reconditionné pour rendre la ville plus rentable, plus apte à capter les flux d'habitants, non plus considérés comme citoyens mais comme « pouvoir d'achat ambulante ». Alors, fi de l'urbanité,



les gares et les aéroports devenus Aéro-tropolis aux États-Unis, se découvrent en « habits de ville ». On peut résider à proximité, consommer de l'alimentaire au *MIB* allemand (ou *Markt Im Bahnhof*, marché dans la gare pour ceux qui ne se sont jamais trouvés à 23 heures dans des villes allemandes désertiques à la recherche du Coca salvateur ou de la pomme réconfortante), y déambuler comme à *Liverpool Street*, la gare chic de la *City* londonienne ou à *Roma Termini* où Mussolini n'a pas laissé que des monuments hideux. On peut y vivre comme à Boston Logan, ou à Roissy Charles-de-Gaulle, du cinéma jusqu'à la Chapelle, de l'hôpital de Francfort Flughafen aux jeux vidéo surdimensionnés de London Gatwick. Les gares et les aéroports se travestissent en ville, mais on peut aussi faire plus épuré. En Asie, Shanghai, Taipei ou Tokyo, les tours-villes voient le jour dans les projets des architectes. Ici, vous êtes déconnecté des aléas climatiques, vous vivez dans un centre commercial aseptisé, vous travaillez dans votre logement, vous vous distrayez dans votre station de métro. Tout est concentré en un. La ville se raccourcit, ou s'étire verticalement. Ne stressez pas, ne vous sentez pas perdu. À Berlin ou dans le métro de Tokyo, des bruits enregistrés de piaillements d'oiseaux vous rappelleront d'où vous êtes, de la planète Terre, et où vous allez, consommer. Les urbanistes imagineront même un jardin artificiel au dernier

étage pour faire bucolique : les Grecs et leurs « lieux originels » avaient du bon.

Plus la peine de vous faire un dess(e)in. La ville autour de vous est fausse. Tout est « sim citizés ». Il reste sans doute quelques personnes vraies dans le paysage, mais avouez que vous en doutez parfois. La ville est repensée, redessinée pour « faire de l'argent ». Certes, l'ADN existe quand on gratte un peu, ou quand on fait appel à la police scientifique, mais la spécialisation des fonctions vous ramène toujours de chez vous au supermarché, de votre travail à l'école des enfants, du cinéma au café du coin, qui a été refait, non ? Asseyez-vous, prenez du pop-corn, la séance va commencer... Bienvenue en ville !



## Exercices urbains

1. Recherchez dans le cinéma, la littérature ou la chanson des descriptions de votre ville et comparez-les avec votre réalité.
2. Récupérez les plaquettes de l'office de tourisme et de l'agence de développement de votre ville et comparez-les avec votre réalité.
3. Lisez la brochure d'information municipale et comparez-la avec votre vie quotidienne dans la cité en question.
4. Partez visiter une ville inconnue sans consulter au préalable la moindre brochure d'information.
5. Rappelez-vous les films qui vous ont donné envie de découvrir certaines villes.
6. Si vous deviez décrire Paris, New York ou Berlin, quelles images vous viendraient immédiatement à l'esprit ? Dans quelles lectures, films ou chansons iriez-vous piocher ?

## Pour en savoir plus

Jean-Claude PERROT, *Genèse d'une ville moderne : Caen au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Collections civilisations et sociétés, Paris, 1975.

REICHOW, *Die Autogerechte Stadt*.

Michael E. PORTER, *On competition*, Harvard Business Review Book, Boston, 1998.

Kevin LINCH, *The image of the city*, MIT Press Boston, 1959.

Rem KOOLHAAS, *Delirious New York*, Monacelli Press New York, 1978.



Clé n° 3  
**LA VILLE NE SE LIMITE  
PAS À UN PLAN**

---



**Entrez dans la troisième dimension !**

*Illustration : Frédéric FROUSSART*

*En ses deux dimensions le plan s'inscrit au sol,  
la troisième ajoutant l'élévation. Le temps,  
c'est la quatrième dimension.*

ROBERT FERRAS

### *La Défense, Île-de-France*

*Luc,*

*Tu ne vas pas me croire, je t'écris de...  
La Défense, à Paris ou Courbevoie, ou  
Puteaux, tant ce lieu n'a pas d'adresse  
fixe, si ce n'est la Tour Eiffel vers l'est  
et le cimetière vers l'ouest. Tu le  
découvres le mieux en empruntant  
non pas le RER qui chemine sous la  
Seine mais le métro ligne 1 qui sort de  
terre à Neuilly, traverse la Seine et  
replonge dans les entrailles de notre  
petit Manhattan à nous banlieusards.  
Tu débouches alors dans le ventre de  
la machine, là où les publicités et la  
musique de supermarché te confortent  
dans ton personnage de décideur se  
rendant à un rendez-vous stratégique.*

*Après avoir pris soin de t'informer sur  
un plan de la tour où tu dois te rendre  
et... d'avoir confirmé ta route grâce à  
de nombreux plans disposés sur le  
chemin du voyageur imprudent, tu  
pénètres dans un espace réservé aux  
« gens importants » : une tour. C'est  
donc là que j'ai discuté avec Marc L,  
consultant d'Ernst & Young, sur l'avenir*



possible d'une... zone rurale, au fin fond d'un département lointain.

## LA VILLE NE SE LIMITE PAS À UN PLAN

---

Considérer la ville à plat en deux dimensions (x,y) est certes fondamental pour en comprendre la structure mais c'est oublier une dimension :

- (z) qui représente l'épaisseur de l'occupation du sol puisque les villes sont aussi des projections en hauteur et des projections souterraines.

### *Les gratte-ciel...*

Lorgnant vers les gratte-ciel de Manhattan, il n'est guère de villes modernes qui aient su résister à la tentation de la hauteur. Certes, la verticalité, la hauteur a de tout temps été symbole de pouvoir et de puissance. De la cathédrale aux hautes tours des familles lombardes, se hausser fait partie de la démonstration. La chute de la tour de Babel et celle plus récente des tours jumelles de New York frappent l'imagination, renversent le modèle. Cette puissance reposerait sur des pieds d'argile, nous n'aurions pas construit assez solide. La haute tour devient le symbole de la ville-monde avec à la fois le mélange des fonctions urbaines, non plus étalées mais étirées, de l'habitat aux commerces en passant par les services et

les loisirs et le défi à la nature. Les Asiatiques ont depuis longtemps rattrapé les Américains dans la course à la démesure. Les villes d'Asie construites sur des failles sismiques tentent « le diable » de Tokyo à Taipei. Les tours Péronnas en Malaisie ne sont pas un phénomène urbain mais l'affirmation de la puissance de ce pays émergent. On construit haut au XXI<sup>e</sup> siècle, comme pour se pâmer, se rassurer et impressionner, comme on le faisait déjà dans l'Antiquité.

L'Europe a longtemps hésité à suivre cette course aux armements. Face à New York et Chicago, qui bien avant la Seconde Guerre mondiale s'étiraient, les vieux urbanistes européens se référaient encore à la cathédrale Saint-Paul à Londres comme hauteur maximale pour construire dans la capitale de l'Empire. Francfort était encore plate, loin de l'affirmation petite-bourgeoise de « Manhattan » et Paris se rassurait en contemplant la Tour Eiffel. La reconstruction allait tout accélérer, certains historiens allemands allant même jusqu'à affirmer que la destruction systématique des villes allemandes par les Américains avait aussi pour but d'implanter le modèle des villes *US* au cœur de l'Europe reconquise. Hambourg, ville martyre, vit émerger les tout premiers gratte-ciel allemands, poussés par les urbanistes britanniques en charge de la reconstruction de la vieille ville sur l'Elbe. Londres céda « Saint-Paul » avec le Barbican et Paris s'encanailla d'abord avec Beau Grenelle



puis La Tour Montparnasse, après avoir investi La Défense, à distance respectueuse du boulevard des Maréchaux. La hauteur fait encore peur. De Munich à Paris, les projets de construction de tours se heurtent à une vision taxidermée de la ville, qui ne devrait plus bouger, ni en largeur, ni en hauteur. À Los Angeles, l'association NYNY (*Not yet New York*) se bat afin que la ville horizontale ne bascule pas pour les tours.

On ne peut évoquer la ville verticale sans une pensée pour M. Otis qui à New York fit pour la première fois la démonstration de son invention : l'ascenseur.

### ... Et les gratte-terre

Parallèlement à cette projection en hauteur, **l'occupation de plus en plus profonde du sous-sol se répand**. On a d'abord investi le sous-sol pour y faire passer les canalisations d'eau, de gaz, de chauffage, d'égouts, les câbles électriques, le téléphone et les communications.

Cette occupation de l'espace en épaisseur s'est surtout développée aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Elle superpose à l'image de la ville traduite par un plan, la complexité de réseaux, de tracés et d'utilisations différentes selon les niveaux. Au-dessous de la surface terrestre encombrée, le métro permet de relier très rapidement des quartiers très éloignés. Pour préserver de l'espace, on a également enterré les voies ferrées du réseau national et les gares sous la ville, comme à Bruxelles, voire

superposé deux à trois étages de gares, comme dans le Sud-Est de Paris où on a successivement, de bas en haut, une gare de réseau express régional, une gare de banlieue et une gare de grandes lignes.

L'automobile a également contribué à cet épaississement de la ville : construction de silos à voitures en hauteur, de parcs de stationnements souterrains en profondeur, de passages pour piétons au-dessus ou au-dessous de la circulation automobile. À Tokyo par exemple, les infrastructures se sont surajoutées (un canal enjambé par une rue, elle-même surplombée par des voies de chemin de fer qui s'entrecroisent dans les airs) ou se pénètrent, faisant perdre au passant la notion de sol, de hiérarchie des espaces et d'échelle).

Il existe désormais de véritables villes souterraines qui étonnent le touriste non averti : à Montréal et dans d'autres villes nord-américaines, la circulation souterraine permet de se rendre d'une partie à l'autre de la ville sans jamais sortir à l'air libre. Elle met également en rapport les ensembles commerciaux, les lieux de loisirs et de spectacle, les quartiers résidentiels. On peut passer toute la journée sous terre tout en vaquant à ses activités quotidiennes. À Tokyo, la ville s'enfouit au point que l'on envisage une législation donnant les droits de propriété jusqu'à quarante-cinq mètres au-dessous du niveau du sol. Déjà les cités souterraines, avec « leur temps de bocal » pulsé par la



vie des commerces et l'absence de la lumière du jour, forment des univers aux rythmes autonomes comme à Shinjuku, sous la gare de Tokyo, et à Osaka, dans le quartier d'Umeda.

Des projets fous de villes souterraines sont à l'étude au Japon : le « gratte-terre » pourrait remplacer le gratte-ciel. Au début de l'année 1990, le groupe Taisei avait présenté les plans d'un ensemble urbain – baptisé Alice City – regroupant bureaux, centres commerciaux, hôtels, centrale électrique, et usine de traitement d'eau à plusieurs dizaines de mètres sous terre. Il s'agit de « bâtir » à 110 mètres de profondeur une structure cylindrique de 80 mètres de diamètre et de 60 mètres de haut.

Cette évolution oblige l'homme qui pratique la ville à adapter son mode de déplacement à cette nouvelle dimension.

### Exercices urbains

1. Demandez à vos amis de dessiner leur ville ! Questionnez les rares qui l'auront représentée en trois dimensions.
2. Identifiez toutes les personnes de votre quartier ou de votre ville qui vivent au huitième étage et créez une association rassemblant ces habitants qui partagent le même point de vue.
3. Renouvelez l'exercice avec les autres niveaux d'étages puis organisez des réunions inter-associations (...), créez une structure fédérative des étages avec une répartition équitable des postes entre les étages à forte densité et ceux moins peuplés comme les cinquante-quatrième par exemple.
4. Comparez la méthode avec les formes actuelles d'organisation horizontale : conseil de quartier, commune, intercommunalités, pays...

### Pour en savoir plus

Robert SILVERBERG, *Les monades urbaines*, Laffont, 1971.

Clé n° 4  
**LA VILLE ENTRE ESPACE  
ET RYTHME**

---



**Nuit blanche**

*Illustration : Frédéric FROUSSART*

*... Excusez-moi, je suis un peu essoufflé !  
Je viens de traverser une ville  
où tout le monde courait...*

RAYMOND DEVOS

## *Régina, Guyane française*

*Gilles,*

*Je t'écris de Régina, charmante localité d'Amazonie française. La Guyane, si tu préfères. Hier soir, je me suis arrêté là après des heures de route sur une piste défoncée qui ressemble à la transamazonienne de nos vieux livres de géographie. Une longue saignée rouge vif dans le vert de la forêt primaire. Au bord de la route, des arbres aussi hauts que des cathédrales. De quoi me tirer des larmes et énerver mes amis du « pou d'Agouti » à Saint-Laurent du Maroni. Un beau gâchis, pour un pays qui a donné tant de leçons au Brésil...*

*Tu ne me croiras sans doute pas mais il y avait là, à l'entrée, une pancarte et un terrain aménagé en zone d'activité pour accueillir des entreprises. Elles ne sont bien sûr jamais venues. J'imagine nos spécialistes du marketing territorial à la recherche de slogans accrocheurs pour cette zone au cœur de l'océan vert. Comme un papillon je me suis retrouvé au comptoir de l'unique épicerie-bar de la ville. Digne d'un album de Tintin. Autour de moi, face aux étagères en bois regorgeant de*



*produits exotiques ou disparus en métropole : chauffeurs de camions, ouvriers de la route en construction, piroguiers et anciens légionnaires reconvertis en gardiens de mines d'or. Les baraques en béton ou en bois, recouvertes de tôle ondulée et l'humidité. Autres temps et autres rythmes. Passés les premiers instants de méfiance, le rhum aidant, les langues se délièrent. J'avais autour de moi quelques hommes du fleuve, dernier Robinsons en sursis d'une île verte qui serait bientôt reliée au monde par la route. La ville cul-de-sac deviendrait simple halte. Pour l'instant, ces hommes venus de la forêt en pirogue attendent un camion qui pourrait les transporter vers Cayenne. Là, ils referont le plein de cartouches, d'hameçons avant de rejoindre leur carbet en forêt. Ils iront d'abord voir les femmes. Ces personnages étrangement cultivés échangent des bouquins et parlent de la République. « Nous partageons avec les tôleards le goût de la lecture » aiment-ils rappeler, insistant avec malice « nous sommes souvent les deux à la fois ». Habités des confetti de l'Empire, ils ne sont pas rentrés en métropole depuis des dizaines d'années et boivent les paroles de ceux de là-bas. D'attaques de tiques en colonnes de fourmis tueuses en passant par la découverte de tribus indiennes isolées et les exploits des légionnaires du camp voisin, la nuit fut courte. Moderne*

*western d'un continent bientôt perdu où les distances se mesurent encore en jours... de pirogue.*

*À bientôt de tes nouvelles.*

**PS.** *Je n'ai jamais posté cette carte postale. D'échanges en amitié, c'est en pirogue, sous le soleil brûlant ou sous la pluie que j'ai pu remonter l'Oyapock, partageant l'incroyable vie de ces compagnons d'un soir, croisant les chercheurs d'or aux fusils à canon scié, pêchant d'étranges poissons, chassant le toucan et le caïman. Nous avons fini les conserves, goûté des fruits étranges et apprécié le café sans sucre. J'ai vécu dans la forêt comme dans le ventre d'une deuxième mère. J'ai eu du mal à en sortir, à m'extirper de la douce torpeur, de ses bruits, de son humidité. À Paris, dans le taxi qui m'emportait loin de l'aéroport, Bernard Lavilliers susurrerait « Mina Selva ». Le baroudeur avait tout compris. Je rejoignais d'autres jungles. Autres espaces et autres rythmes pour l'urbanité. J'avais trouvé la ville là où je ne la cherchais plus.*

## **ABORDER LA VILLE COMME UN LABYRINTHE À QUATRE DIMENSIONS**

---

L'espace et le temps sont les repères familiers dans le cadre desquels nous



interprétons ce que nous percevons du monde qui nous entoure, en particulier le mouvement. S'il est assez banal d'évoquer ces relations espace-temps de façon philosophique ou par rapport à la physique, l'approche de la ville en terme d'espace-temps est beaucoup plus rare. La pensée peine à jongler avec toutes ces dimensions et les cartographes s'interrogent encore sur les représentations possibles.

Pour y parvenir, nous devons faire l'effort d'imaginer la ville comme une entité à quatre dimensions, un labyrinthe dans lequel l'individu se déplacerait selon des lignes fixées à l'avance à la fois dans le temps ( $t$ ) et dans l'espace ( $x, y, z$ ). L'opération est délicate car le labyrinthe urbain se transforme et se recompose en permanence. Ces labyrinthes ne sont pas des structures figées. Des changements perpétuels modifient la matérialité urbaine (construction, destruction...), affectent l'espace social (apparition de nouveaux groupes, de nouvelles pratiques...), l'espace juridique (interdiction, privatisation des espaces...) ou politico-administratif (modification de circonscriptions, de cantons...).

D'autres éléments extérieurs interviennent également qui recomposent, compliquent ou simplifient le labyrinthe urbain en fonction des saisons, de la période de la journée (jour, non-nuit, jour) ou des conditions climatiques. Si l'artificialisation de la ville, souterraine, abritée, soustrait

des parties de plus en plus grandes de l'espace urbain à certaines de ces influences extérieures, une portion non négligeable de sa surface reste soumise à certains rythmes et éléments naturels : l'absence de soleil, élément essentiel de la vie, peut rendre ternes et gris les plus beaux paysages urbains ; le vent, la pluie, le froid sont des éléments d'inconfort importants sous certaines latitudes. On oublie également que sous nos latitudes, le non-jour, pendant lequel l'éclairage est nécessaire et où la notion de sécurité revêt une grande importance, peut atteindre les deux tiers d'une journée, de 16 h 30 à 8 h 30.

## **PERCEVOIR LE TEMPO URBAIN**

---

La ville n'est pas une entité figée. Elle évolue dans le temps et dans l'espace selon des rythmes quotidiens, hebdomadaires, mensuels, saisonniers, séculaires et d'événements ou d'accidents. Les horaires et les calendriers d'activités donnent le tempo, règlent l'occupation de l'espace et dessinent les limites de nos territoires de vie, maîtrisés ou aliénés. Si la matérialité urbaine, cette carapace artificielle de l'homme constituée par les bâtiments, évolue lentement, des populations s'y succèdent selon des rythmes et des temporalités divers souvent difficiles à articuler.



Dans la même journée, certains espaces s'animent, d'autres s'éteignent, certains se vident alors que d'autres s'emplissent, certains ouvrent alors que d'autres fonctionnent en continu. Dans la même journée, les villes attirent puis expulsent les hommes et les femmes venus pour leur travail, leurs études, leurs achats ou leurs loisirs. Le « pic » de l'activité urbaine se situe entre 14 heures et 15 heures quand le maximum de personnes sont en activité ou de passage dans la ville. Le « creux » de l'activité urbaine est situé entre 3 et 4 heures du matin.

À l'échelle hebdomadaire, le calme dominical fait souvent regretter l'animation des jours de semaine mais permet aussi de récupérer des « fièvres du samedi soir ».

En juin, les touristes qui envahissent certains lieux annoncent la période estivale pendant laquelle de nombreux habitants auront déserté la ville. Peu de personnes échappent à la frénésie d'achat de la rentrée. En fin d'année, nombreux sont ceux qui ouvrent des yeux d'enfant vers les illuminations de Noël des centres-villes. Les jours froids d'hiver, les rues désertes contrastent avec le souvenir rassurant de la foule qui s'agglutine sur les terrasses dès les premiers rayons de soleil du printemps.

À l'échelle de la vie, on rit parfois des photos jaunies de notre enfance qui nous rappellent que les modes évoluent. Au détour d'un livre d'histoire, les ruines d'une cité jadis prospère rappellent que le

temps a parfois raison de l'existence même des plus grandes villes.

## VINGT-QUATRE HEURES EN VILLE

---

Les modes d'occupation de la ville et de l'espace public associés aux rythmes urbains sont variables d'un pays et d'une culture à l'autre.

En France, on distingue généralement quatre grands moments :

- *la journée* de 7 à 20 heures, la fréquentation quotidienne prédomine en fonction d'activités contraintes : travail, courses, etc. jusqu'à la fermeture des magasins ;
- *la soirée* de 20 heures à 1 heure du matin, le temps du privé où les activités de temps libre et de loisirs priment : sorties culturelles, ou amicales, repas, promenades, etc. ;
- *la nuit* de 1 heure à 5 heures du matin environ, c'est le temps des noctambules, des « couche-tard », de ceux qui aiment vivre quand les autres dorment et nomadisent d'un lieu à l'autre ;
- *le petit matin* de 5 ou 7 heures du matin au lever du soleil où la vie quotidienne reprend avec les trajets du domicile au bureau ou à l'école et l'ouverture des premiers commerces.

Les deux Jacques (Dutronc et Lanzman) se sont intéressés avec talent aux matins



de Paris. Ils cherchent encore leurs successeurs pour l'observation des temps du déjeuner, de l'après-midi, du dîner, de la soirée ou de la nuit. D'autres échelles temporelles permettent également d'aborder la ville sous un autre angle : la semaine, les saisons, l'année, voire les siècles qu'explorent si bien les historiens. Au-delà des régularités, d'autres dates événements, accidents, catastrophes s'inscrivent dans nos calendriers personnels et collectifs : la Libération de Paris, le 11 septembre, Bopal, Tchernobyl, 1981, ...

## LES TEMPS CHANGENT

---

En moins d'un siècle, le temps de travail a été divisé par deux et ne représente plus que six années de notre vie soit 11 % du temps éveillé. L'espérance de vie s'est accrue de 60 % pour atteindre plus de quatre-vingt-deux ans chez les femmes. Le temps libre a été multiplié par cinq représentant 15 années de la vie d'un homme (un tiers du temps éveillé) contre 3 années en 1900. Le temps de sommeil moyen est passé de 9 heures en 1900 à 7 h 30. La révolution silencieuse s'accélère. Les rythmes de nos vies et de nos villes évoluent rapidement sous l'effet de plusieurs phénomènes : l'individualisation des comportements et l'abandon progressif des grands rythmes industriels et tertiaires qui scandaient la société ; la généralisation de la

société urbaine ; la tertiarisation de l'économie et des emplois ; la diminution du temps de travail ; la mise en réseau à l'échelle planétaire qui entraîne une synchronisation progressive des activités et l'apparition d'un temps global ; les nouvelles technologies qui donnent l'illusion d'ubiquité et l'évolution de la demande des individus qui veulent souvent tout, tout de suite, partout et sans effort. Tout est bon pour aller plus vite : le TGV qui tisse sa toile, la restauration rapide qui progresse, les services « une heure chrono » ou « 24 heures chrono » qui explosent, Internet toujours accessible, les distributeurs automatiques de boissons et de billets qui colonisent l'espace public.

## **LES RYTHMES URBAINS SONT BOULEVERSÉS**

---

Conséquence de ces mutations, les rythmes de nos agglomérations changent et les temporalités éclatent. Les gens utilisent différemment leur temps selon les moments de la journée, de la semaine ou de l'année. L'évolution est particulièrement visible dans les transports où la mobilité hors travail croît et devient complexe, variée et aléatoire ; les Italiens diraient « zigzagante ». Les déplacements domicile/travail ne représentent plus qu'un quart des déplacements alors que les déplacements liés



aux loisirs augmentent de 30 %. Les phénomènes de pointe s'étalent et les périodes de creux s'atténuent.

On a de plus en plus de trafic tous azimuts, toutes directions, tous motifs et toute la journée. L'activité urbaine se prolonge plus tard en soirée. L'économie de la nuit se développe. Le week-end, autrefois période creuse, devient un moment d'hyperactivité, en particulier le samedi après-midi. En été, seule la période du 15 juillet au 15 août résiste à l'emballement généralisé. Désormais, on s'active jusqu'au 15 juillet et à partir du 15 août, les activités reprennent. Dans les villes touristiques, la moindre activité des habitants est compensée par la montée du tourisme. Le travail ne synchronise plus la vie de la cité et le « 8 heures/midi, 2 heures/6 heures » qui organisait la vie personnelle et collective semble avoir vécu.

## **D'AUTRES TEMPS COLLECTIFS APPARAISSENT**

---

Le fonctionnement de la cité et des territoires est de plus en plus inadapté à ces évolutions. Nous vivons dans les mêmes villes, nous habitons les mêmes appartements, nous travaillons dans les mêmes entreprises, nous faisons partie des mêmes familles et nous nous croisons à peine, faute d'avoir les mêmes horaires. En l'absence de temps commun de repas

ou de travail, des objets comme le congélateur, le magnétoscope, le micro-ondes ou le téléphone portable permettent à chacun d'entre nous d'organiser sa propre vie à son rythme, de moins en moins en harmonie avec celui des autres.

Dans « la ville à la carte » qui émerge, il est intéressant de regarder ce qui peut subsister des temps collectifs de l'échange, de la famille, de l'entreprise ou de la ville, temps du « nous » grignotés par l'économie : le temps des repas, le temps de la sieste, le temps du dimanche, le temps des fêtes, le temps des réunions de famille.

Face à cet éclatement des temps, seule la multiplication d'événements réguliers ou non, de concerts, manifestations sportives ou festivals – souvent en soirée – permet à tout ou partie d'une ville de se retrouver et de maintenir une illusion de lien social. Les temps du « nous », ceux de la coprésence et du partage, sont essentiels à la survie du groupe, de la communauté, de la famille ou de la Nation.

De la « Fête de la choucroute » à la « nuit des Arts » d'Helsinki, en passant par le festival de Cannes ou les Eurockéennes de Belfort, chacun peut s'amuser à lister ces événements qui se multiplient et permettent de se retrouver. La fête des voisins en mai n'est qu'un exemple de ces tentatives pour créer du temps en commun et pour « tisser du lien social ».



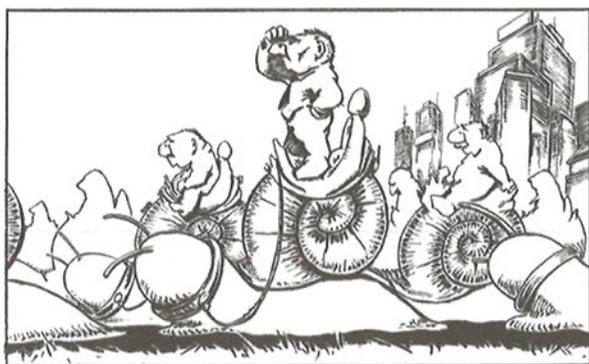
## Exercices urbains

1. Notez votre emploi du temps quart d'heure par quart d'heure sur une semaine.
2. Mesurez le temps que vous passez chaque jour à échanger en direct avec d'autres personnes.
3. Notez les moments d'échanges, les temps collectifs importants pour vous sur une année.
4. Essayez de comparer vos temps de vie d'hier et ceux d'aujourd'hui en vous concentrant par exemple sur les grandes vacances, le dimanche, le mercredi, les repas, la sieste, le quatre-heures, le « 5 à 7 » (...).
5. Faites l'inventaire des nouvelles fêtes apparues ces dernières années dans votre région.



Clé n° 5  
**LA VILLE EN MOUVEMENT**

---



***Migrations pendulaires***

*Illustration : Frédéric FROUSSART*

*Le circuler se substitue à l'habiter.*

HENRI LEFEBVRE

### *Quelque part, entre Paris et Le Mans*

*Luc,*

*Je t'écris de... nulle part, ou d'une ville roulante : le TGV Paris-Le Mans. Dès le départ, je me suis précipité vers la cafétéria où après les multiples tunnels qui massent à plaisir ton oreille interne, tu découvres avec ravissement l'autoroute du vendredi soir complètement embouteillée, et les lumières blafardes des phares se reflétant sur le bitume mouillé. C'est un vrai plaisir d'être de l'autre côté pour quelqu'un qui d'ordinaire dans le bouchon, a plutôt l'habitude d'insulter le TGV filant à 300 km/h.*

*Après avoir goûté à ce petit plaisir des yeux, je me suis retrouvé par le plus grand des hasards avec M. Duthilleul, architecte des gares à la SNCF. J'ai le plaisir de le connaître depuis que je m'intéresse à ces lieux urbains par excellence que sont les gares du Nord, Rovaltain, Euralille et autres Marseille Saint-Charles. Là, nous avons disserté sur ce lieu particulier de la rencontre, de l'au revoir, du travail et du stress : la gare. Nous avons parlé de la ville entouré de Manceaux travaillant à Paris et revenant vers leur foyer familial ou leur maison de campagne. Notre conclusion est un pied de nez à la*



*communication de la ville du Mans qui se vantait d'être le vingt et unième arrondissement de Paris. Cet arrondissement n'est pas fixe, mais roulant, en équilibre instable entre Paris et Le Mans. C'est le TGV : une des nouvelles figures de la ville contemporaine. La navette aérienne Strasbourg-Paris du lundi matin ne peut rivaliser même si le temps perdu de l'embarquement autorise quelques échanges.*

## **OBSERVEZ L'HOMME QUI SE DÉPLACE !**

---

Notre espace vécu comme « espace d'usage, exploré, parcouru, pratiqué », est de plus en plus éclaté, écartelé, voire aliéné. Les cadres classiques de la quotidienneté et de la citoyenneté ont sauté. Nous sommes passés d'une « société du territoire » défini et continu à une « société de l'archipel ». Principaux accusés : la spécialisation des espaces (logement, travail, loisirs) qui nous oblige à bouger, à nous déplacer de plus en plus loin et l'automobile qui autorise ces migrations pendulaires.

L'homme de cette fin de xx<sup>e</sup> siècle, ne voyage plus : il se déplace. Disons plutôt qu'il saute d'un lieu à un autre sans s'investir dans le voyage. Il « zappe » les espaces, passant de l'un à l'autre par des « tunnels ». En clair, la route ne fait plus partie du voyage. Elle est devenue un

espace-temps subi qui sépare le départ de l'arrivée. L'automobiliste, « handicapé du réel », installé dans sa bulle aseptisée – prolongement de son domicile – emprunte ce « tunnel temporel » avec des œillères, l'autoradio pour seul compagnon. Notre aventurier du chronomètre n'a qu'une idée en tête : arriver le plus vite possible. La route, comme les autres infrastructures nécessaires à la circulation accélérée des hommes et des biens n'est plus qu'un « non-lieu » que l'on se dépêche de traverser. Si vous ne voyez pas très bien de quoi nous voulons parler, souvenez-vous de vos dernières vacances ou songez aux prochaines... Même les guides de voyage ne nous donnent plus à lire la continuité. On y découvre simplement quelques descriptions de sites ou monuments remarquables. Plus un mot sur le chemin, la route, le parcours. Seul le *Guide du Routard* relève encore le défi. À feuilleter ces ouvrages, on devine un espace morcelé, en miettes. Les « espèces d'espaces » de Georges Perec ne sont pas loin. Nous sommes entrés de plain-pied dans la société de la mobilité. Le « nomadisme » s'est imposé comme une valeur dont la voiture, le téléphone et l'ordinateur portables sont les symboles.

## **RELATIVISEZ LA VITESSE !**

---

La ville se rétrécit par la vitesse des transports, leur fluidité réelle ou supposée et



comme le dit la publicité : « Attendez l'ordre de l'agent de la SNCF pour quitter le train. » Vous êtes embrigadé, et vous ne pouvez sortir qu'en demandant l'autorisation. C'est la même chose pour l'autoroute où vous roulez dans un système fermé avec ses codes, ses caméras, ses agents, ses prix et ses portes d'entrée et de sortie. Pas de place pour l'accident qui gêne. Pourtant, cette représentation hypermoderne de la vitesse est souvent plus livresque ou cinématographique que réelle, sauf sans doute pour une élite.

La vitesse est en effet à relativiser quand on jette un coup d'œil au bon vieux temps lent. Berlin était plus proche en train d'Hambourg dans les années 1930 que tout récemment, et la vitesse du métro parisien n'a pas été multipliée par deux. Paris a chassé la voiture et construit des voies spécialisées pour ses bus, se rapprochant du temps d'avant les embouteillages. Idem pour l'économie. La mondialisation, l'accélération, si elle a été voulue, renforcée par le législateur, repose sur des réalités bien différentes.

Si vous habitez le Marais à Paris, le discours sur les stocks 0 des entreprises doit bien vous faire sourire face aux piles de cartons et aux embouteillages quotidiens qui vous empêchent de vous garer, voire de dormir. Les délocalisations en Chine auront peut-être un jour un impact favorable sur votre santé. À une autre échelle, deux entreprises « mondiales » comparables peuvent faire des choix dras-

tiquement différents avec des conséquences palpables en terme de chiffre d'affaires. Apple a décidé de fabriquer ses I-pode en Asie devant la différence de coûts salariaux. Moralité : les délais de livraison, les contrôles de qualité sur des produits défectueux rallongent les délais et les listes d'attente pour le fameux produit. Sony au contraire a conservé sa fabrication d'ordinateurs portables au Japon, préférant maintenir un prix élevé mais gérant au mieux ses stocks et ses délais de fabrication. Moralité : les prix restent élevés mais le client est sûr de la qualité et du délai de livraison.

Si le temps s'accélère parfois, il s'individualise et se monétarise avant tout. Comme nous sans doute, vous jouez au Capitaine Kirk et à la « téléportation », zappant en permanence d'un endroit à l'autre. Le temps est emprisonné dans votre propre horloge biologique et vous n'arrêtez pas d'accélérer ou de freiner en fonction du public et/ou des personnes que vous rencontrez. En rentrant chez vous, l'adrénaline vous fait crier alors que votre fille vous réclame juste de l'attention, du temps ; il vous faut ralentir. Dès que votre mobile sonne, il vous faut analyser, jongler avec les horaires ; vous accélérez. Vivement la télé pour voir des gens ordinaires s'ennuyer dans un temps long comme à *La Ferme* ou dans *Big Brother*. Parfois, vous souhaiteriez pouvoir profiter de ce temps long. « Être bibliothécaire dans une ville de province »



comme dirait De Gaulle. Mais en réalité, cette téléportation permanente vous « shoote », et l'accoutumance à la drogue du vaisseau « *Enterprise* » est trop forte. Mais cette drogue est chère : le temps coûte de plus en plus.

Revenez aux bonnes vieilles années 1980, époque du disco et fin de période *Austin Power*. Pour aller à Bordeaux, il vous fallait compter 5 à 6 bonnes heures dans un Corail sans air conditionné, mais avec un billet de seconde ou un billet « BIGE » de réduction pour étudiant, le coût valait bien une suee et un bon sommeil dans le train bondé. Aujourd'hui, vous allez à Bordeaux en trois heures, voire bientôt deux, mais la SNCF « maligne » vous fait payer un billet bien plus cher, inflation et coût de la vie compris. Bientôt quand le TGV Est apparaîtra, les Corails vers l'Allemagne via Metz disparaîtront. Et les prix augmenteront.

Le temps semble s'accélérer mais il nous pousse surtout à faire un arbitrage qualité de vie personnelle/coût financier. Vous voulez garder vos enfants, ou continuer à travailler. Cela se joue sur quelques euros et sur votre qualité de vie. Pour être demain à Belfort, soit vous vous levez de bonne heure et vous prenez le train sans croiser vos proches, soit vous réglez votre réveil plus tard mais payez un billet d'avion plein tarif. Si vous préférez la voiture, levez-vous encore plus tôt, embouteillages obligent. Votre stress ou votre qualité de vie vous coûtent cher.

## REGARDEZ CE QU'ON VOUS VEND !

---

Dans le rush quotidien, réel ou supposé, des lieux apparaissent comme des images subliminales dans le film de votre journée. Rappelez-vous, ce carrefour à l'entrée de Blois et de La Chaussée Saint-Victor, cette gare TGV du Mans, cet aéroport de Limoges, vous y êtes : le temps a ses lieux, « ces arrêts du temps ». Vous y attendez votre téléportation, et vous vous ennuyez, ou vous faites le vide ? Non, vous continuez à acheter ! Les gares, les aéroports, les stations-service et les drive-in, oasis de temps continu, installées sur des lieux de flux sont devenues de formidables supermarchés où la rentabilité est des plus élevées. Le chiffre d'affaires d'Heathrow, l'aéroport à l'ouest de Londres est plus élevé au m<sup>2</sup> que celui d'Harrod's, le grand magasin de Kensington. Protégées de même par la fameuse loi de fermeture des magasins, « *Ladenschlussgesetz* » pour les Germanistes, les gares allemandes sont devenues les derniers refuges des consommateurs après 20 heures. Pour les banlieusards, la station-service transformée en débit de boissons, tabac et épicerie est un havre accueillant le week-end ou en soirée.

Vous ne pourrez vous cacher devant l'alibi du temps pour dire à votre femme, votre mari ou votre progéniture que la conférence a duré et que vous n'avez rien pu acheter. Dans les aéroports, on achète cher des souvenirs et des produits détaxés. La



gare, c'est autre chose. Vous êtes persuadé d'y arriver juste avant le départ du train. Détrompez-vous ! Votre temps d'attente est en moyenne de 40 minutes. Après avoir jeté un œil sur le panneau indiquant que la voie serait annoncée 20 minutes avant le départ, vous pouvez vous lancer dans un tour de la gare, ou vous diriger plus directement et dans l'ordre, vers « Le Relay » (ex-Relais H) et la Brasserie. Vous seriez en Allemagne, vous verriez bien d'autres choses. Outre-Rhin, les autorités ferroviaires se sont rendu compte que grâce à leur localisation en centre-ville, et au nombre de passagers et de clients potentiels, les gares pouvaient devenir de véritables centres de profit. Bien sûr, il fallait d'abord balayer devant le parvis. Les gares allemandes comme toutes les gares européennes étaient devenues des lieux sales où traînaient des clients peu recommandables. Pour se souvenir de cette période, il suffit de parcourir le livre *Wir Kinder vom Bahnhof Zoo*<sup>1</sup> racontant l'histoire d'une jeune Berlinoise droguée et prostituée dans la gare du ZOO. La gare pacifiée, le business pouvait s'implanter. Oubliez ce que vous savez de la gare Saint-Lazare, ou de La Part Dieu. De l'autre côté du Rhin, les gares comme Leipzig, Cologne ou la future gare de Dortmund se transforment en centres commerciaux avec plusieurs dizaines de milliers de m<sup>2</sup> à disposition. Du concept « *Markt im Bahnhof* » où vous

1. *Wir Kinder vom Bahnhof Zoo*, Aufl edition, 1979.

trouvez les produits de première nécessité aux restaurants de toutes les cultures en passant par une véritable librairie avec des références autres que les seuls livres de gare. Vous y trouverez de tout. Y compris une boîte de nuit à Düsseldorf, un fleuriste, un pressing ou une cordonnerie. Quoi de plus simple que de laisser son costume au pressing le matin et de le récupérer le soir. Quoi de plus efficace qu'un bouquet de fleurs pour se faire pardonner un retour tardif.

Vous vous moquez de tout cela, vous prenez le bus. Alors, n'oubliez pas la publicité posée par Decaux dans l'abribus devenu mobilier urbain ou sur le bus bariolé comme un car de l'Équipe de France championne du monde. Même à l'intérieur du tramway vous êtes un client potentiel avec des chaînes thématiques qui vous abreuvent d'une actualité agrémentée de larges plages de pub. Il faut vous habituer, bientôt les ascenseurs seront équipés d'écrans plats vantant les qualités des produits ménagers comme c'est déjà le cas aux États-Unis. Vous résistez, vous prenez la voiture. Au feu, le temps d'arrêt se transforme en temps de consommation, voire en temps de danger quand Wonderbra choisit votre carrefour pour mettre en scène Madame Karembou. Piétons, vous êtes également victimes de la pub, classés par catégorie sociale et professionnelle suivant votre cheminement et votre pouvoir d'achat. Bientôt, les boutiques devant lesquelles



vous passerez vous interpellent d'un bip sur le portable en fonction de vos goûts : entre géolocalisation et *Data Mining*.

Si le temps c'est de l'argent, vos pauses temporelles, dans l'ascenseur, au feu rouge, dans le bus, à la gare, à l'aéroport, dans les toilettes publiques, sont monétarisées. Les formes immobiles de la ville en mouvement sont devenues des pièges pour consommateurs potentiels. Vous voulez vous enfuir au cinéma, ou dans un jeu vidéo ? Regardez bien, la pub est là qui vous attend... en ville. Paradoxalement, c'est quand la télévision scrute nos rues et retransmet les images « floutées » de notre quotidien que l'emprise de la publicité apparaît avec le plus de force. Nous sommes bien loin du « *no logo* ».

## PARTEZ À LA DÉCOUVERTE D'AUTRES LIEUX DU MOUVEMENT !

---

La découverte de la ville peut se faire à travers les lieux du mouvement ; aéroports, gares et autres stations-service. C'est dans ces oasis contemporaines que les individus nomades en transit reprennent leur souffle et se ravitaillent. Si dans les aéroports, les frontières entre catégories socioprofessionnelles restent marquées grâce aux systèmes de fidélisation qui permettent aux bons clients de se retrouver pour boire un jus de tomate et manger une madeleine dans un espace

séparé, les gares et encore plus les aires d'autoroutes restent des espaces de mélange. Il suffit de repérer les types de véhicules différents, les accoutrements des uns et des autres, les langues parlées pour mesurer l'importance de ces lieux interface. Aux toilettes ou à l'automate à café, les frontières tombent quand il s'agit de faire de la monnaie.

À une autre échelle, les arrêts de bus font partie de ces espaces d'attente où le temps est particulièrement long sauf quand il s'agit de terminer un exercice de mathématique ou de résumer un chapitre de *Madame Bovary* que personne n'a lu. Dans une ville, les parkings qui recouvrent de grandes surfaces font partie des espaces les plus désagréables qui soient. Trop chauds en été, ou trop froids dans le vent glacial de l'hiver, ils sont toujours malodorants avec leurs effluves de goudron surchauffé ou d'huile usagée. Souterrains, ils sont le plus souvent « *insecurés* » et sombres même si on note aujourd'hui des efforts pour colorer les murs et nous bombarder de décibels censés nous rassurer. On regretterait presque le temps d'avant.

Avec la séparation progressive des voies de circulation et de la chaussée en zones réservées, le travail de repérage des réseaux de la ville en mouvement n'est pas facilité. Entre le trottoir, le tracé en site propre du tramway, la voie de bus, la piste cyclable et la route, il n'y a plus qu'à donner une voie particulière au roller, qui



n'est ni cycliste, ni piéton. Là aussi, il faudra s'intéresser aux réseaux souterrains du métro et à ses extensions aériennes. À une autre échelle, les voies du TGV ou les autoroutes irriguent la ville.

Les outils du mouvement, ceux qui permettent de traverser la ville, peuvent aussi nous servir de guide pour l'exploration. Du train à la bicyclette en passant par la voiture individuelle, ces outils ont eu tendance à se multiplier ces dernières années : l'apparition des rollers, du *quad*, des trottinettes, des vélos électriques oblige les législateurs à revoir autorisations et autres règles d'usage. De nouvelles peuplades sont apparues qui ont pris ces objets comme modernes destriers. Certaines « s'envoient en l'air » avant de venir frotter leur planche sur le moindre muret, fût-il celui d'un monument aux morts. D'autres apprennent à slalomer entre les boîtes de conserve ou les piétons. Des motos à quatre roues transforment le moindre petit sentier de terre en circuit damé. Plus étonnant, le « René » de notre enfance avec sa R12 sport, volant en peau, rétroviseur queue de tigre, jantes alliage et radio à fond est de retour sous un pseudo anglo-saxon : *Tuning*. Enlevez votre masque : on vous a reconnu.

Une autre approche de la ville consiste à s'intéresser aux pôles d'attraction majeurs comme les hypermarchés et centres commerciaux, les stades de football, les lieux de concerts ou les sites industriels ou tertiaires. Ces « générateurs de trafic »

comme disent les spécialistes, attirent des dizaines de milliers de personnes pour des matchs, concerts et manifestations.

On peut aussi approcher la ville à travers les moments de mouvements particuliers comme le matin, le midi, le soir mais aussi le week-end ou lors des vacances scolaires.

Malgré les changements de rythmes de nos agglomérations et même si l'on connaît de moins en moins de temps morts, les pics subsistent, pendant lesquels la majorité d'entre nous se précipite en meute vers son domicile, la zone d'activités ou le supermarché.

## **CAPTEZ LES FORMES PARTICULIÈRES DE LA VILLE MOBILE !**

---

Le nomadisme occasionnel a ses outils particuliers. La caravane fait partie de ceux-là. Au nord de la France, le passage des premières en juin était un signe avant-coureur des vacances. Belges et Hollandais se regroupaient comme autrefois les colons du Far West pour descendre ensemble vers le sud, sans doute pour éviter les attaques des pirates de la route. Il fallait être capable de doubler ces longues files alors que certaines de ces maisons sur roues louvoyaient. Triste fin de règne : la caravane qui avait détrôné l'antique roulotte est aujourd'hui concurrencée par d'autres outils. Les camping-cars, qui envahissent les parkings de nos



viles, les pentes de l'Alpes d'Huez pendant le Tour de France ou les terrains altermondialistes du Larzac, font partie de ces concurrents. On les dit très chers mais ils se multiplient pourtant à une vitesse incroyable. Ces enfants du vieux Combi Volkswagen sont aussi et surtout des enfants du rêve américain. On attend toujours qu'un surfeur bronzé ou un acteur bodybuildé – ou le contraire – sorte de ces vaisseaux de la route... mais c'est le plus souvent « bobonne » qui sort une tête pour battre le rappel de la soupe.

Le mythe du nomadisme permanent a généré ses contradictions. Avant le *mobile home*, la caravane avait déjà pris racine, condamnée par ses propriétaires à finir sa vie dans un camping d'une vallée vosgienne ou sur un terrain des Ardennes. On voyait ces fragiles esquifs s'entourer de barrières en bois, s'orner de géraniums, s'ancrer dans la terre. On les affublait parfois d'un petit sobriquet « Tout ce qui m'fo ». Au début, on venait les voir chaque week-end puis on s'est fatigué. Restaient les nains en plâtre comme seuls compagnons d'infortune. L'odeur si caractéristique de plastique surchauffé et d'humidité s'est définitivement incrustée à l'intérieur. Les roues de caoutchouc ont pourri, le auvent n'a pas résisté aux tempêtes et la peinture écaillée a viré au verdâtre pour cause d'humidité. Les sapins de Noël ont grandi autour des emplacements réservés dans ces campings du bout du monde. Le rêve de mobilité est devenu cimetière.

Mais depuis peu, un autre mal attaque les derniers membres du troupeau des caravanes. Il a pour nom *mobil home*. Les premiers ont été repérés dans les années 1970 sur les remorques de camions sillonnant les routes américaines. Ils sont fous ces Américains. On ne verrait jamais ça chez nous. Comme les boîtes de bière en aluminium, les *homeless*, les couvre-feux pour adolescents, les ghettos, les violences scolaires : on a fini par voir ça chez nous. Ces boîtes envahissent les campings transformés en lotissements. Comme le jazz face à la java, ils font place nette et la caravane recule. Partout les loueurs s'installent et concurrencent en monstrosité les efforts des loueurs de piscines pour massacrer le paysage. Les nostalgiques de la caravane devraient bientôt riposter dans le registre folklorique ou *vintage*. Les *mobil homes* ont pourtant un avantage, celui de la franchise. Ils ne font pas semblant de pouvoir repartir. Ils sont là et bien là. Des côtes aux campagnes verdoyantes, ce sont des extensions de villes qui s'installent un peu partout comme des bases avancées avant l'assaut final. Vous n'aurez pas besoin de beaucoup de perspicacité pour les débusquer.

Paradoxalement, alors que la mobilité semble érigée en valeur, celles et ceux qui en étaient les seuls vrais représentants, les gitans, les manouches, les tziganes se rangent, voire pour certains se sédentarisent. Quand ce n'est pas le cas, on les retrouve sur un rond-point d'autoroute, un



terrain vague de zone industrielle, triste image que celle d'un peuple échoué au bord de la route dans ces espèces d'espaces, ces non-lieux que personne ne veut, mais d'où on les chasse quand même parfois. Celles et ceux qui célèbrent la mobilité ne savent pas reconnaître en eux les pionniers, les éclaireurs et profiter de leur savoir-faire et de leur savoir-être. Ils préfèrent les rejeter et les parquer pour mieux les contrôler. « Dans des terrains vagues ou des camps » avait déjà dénoncé feu Etienne Roda Gilles. Paradoxe des paradoxes, ces nomades risquent demain de faire peur et d'inquiéter comme tous ceux qui, prisonniers de l'exclusion, ne bougent plus. La toile de tente, si pratique, et les villages de toile à la sociologie si attachante doivent également être intégrés à cet inventaire de la ville nomade. Les mémoires d'un sac de couchage sont encore à écrire.

## REPÉREZ LES LIEUX DE SYNCHRONISATION !

---

Bousculés par des mouvements browniens, les habitants et les visiteurs de la ville ont besoin de se retrouver autour de lieux et de temps pivots pour faire le point, se reconnaître, se relancer. De la machine à café du bureau au câlin du soir avec son enfant, ce temps est indispensable pour se recomposer tant à l'échelle de la famille que de la cité. La ville fait ville autour de moments forts, comme la Nation se retrouve encore

autour de l'homme tronc du journal télévisé de 20 heures ou devant un match – et de préférence une victoire – de l'Équipe de France de football. Car la ville sait aussi faire ville et vibrer à l'unisson autour d'un match de son équipe. Elle se synchronise dans le mouvement, dans le rythme quotidien, dans le métro du matin et du soir. Elle se scrute et s'occupe d'elle dans les embouteillages aux heures de pointe, seul moment où chacun se retrouve un peu avec lui-même et en profite pour finir sa toilette, s'épiler ou explorer les secrets d'un orifice nasal. Elle se synchronise et réussit parfois à synchroniser le pays, voire le monde autour d'elle et d'événements comme de grands concerts, un festival comme Cannes, un championnat du monde ou encore mieux : les jeux Olympiques comme à Sydney, Athènes...

La ville déplace de plus en plus de monde pour cette fonction événementielle. Elle s'exporte également ailleurs : en vacances sur la côte en été, ou dans des stations de montagne en hiver. Quand la population est multipliée par 30 ou 40 en quelques jours, c'est « Paris sur mer » ou « Lyon sur Neige », rien d'autre. Si vous cherchez un Strasbourgeois le week-end, vous avez plus de chance de le trouver dans les Vosges, au Champ du feu qu'au centre de Strasbourg livré aux touristes allemands, italiens ou français.

La ville se recompose également sous forme de zones d'autonomie temporaires à l'image des *rave parties* qui s'installent



en milieu rural ou dans des friches industrielles et recomposent pendant plusieurs jours et nuits une petite cité idéale.

## EMPRUNTEZ LES ROUTES TOURISTIQUES

---

Derniers avatars de la conquête touristique, même les routes deviennent des produits labellisés. Autrefois, l'histoire longue ou la géographie se chargeait de baptiser les chemins : voie sacrée, route des crêtes... Aujourd'hui, des spécialistes marketing s'en occupent reliant monuments, villes et villages par le fil ténu des images et des logos. On en connaît un certain nombre en Alsace : Route du vin, Route de la carpe frite, Route du houblon, Route romane, Route de la choucroute. Les autres régions françaises suivent à l'image de la Lorraine : Route de la céramique, Route de la mirabelle, Route des sources et villes thermales, Route du cristal, Route des écrivains, Route du vitrail, Routes historiques des marches lorraines, Route de la bière. Nos voisins ont même leur propre Route du vin...

Dans d'autres contrées, les chemins d'asphalte ont pris le nom de Jean Moulin, de Marcel Pagnol ou du pape Karol Wojtyła. Que dire des chemins de Compostelle transformés en autoroutes piétonnes où la foi s'égaré ? Tous les chemins ne mènent pas à Rome. La diffusion rapide de ce nouveau produit « route touristique » pose

une nouvelle fois la question des rapports complexe entre l'espace et les représentations. Elle est l'occasion rêvée de s'interroger sur une succession de paradoxes significatifs de « *la crise affectant la perception et la vie pratique* »<sup>1</sup>. « *On est heureux Nationale 7* »<sup>2</sup>...

### Exercices urbains

1. Notez vos propres pratiques de mobilité en temps libre (vacances, week-ends...) et en temps contraint.
2. Repérez tous les lieux de mouvement où les gens se croisent.
3. Identifiez les occupations des passagers des lieux d'attente : gares, aéroports, arrêts de bus (...).

### Pour en savoir plus

Georges PEREC, *Espèces d'espaces*, Éditions Galilée, 1974.

Marc AUGÉ, *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Éditions du Seuil, 1992.

Jacques ATTALI, *Ligne d'horizon*, Éditions Fayard, 1990.

Armand FRÉMOND, *La Région espace vécu*, Éditions PUF, 1976.

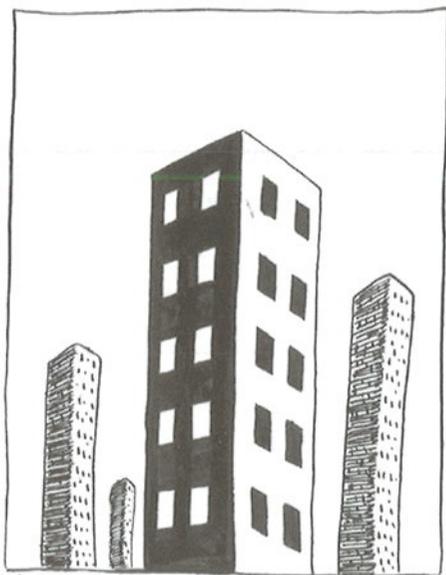
1. Paul Virilio, *L'espace critique*, Christian Bourgeois Éditeur, 1984.

2. Charles Trénet.

Clé n° 6

**LA VILLE ENTRE OMBRE  
ET LUMIÈRE**

---



© Eyrolles

**Noir et blanc**

Illustration : Frédéric FROUSSART

*C'est la nuit qu'il est beau de croire en la  
lumière.*

EDMOND ROSTAND

## *Lyon, Rhône-Alpes*

*Gilles,*

*Je t'écris d'une nuit de décembre avant que la capitale des Gaules ne s'érige en éphémère capitale des Lumières. Je traverse l'agglomération lyonnaise d'est en ouest, de la place de la mairie de Vaulx-en-Velin jusqu'à la place Bellecourt. Du centre culturel Charlie Chaplin aux derniers cafés des quais ; de vingt-deux heures à sept heures j'ai construit ma petite géographie nocturne, rencontré quelques habitants. Éprouver la nuit dans le mouvement, explorer la ville nocturne, caricature du jour, et y déceler les tendances de la ville de demain. La rencontre du peuple et des tribus de « la ville qui travaille » et de « la ville qui dort » est riche d'enseignements. Mes compagnons de traversée s'étonnent toujours de l'accueil réservé, de l'écoute et de la qualité des réponses. Ici, comme dans beaucoup de villes, des barrières s'érigent à certaines heures entre quartiers comme de modernes ponts-levis : le dernier bus après minuit, la fermeture des bars à trois heures. Dans l'archipel nocturne, chaque naufragé rencontré réclame une nuit moins chère, plus animée, plus mélangée et des lieux où s'asseoir un instant, se reposer et échanger. Les*



demandes sont moins véhémentes qu'ailleurs. Question de caractère sans doute. Les noctambules et ceux qui veulent pouvoir dormir aimeraient simplement se rencontrer pour un débat. Ensemble ils trouveraient sans doute des terrains d'entente et de projet. Et là chacun d'entre eux redeviendrait schizophrène, tiraillé entre son statut de consommateur heureux de pouvoir bénéficier d'une offre urbaine 24h/24 et son statut de salarié ne souhaitant pas travailler en soirée ou le dimanche. Au petit matin, je n'ai pas pu résister à une petite boucle par le « marché de gros ». Là, dans « le ventre de Lyon », Bernard et Jean-Paul, producteur et grossiste en fleurs, levés depuis une heure du matin, nous ont rejoué le fameux couplet du « ça eut payé ». Le marché divisé, la concurrence, les projets de nouveau marché, la haine des hypermarchés et en même temps, la bonhomie des artisans sûrs de leur savoir-faire. Avec ou sans fleurs, la nuit a décidément beaucoup de choses à dire au jour.

## EXPLOREZ LA VILLE DES LUMIÈRES ET DES SOMBRIÈRES

La nuit, la lumière manipule la ville. Elle dessine de nouveaux chemins et crée des liens qui structurent l'espace urbain, conditionnent les déplacements des

femmes et d'hommes attirés comme des papillons par « les lumières de la ville ». La nuit, le labyrinthe urbain se transforme et se recompose. Une autre ville apparaît sous nos yeux, un décor et de nouveaux acteurs : la cité se met en scène ou plutôt est mise en scène par les pouvoirs politiques et économiques. La lumière rend lisibles certaines ambitions ou préoccupations : les lieux d'animation (secteurs commerciaux) ou les secteurs dangereux (intersections, passages piétons) bénéficient d'un traitement de faveur. L'éclairage des quartiers périphériques n'a pas la qualité ni la puissance de l'éclairage du centre de la ville. Les déséquilibres sont bien plus flagrants pour l'illumination des bâtiments selon un principe de valorisation du patrimoine historique : monuments, ponts, passerelles et écluses, immeubles privés, églises, musées, bâtiments et édifices dessinent une géographie centrale et patrimoniale de la ville. En négatif, la lumière révèle aussi quelques lieux sombres, comme oubliés, dont les quartiers périphériques. Les parcs, les jardins peu éclairés sont autant « sombrières »<sup>1</sup> comme les appelle Michel Serres. C'est à Noël sans doute que le contraste entre le centre touristique et le reste de la cité est le plus saisissant. Les quartiers centraux et commerçants déjà largement illuminés, s'habillent de lumières alors que les boutiques du marché contribuent à

1. Belle expression de M. Serres, *op. cit.*



l'animation tant commerciale que lumineuse. Au Nouvel An, par opposition, ce sont les banlieues qui s'embrasent des lumières des véhicules incendiés.

La lumière est un formidable révélateur : le spectacle de la plaine, un soir, du haut du Mont Sainte-Odile, permet de prendre conscience du degré d'urbanisation de l'Alsace, vaste métropole éclatée. Le survol des villes, la nuit, fait apparaître leur plan, l'autoroute, les grandes artères, le centre historique, les zones commerciales et la place de la gare avec les enseignes publicitaires des façades d'hôtels. Du ciel, la nuit, l'urbanisation de l'Europe ou le moindre peuplement de l'Afrique signalent la présence ou l'absence de l'homme. Les villes s'annoncent désormais de loin avec ce halo de lumière. C'est ce spectacle que décrivait déjà G. Kern <sup>1</sup> en 1910 dans une envolée lyrique à la gloire de la lumière urbaine : *« Le voyageur qui la nuit s'approche de notre ville, l'aperçoit de loin comme embrasée ou encore comme silhouettée vigoureusement dans une aurore boréale qui, jaillissant de la grande cité, s'irradierait dans le firmament. Ainsi, après une longue période de ténèbres, les lumières éclatent surabondantes en dette de reconnaissance ; c'est l'antique offrande aux dieux ; c'est l'hommage du xx<sup>e</sup> siècle à l'infinité de lumière qui nous vient du ciel étoilé. »* Si à un siècle de

1. G. Kern, *Histoire de l'éclairage à Strasbourg depuis son origine jusqu'à nos jours*, Imprimerie alsacienne, 1909.

distance, vous décidez de poursuivre votre route vers Strasbourg, les lampes orangées de la voie rapide vous agresseront. Comme autant de repères posés sur la nuit urbaine apparaîtront bientôt les enseignes rouges des brasseries et celle vert pomme de la Maison du bâtiment. À pied, le Strasbourg nocturne se dévoilera par petites touches impressionnistes. Les 18 000 foyers de lumière dessinent des sentiers lumineux. La ville baigne dans une atmosphère quelque peu irréelle où le jaune orangé domine. La lumière est rarement uniforme mais compose un patchwork d'ombres et de taches lumineuses. Seules les enseignes publicitaires, éléments essentiels de l'animation nocturne, ajoutent quelques touches de rouge et de vert. Les cinémas s'imposent : la façade du Vox, majestueuse, dessine dans la nuit une imposante figure de proue. Après 23 heures, la plupart des vitrines sont déjà éteintes.

Refaites ce chemin à l'envers en vous appuyant sur le négatif, la partie sombre et non éclairée de la ville, celle qui n'a pas d'importance pour le pouvoir mais toutes les importances pour l'explorateur.

## **NE FUYEZ PAS LA VILLE DU DÉSIR !**

---

La ville est aussi l'espace du frottement, des rencontres et des amours tarifés. L'ombre a toujours offert un écrin idéal à



ces échanges. Depuis qu'on nous explique que la prostitution a migré sur les réseaux, le plus vieux métier du monde n'a jamais été aussi visible sur les trottoirs de nos villes. Les « jeunes filles de l'Est » comme disent pudiquement les journaux locaux ont fui la misère pour d'autres souffrances. Leur jeunesse et leur beauté ont bouleversé le marché local et la géographie de la ville. À en croire les files de voitures qui circulent la nuit sur certaines voies, les citadins s'en sont rendus compte. À la figure de l'ancienne prostituée avec son « Julot casse-croûte », à celle de la prostituée sans mac et ses clients fidèles, à celle de la jeune droguée obligée de payer sa dose ou celle de son ami, s'est ajoutée celle des jeunes filles s'extirpant de la grosse cylindrée allemande de leur homme. Les anciennes battent encore le pavé près des gares. D'autres attendent pas très loin au volant de leur voiture mais l'intérêt se porte ailleurs. Les petites nouvelles nomadisent le long des quais, sur les voies de grande circulation, les boulevards circulaires au gré des plaintes des voisins, des interdictions de stationnement et des intimidations de la Police. Vous remarquerez que tout le marché n'est pas tenu par l'Est. L'Afrique, l'Asie parfois, exercent aussi leur concurrence dans d'autres quartiers. Homosexuels, travestis, transsexuels occupent d'autres espaces, d'autres trottoirs. Dans les mêmes secteurs, vous pourrez également vous attacher à repérer les hôtels de passe et les bars de

rencontres, parfois pires que leur réputation. Non loin de la gare, les sex-shops résistent encore alors que les cinémas pornos ont souvent dû renoncer, vaincus par la vidéo et le DVD.

Les zones érogènes de la ville ne se limitent pas aux trottoirs de la prostitution. La nuit, les parcs changent de clientèle. Plus loin, l'incessant ballet des voitures sur certains parkings perturbe le sommeil des riverains qui fantasment sur les rendez-vous et les couples échangeistes. Ailleurs, c'est l'arrière d'un tribunal, les abords d'une gravière, un étang, une aire d'auto-route proche de la ville qui servent de lieux de rendez-vous. En périphérie, les taux d'occupation époustouflants de certains hôtels cachent mal leur utilisation pour des amours extraconjugaux. Le « 5 à 7 » a retrouvé une nouvelle vigueur grâce à ces non-lieux qui n'en sont définitivement pas. Ailleurs, cafés, salons de thé, permettent d'autres rencontres, d'autres échanges. C'est là parfois que femmes du monde, gigolos ou simples clients se croisent.

La géographie de ces zones érogènes tient plus souvent du fantasme que de la réalité. Au-delà du quartier de la gare, des rubriques faits divers des journaux, elle figure rarement sur les cartes. Restent les chauffeurs de taxi, un policier de rencontre ou la dérive pour tenter de dresser l'inventaire... Dans l'univers des possibles, ces activités et ces lieux possèdent un pouvoir d'évocation et d'attraction



essentiel mais dissimulé. L'attractivité d'une ville tient parfois à très peu de choses. Ne faites pas semblant de ne pas comprendre de quoi il s'agit.

### Exercices urbains

1. Tentez une traversée de la ville qui s'appuie non pas sur les lieux animés et les quartiers éclairés mais sur les zones d'ombre.
2. Interrogez vos proches sur les quartiers de la ville du désir : vous aurez sans doute des surprises.



Clé n° 7

**LA VILLE AFFICHE PUBS  
ET GRAFFITIS**

---



**Affichage sauvage**

Illustration : Frédéric FROUSSART

*Les limites les plus invisibles, les plus subtiles,  
sont celles d'origine sociale*

SYLVIE RIMBERT

*Roissy*

*Luc,*

*Je t'écris de Roissy, aérogare 2 F, en attendant de prendre un avion qui devrait m'amener vers un pays exotique où le travail devient amusant tant les mœurs sont différentes et les habitudes déstabilisantes. Avant l'accident, le 2 E était plus doux, plus feutré – à tout dire plus vide – et tu évitais de faire du bruit tellement cela ressemblait à un musée. Le 2 F est à l'opposé une usine à passagers avec peu de sièges pour t'asseoir sauf si tu as décidé de consommer un coca ou le café rituel. Ici, le supermarché est présent partout et ta seule récompense après avoir acheté, c'est le siège, le fauteuil si tu fais partie de la classe privilégiée des voyageurs en business ou en première classe, ce qui n'arrive que rarement, sauf à devenir le roi du surclassement.*

*Dans ce temple commercial, d'Hippopotamus à la pharmacie – il est vrai bien cachée –, si tu lèves les yeux tu découvres d'immenses publicités de footballeur transformé en top model, ou du manager de Dawid Bowie vantant une*



*entreprise. Le mélange de bruit, la foule, les publicités et les boutiques rendent plus sympathique l'arrivée de l'ami qui prend l'avion avec toi et que tu vas « supporter » près de 12 heures dans le fauteuil de la classe éco, rang 43 G.*

## **EXPLOREZ LA VILLE VERTICALE DES AFFICHES ET DES GRAFFITIS**

---

La hauteur reste le symbole du risque, de la chute, du vertige. Le graffiti horizontal, défi aux « bonnes mœurs », devient souvent un défi à l'apesanteur, au gaz comme diraient les montagnards. Celui qui laissera sa marque sur un pont ou au dernier étage d'un immeuble obtiendra la reconnaissance de sa tribu urbaine, de sa ville à lui.

La verticalité est un formidable élément de mise en scène. Quand Berlin-Est devenue capitale de la République démocratique allemande voulut s'affirmer face à Berlin-Ouest, Henselmann construisit la Tour de télévision avec son restaurant panoramique tournant pour imposer la puissance du socialisme face au capitalisme ouest-allemand. Régulièrement, les banques allemandes de la place de Francfort élaborent des projets de construction de tour capables de montrer la puissance de la Deutsche versus la Commerz Bank : même les banquiers se transforment en familles lombardes...

Au-delà du choc d'un *gendarme* à *New York* se penchant en arrière pour voir la fin des gratte-ciel ou le début du ciel, la hauteur permet de s'afficher. C'est à Los Angeles dans les années 1920 qu'apparurent les premiers panneaux publicitaires peints, contrastant avec la monotonie de la ville horizontale. La propagande politique et la publicité furent les premières à s'élever. Lors de sa prise de pouvoir en 1933, Hitler fit traverser de nuit Berlin par une armée de porte-flambeaux qui dessinait une ville nouvelle, obscure et puissante. Le décorum des drapeaux à la croix gammée aux façades des immeubles, doublé de l'obligation de poser la radio à plein volume à proximité des fenêtres lors du discours du Chancelier, transformaient les villes allemandes en monstrueux décors. On imagine de pareils spectacles dans *Une journée particulière* d'Ettore Scola. Rien de nouveau cependant puisqu'à Notre-Dame, il était déjà de bon ton de pendre les drapeaux pris à l'ennemi lors de campagnes militaires. Cet usage valut à Monsieur De Turenne, le titre de « Tapissier de Notre-Dame ». La propagande économique ne resta pas en reste. De la *Potsdamer Platz* à *Times Square*, l'électricité et la hauteur transformèrent nos villes de l'entre-deux-guerres en « guirlandes de Noël » vantant Coca-Cola, annonçant de terribles ou de formidables nouvelles ou simplement en compte à rebours géant avant le Nouvel An. La Tour Eiffel, désespérément seule dans le paysage vertical parisien fut remise au



goût du jour lors du passage au second millénaire. Depuis, les scintillements aux heures fixes de la vieille Dame, ravissent les yeux des touristes le plus blasés et font enrager les astronomes.

Face à ces démonstrations architecturales de force, une autre ville verticale – de proximité si nous osions – est à découvrir : celle des affiches. Sur les panneaux et les murs de nos villes, les ambitions, les joies et les tensions de la cité se donnent à voir. Sur ces supports légaux ou interdits, le promeneur pourra lire les combats électoraux, les fêtes, les manifestations et les projets de la ville. Il suffit d'observer l'épaisseur des affiches superposées pour mesurer la vacuité humaine, les modes qui changent et déplorer le temps qui passe.

Un jour, comme nous à Nancy, vous découvrirez peut-être dans une rue une inscription murale à la peinture noire « ABRI » accompagnée d'une flèche désignant l'entrée du lieu en question. Étrange indication d'une époque révolue où la cave protégeait les citadins de bombardements meurtriers qui n'avaient rien de virtuel. Une ville d'avant les tags. En s'aventurant dans les soupiriaux en question, il nous est un jour également arrivé de retrouver des inscriptions phosphorescentes en allemand sur les murs. Étrange impression à la lueur d'une lampe de poche.

### Exercices urbains

1. À intervalles réguliers – 15 jours par exemple – prenez en photo les panneaux officiels d’affichage et les murs abandonnés à l’affichage sauvage dans votre quartier ou votre ville.
2. Reprenez l’ensemble de ces clichés au bout d’une année et plus afin de mesurer l’évolution des modes, du discours politique et des pratiques. Vous serez étonné.

Clé n° 8

LA VILLE A SON ODEUR,  
SON GOÛT, SA COULEUR  
ET SA MUSIQUE

---



**Musiques urbaines**

*Illustration de Frédéric FROUSSART*

*Dans une ville de France, on pourra savourer  
le parfum des épices, des légumes,  
des volailles fraîchement plumées,  
de la lessive, ainsi que l'odeur caractéristique  
des terrasses de café.*

E. T. HALL

*Marseille, Provence-Alpes-Côte d'Azur*

*Gilles,*

*Je t'écris de Marseille, ébloui de lumière, soulé par le vent et étourdi par la mer. La Cité phocéenne, son Vieux Port, son accent, les odeurs, le large, les colonies. N'en jetez plus ! Je me prends déjà à rêver d'exil professionnel loin des frimas du Nord-Est. Je n'arrive pas vraiment à m'éloigner des quais mais c'est ailleurs que j'ai élu domicile. Tu penseras sans doute à la métropole de Châteaux Gombert, à un cabanon dans les calanques, à la Belle de mai ou aux quartiers nord où tu me sais quelques amitiés. Je vais sans doute te décevoir mais c'est ailleurs, dans une autre cité que j'ai vécu pendant deux jours. Elle avait pour nom, réussite, « cité de la réussite ». Après les bancs de la Sorbonne à Paris, cette communauté éphémère s'est projetée au bord de la grande bleue. Dans une ambiance bon enfant, j'y ai croisé quelques intellectuels, sportifs et journalistes français et même le président Chirac.*



*Ne souris pas, s'il te plaît. Je sais que certains étaient venus assurer le service après-vente d'un bouquin. Ce n'est pas d'eux dont j'aimerais te parler. Au Pharos, c'est un élégant Sénégalais qui tenait la vedette : le président Wade « Ami de la France et admirateur des États-Unis » comme il aime à se décrire. Le « serpent » comme l'appelait Léopold S. Senghor, chantre de la négritude, m'a charmé. À plus de soixante-dix-sept printemps, bardé de diplômes, l'ancien avocat d'affaires, opposant historique, a su faire passer une autre image de son pays. Le verbe haut et clair et la réponse à tout, il nous a transporté en Afrique de l'Ouest, des banlieues de Dakar à reconstruire aux champs de céréales ravagés par les sauterelles. Dans l'exercice de dialogue avec le jeune public, son cadet Jacques Chirac s'en est pas mal tiré. Si le panel de jeunes choisis pour interroger le président français pouvait paraître gentillet, la salle a eu la parole. Deux heures trente minutes de débat avec le président : c'est suffisamment rare pour être souligné.*

*Je suis bien sorti en soirée attiré par le port mais tout paraissait bien calme. Renseignement pris, l'OM jouait contre Strasbourg. Les supporters qui avaient boycotté le match s'agglutinaient quand même devant les télévisions dans les cafés de la Cannebière, tristes*

*d'avoir boudé le match. Première victoire depuis longtemps. J'attendais les klaxons et le défilé des drapeaux bleu et blanc mais le cœur des Marseillais n'y était visiblement pas. Quelques filaments sonores de loin en loin. Mais les clichés ont la vie dure.*

*À bientôt de tes nouvelles.*

## **DÉLECTEZ-VOUS DES BRUITS ET DE LA MUSIQUE URBAINE**

---

Comme dirait notre président de la République, nos villes sont pleines de bruits et « d'odeurs », souvent subis, parfois souhaités et trop rarement recherchés.

Ces musiques urbaines font pourtant partie de notre environnement aussi sûrement que l'architecture, les bouchons et nos collègues de travail. Alors certes la triche est possible. Muni de votre baladeur MP3 préféré, vous pouvez créer votre propre ville phonique, oublier le reste, mais dans ce cas-là vous n'êtes plus en ville, vous êtes dans votre monde, en solitaire. Rien de la ville dans tout cela.

Les bruits urbains les plus subis, les plus évidents, sont ceux liés à la circulation. Rien de plus désagréable que de vivre sur un grand boulevard, à proximité d'un feu rouge ou d'un stop. Par contraste, l'urbain transplanté à la campagne pour cause de vacances ou d'exil volontaire reste frappé



par le silence, qui devient inquiétant la nuit venue. Comme la nuit noire loin des villes il est devenu facteur de stress. À Chambord, l'été, vous pouvez visiter le parc du château, à la lumière de torches électriques, et découvrir le silence à 90 minutes de Paris, la nuit noire et le respect. Vous ne faites plus de bruit ; le silence devient contagieux, et l'urbain que vous êtes, parlant fort, n'écoutez rien, devient silencieux, respectueux, attentif. La circulation et ses bruits sont devenus notre marque tribale. À Paris, les élus verts ont établi une carte de bruits où les traversées rouges montrent la « pollution phonique » pour parler « vert » dans le texte. Cette pollution est responsable de stress et de troubles du comportement chez les plus jeunes. Ces bruits diffèrent de ville en ville, de pays en pays. Le soir à Cologne, vous êtes surpris du faible bruit des voitures, des bus et des tramways. Ici, pas de Grand Prix de Formule 1 à chaque feu rouge. Entre le feu rouge et le feu vert apparaît un feu orange ; vous passez en première et doucement vous accélérez. Essayez : c'est contagieux. Vous vous sentirez tellement ridicule au premier feu rouge avec votre démarrage en trombe et l'air réprobateur du piéton, que vous aussi, vous contribuerez rapidement à réduire la pollution phonique. À Florence, par contre, il vous faudra vous habituer à un autre type de bruit. Après votre promenade le long des quais, vous avez décidé une dernière fois de saluer « les Offices », et tranquillement vous

vous disposez à traverser au feu rouge. Malheur à vous. De loin, une sorte de bourdonnement d'insectes doit vous arracher au plus vite à Verdi sur MP3 : les Ciao et autres Vespa déboulent. Sur la largeur de la rue, ils n'attendent que le passage au rouge du feu perpendiculaire pour accélérer ; qu'importe votre air de touriste ou votre envie d'accélérer pour gagner la rive opposée, salvatrice : vous êtes en danger. Les tramways et autres véhicules électriques devenus des pièges à piétons ahuris, doivent désormais klaxonner, sonner le plus tôt possible au carrefour. Quant au vélo, pourtant classé parmi les « modes doux », quel Français n'a pas eu la frayeur de sa vie à Fribourg en Brisgau, Amsterdam ou Brême, surpris par les vélos sur les trottoirs ou leurs accélérations au feu rouge.

L'autre bruit subi est principalement celui du voisinage. Loin du couple sauvage en exercice nocturne popularisé par le cinéma, il s'agit le plus souvent de cris d'enfants ou de la télé. Une nouvelle fois, le pays ou plutôt la géographie jouent un rôle dans l'appréciation du bruit. Au Sud, la fenêtre ouverte, la télé et les enfants sont à la fois synonymes d'énervement et d'une certaine convivialité. Au sud de l'Allemagne, en Bavière, l'été venu, les *Biergarten* – ou « jardins de bière » – s'installent dans les cours, au milieu du village. En soirée, vous pouvez déguster votre *Mass* (ou mesure soit un litre de bière) et discourir fort et clair avec votre voisin : cela ressemble presque



au verre de pastis entre M. Brun et Raimu sur le Vieux Port. Pendant les vacances, votre exil à la campagne peut également vous rendre plus sensible au bruit urbain. Soit vous avez décidé d'abandonner la ville, et le soir venu, vous ne supportez plus que votre voisin ouvre sa fenêtre, discute fort. Si vous avez choisi le Massif central c'est pour le calme : haro sur le voisin. Soit vous êtes victime d'une cabale familiale, vous obligeant le mois d'août venu, de jouir des bords du Cher pour des vacances méritées. Dans ce cas, le même voisin vous invitant à goûter un « sancerre » deviendra un symbole d'urbanité et un remède contre l'ennui.

Loin des bruits subis, la ville distille aussi ses bruits souhaités, différenciés. Les parcs urbains font partie de ces « micro-mondes » avec leurs atmosphères et leurs bruits. Les *Commons* de Boston avec vue sur les gratte-ciel et sur le cimetière des révolutionnaires historiques, style Samuel Adams ou Benjamin Franklin, vous montrent la ville et son fourmillement de loin, avec le bruit des enfants jouant au base-ball, et le clapotis de l'eau agitée par de ridicules pédalos en forme de cygnes. Comme dans la majorité des villes de la côte Est des États-Unis, les arbres fourmillent d'écureuils avec leurs petits cris spécifiques et une belle agressivité dès qu'il s'agit de nourriture. Certes, ces bruits bucoliques peuvent être interrompus par le jogger préolympique et son baladeur assourdissant, mais avouez que

cet espace et le son ouaté de la circulation lointaine, de la rivière et des enfants, contribuent à vous relaxer et vous aident à recharger les batteries. Si vous ajoutez au jardin anglais ou *Englischer Garten* de Munich le bruit des verres de bière qui se rencontrent sous la Tour chinoise, vous comprendrez que votre ville peut faire émerger des bruits sympathiques. Par contre, ne vous étonnez pas l'été venu, de voir de jeunes et robustes Allemands de tous sexes s'y promener nus ; cela fait partie des mœurs munichoises, et donne parfois un certain charme à ce lieu.

De même, les bruits spécifiques des fleuves attirent les promeneurs. Loin des voies express sacrifiant le fleuve à la voiture, existent des lieux de détente comme les berges du Neckar à Stuttgart, les bords de la Cam à Cambridge ou les Dockland de Londres. Le bruit des péniches, les bavardages des pêcheurs créent une atmosphère particulière. Quant à Paris Plage, pas de moqueries. En arrivant à 5 heures du matin et en squattant dès cette heure matinale une chaise longue, vous pouvez découvrir Paris d'un autre œil, voire d'une autre oreille.

Au cœur de Vérone, d'Avignon, de Lindau, de la Waldbühne de Berlin s'élèvent, l'été venu, les grands airs d'opéras. Quoi de plus extraordinaire que *Nabucco* dans les arènes de Vérone, quoi de plus impressionnant que José Careiras chantant sur la *Gendarmenmarkt* à Berlin, ou que la Fête de la musique dans votre ville un soir de



juin ? La cité peut parfois respirer la musique. Le paysage musical de Berlin suffit à lui seul à attirer vers la capitale allemande celui qui n'a jamais voulu, ni pu, s'y rendre. Ici, pas de soir sans concert, pas de semaine sans opéra. L'Europe centrale est peuplée de chanteurs. Celui qui a écouté les *Maîtres chanteurs de Nuremberg* peut retrouver cette atmosphère dans les chorales croisées un soir d'été à Prague, Münster, Lubjana ou Linz.

Assis dans le Parc de La Villette, avec au loin la musique du périphérique et plus prêt un concert de qui vous voulez, vous ne pouvez que vous extasier devant la beauté de la ville.

## IDENTIFIEZ LES GOÛTS ET LES ODEURS

---

N'oublions pas que la répartition sociale et géographique des populations dans la ville dépend de la direction des vents dominants capables de chasser miasmes et mauvaises odeurs. Dans le Vieux monde, les vents poussent les fumées de l'ouest vers l'est, dégageant le ciel des beaux quartiers à l'ouest et enfumant les plus pauvres à l'Est. C'est exactement le contraire à New York.

Au-delà des pollutions, la ville a son odeur, son goût et sa structure olfactive. Dans *Le Parfum* de Süskind<sup>1</sup>, la ville est

---

1. P. Süskind, *Le Parfum*, LGF Livre de poche, 1988.

perçue, comprise, lue à travers ses odeurs, liées aux métiers, aux rues, aux rivières et à la Seine. Le héros, « Grenouille », se promène d'odeurs en odeurs, inventant des mensonges parfumés pour cacher la vraie ville, les « vraies » personnes. Alors, certes nous ne sommes plus au Moyen Âge et nos villes ne sentent plus comme avant. On n'y retrouve plus l'odeur des latrines, ni celle des vespasiennes qui ont disparu et ont migré sous d'autres formes dans les toilettes des aéroports et des aires d'autoroutes. Nous pouvons en profiter pour reposer ici une lancinante question sur l'urbanité : où peut-on boire, pisser et se reposer gratuitement dans la ville aseptisée de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle ?

Dans le film *Un taxi pour Tobrouk*, Lino Ventura se moque des Parisiens, perdus dans le désert et émus par l'odeur, la forme et la couleur d'un ticket de métro. Ne vous moquez pas ! Le Parisien « exilé » en province tombera en extase devant la relique de la RATP. Le même se plongera avec délectation ou répulsion dans l'odeur du métro dès son retour aux sources, station Saint-Michel. Ce n'est pas le sein de la mère, mais cela y ressemble. De même, aucun Breton ne peut rester insensible à l'odeur iodée qui l'accueille sur la voie express entre Rennes et Brest, à hauteur de Lamballe pour ceux qui ont un bon nez ou de Saint-Brieuc pour les autres. À la station-service, ou au resto route, il n'aura de cesse de goûter au



beurre demi-sel, qui lui rappellera l'enfance, les *derbys* « Cormorans de Penmarch – Étoile Saint-Laurent » et le sanctuaire. Et si, après un long voyage, il s'arrête rue de Siam, au coin du Monoprix, il verra enfin des « dormeurs » ou autres « araignées de mer » vivantes. Il déboulera dans un restaurant pour commander son plateau de fruits de mer, qui n'a pas le même goût à Paris et à Toulouse. L'odeur iodée et le pot de beurre demi-sel finiront de le convaincre qu'il est de retour à la maison.

Plus romantique mais tout aussi réaliste, la scène de *Parfum de femme*, dans laquelle l'officier aveugle « regarde » la baie de Naples et tombe en larmes. Nos sens peuvent recréer un paysage, une histoire et une mémoire. Les odeurs et les goûts peuvent aussi devenir répulsifs dans nos souvenirs de villes. Prendre le métro à Paris un jour pluvieux d'automne ou utiliser le 2 au départ du bourg de « Lambé » direction Rue de Siam à Brest, peut vous faire détester pour toujours les transports en commun. Les habits humides, la foule compacte deviennent des odeurs insupportables pour tout Américain ou Japonais découvrant la France et ses à-côtés. Par contre, celui qui a passé son enfance dans un garage ou à proximité d'une entreprise mécanique, n'oubliera jamais cette odeur de machines, d'huiles, parfum d'entreprises. Nous ne parlerons même pas ici du fils du boulanger.

La ville a donc un goût et une odeur. Les plus simples, les plus directs se trouvent dans les cuisines. Si vous fermez les yeux et que vous êtes entraîné, vous reconnaîtrez sans souci le treizième arrondissement de Paris ou *Little Italy* à New York. Les fumets s'échappant des maisons, des restaurants vous rappelleront sans problèmes vos souvenirs gustatifs. La pizza de New York ou le restaurant chinois de la Dalle Tolbiac, dégagent un parfum sans pareil.

Bien sûr, la ville se cache et les odeurs de nos villes évoluent, se camouflent. Si vous visitez le « Jardin de l'innovation » de France Télécom à Issy-les-Moulineaux, les ingénieurs vous montreront une machine capable d'émettre une odeur sur commande via Internet. Les hôtels Accor comme toutes les chaînes d'hôtelleries asiatiques parfument leurs halls, leurs ascenseurs et leurs chambres d'odeurs relaxantes. De la même manière, les bureaux de certaines entreprises sont soumis à des odeurs censées augmenter la productivité. La mode étant actuellement au restaurant japonais, il vous sera bien difficile de repérer le fumet de sushi les yeux fermés. Vous pouvez peut-être biaiser avec la sauce au soja. Cependant, toutes ces machines, tous ces artifices, ne vaudront jamais l'ouverture de vos volets un matin de printemps, avec les quelques tilleuls que la municipalité a gentiment laissés à portée de votre nez. Et ce



souvenir, ce sera celui de votre ville, l'odeur de votre quartier, sa signature.

Les goûts et les odeurs se cachent, comme dans les livres de Süskind ou les hôtels de Tokyo. Pourtant, si vous fermez les yeux, la voix de Jean Seberg vendant « *l'international Herald Tribune* » sur les Champs-Élysées dans *À bout de Souffle* se mélangera peut-être au café et au croissant que vous dégustez sur le zinc le matin. Et le goût de ce petit noir, marié au beurre du croissant vous poursuivra toute votre vie de Français. Que ce soit le souvenir du buffet de la gare à Belfort, ou du Café de l'OM sur le Vieux Port : la ville se goûte et se dévore.

## REPÉREZ LES COULEURS

---

Les villes ont aussi leurs couleurs. En descendant du Nord, nous sommes toujours frappés par l'apparition des villes blanches baignées dans la lumière, dont Paris. Nous irons jusqu'à Marseille et plus loin Alger. On peut trouver qu'Amsterdam est sombre, Cracovie et Helsinki sont blanches... sous la neige. Barcelone et Rome sont jaunes couleur de l'éclairage et du soleil mais aussi couleur des photos de nuit. Depuis quelques années, en défi à la grisaille, Belfort a déployé toute une palette de couleurs sur ses murs. En Pologne, Katowice est noire des fumées des usines et du charbon des foyers. Selon les jours et le soleil, Metz paraîtra

du jaune mirabelle de la pierre de Jaumont ou du gris anthracite. L'ensemble dépendra aussi de votre humeur triomphante ou mélancolique.

## OSEZ LE TOUCHER

---

La ville se dévoile aussi du bout des doigts. Il existe désormais des plans en braille pour les non-voyants et des cheminements organisés dans les musées, les quartiers et dans les transports en commun. La ville s'ouvre à ceux qui ne peuvent voir les décors.

Pour les autres aussi, elle est accessible du bout des doigts. Qui n'a pas touché les pierres d'une cathédrale pour s'accaparer un peu du lieu saint ? Entre Clermont-Ferrand et Notre-Dame à Paris, entre Cologne et Westminster, les souvenirs se brouillent parfois, mais les murs laissent des traces. Des monuments se prêtent ainsi à cette approche tactile. La reconstruction du British Museum avec son hall de verre et cette tour centrale attire la main, qui glisse le long de la pierre. Athènes et ses monuments sont autant de lieux de balades possibles du bout des doigts.

L'autre phénomène tactile est lié aux sensations que vous font vivre... vos pieds. Le sportif se levant de bonne heure pour cause de décalage horaire à Boston ou ailleurs doit se souvenir que les trottoirs américains - à la différence de leurs



correspondants européens – sont souvent défoncés. Attention aux chevilles ou aux genoux, l'entorse n'est jamais loin. Des villes comme New York possèdent des trottoirs formés de larges dalles de pierre ou de béton, le plus souvent décalées entre elles par les chocs thermiques. Au bout de trente minutes de marche, ces décalages vous « cassent » plus sûrement les pattes que trois heures dans la cohue parisienne.

Que dire aussi des bancs salvateurs après une longue promenade dans une ville surpeuplée ? Des bancs de pierre des villes américaines aux bancs de bois français, le confort relatif vous calme quelques instants. Leur disparition progressive notamment à Paris et dans les gares est regrettable : c'était si bon d'allonger ses jambes, et de regarder les autres courir après leur train. Rien de tel que le rush des autres pour apprécier son confort, même passager.

Si vous n'êtes toujours pas convaincu qu'une ville peut se lire avec les doigts, tentez une expérience. Le musée du Louvre organise pour les non-voyants une visite tactile qui consiste à découvrir les œuvres via une palpation pour les statues ou des conférences pour les tableaux. Fermez les yeux, ou ramenez d'un de vos voyages ces caches aux couleurs d'Air France. Imprégnez-vous des œuvres du Louvre, mais aussi du grain de la pierre de votre rue. Les yeux fermés, vos sens en éveil, votre odorat et vos mains vous

guideront à travers une nouvelle ville, aussi différente que votre ville la nuit, ou qu'un quartier chinois de San Francisco.

### Exercices urbains

1. Essayez de retrouver des airs de chansons qui parlent de la ville.
2. Longez les rues les yeux bandés et guidez-vous au toucher, le long des murs.
3. Faites-vous transporter en voiture d'un lieu à l'autre de la ville avec un bandeau sur les yeux et une fois sur place, tentez de découvrir et de décrire les différents quartiers à partir des sons, des odeurs ou du toucher.

Clé n° 9  
**LA VILLE**  
**ET SES LIEUX D'OUBLI**

---



**Vue imprenable**

Illustration : Frédéric FROUSSART

*Topographies ! Itinéraires !  
Dérives à travers la ville !  
Souvenirs des anciens horaires  
Que la mémoire est difficile...  
Et sans plan sous les yeux  
On ne comprendra plus*

RAYMOND QUENEAU

## *Brest*

*Luc,*

*Je t'écris de Brest où comme tu le sais j'ai passé une partie de mon enfance à jouer au foot à l'Étoile Saint-Laurent, tout en occupant mon esprit au CES de Pen Ar Ch'leuz. Tu imagines le choc quand je me suis retrouvé à quatorze ans à Vitry-sur-Seine au lycée Romain Rolland, perdu dans une boîte de plus de 1 000 élèves. Après divers pèlerinages, de l'église de Lambézellec au stade de Pen ar pavé, en passant par la mairie, je me reposais dans un restaurant de la rue de Siam, pas très loin de l'Omnia, ancien cinéma de mon enfance transformé en galerie commerçante, quand je suis tombé nez à nez avec mon ancien voisin, enfin le fils de mon ancien voisin qui était un peu plus jeune que moi.*

*Le coup est souvent rude même pour les adeptes du site « les copains d'avant » : pas facile de se voir dans le miroir de quelqu'un qui t'a connu petit. Brest est déjà le lieu de la nostalgie*



avec sa pluie, sa rue de Siam refaite, sa librairie et son marchand de dormeurs le long du Monoprix. Mais Brest change comme me l'a confirmé cet ancien voisin : le Stade Brestois rejoue en seconde division et Océanopolis attire des adeptes de la vie marine au Moulin blanc. Vivement la première division et les derbys contre Rennes.

À bientôt.

Ce qui terrorise dans le film *Shining*, outre le visage fou de Jack Nicholson, c'est avant tout cet hôtel vide où l'enfant se promène dans un décor où tout est normal sauf l'absence de vie et de clients. Le voyage dans ce « tombeau » impressionne, créant un sentiment de malaise.

C'est sur ce même paradoxe, décalage entre lieu de vie et lieu de l'absence qu'est construit le film *Good Bye Lenin*. Un jeune Allemand de l'Est cache à sa mère socialiste méritante sortie du coma, la réunification et son cortège de changements urbains, des publicités aux grosses BMW qui envahissent la Stalin Allee. Une ville oubliée se reconstruit à partir d'une chambre de malade, avec son décor, ses bruits et ses murs vierges.

Plus réaliste peut-être pour intégrer la ville de l'oubli : le déplacement lointain vers une ville... helvétique. Choisissez au hasard Bâle ou Zürich, glissez-vous en ville et découvrez ce que devait être une

ville européenne de l'entre-deux-guerres. Cette architecture, la taille des rues, la couleur des façades, tout a un aspect vieillot. On se prend à admirer les urbanistes qui ont transformé si profondément nos cités que l'on croit vivre dans une vieille ville européenne, alors que le paysage a de moins de quarante ans.

Cette ville oubliée, que l'on rencontre parfois aux détours d'une façade ou dans des quartiers périphériques des villes de l'Est comme Nancy, peut se transformer en ville de l'oubli pour certaines personnes. Dans *Les vieillards de Brighton*<sup>1</sup>, G. Saint-Bris raconte sa vie de jeune garçon dans un asile sur la côte Sud de Grande-Bretagne. La perception de la ville à travers la lenteur de personnes âgées montre l'autre ville, celle qui n'existe qu'après soixante-dix ans. Vous trouverez là l'explication de la présence de vieillards aux heures de pointe dans les magasins. À leur place, vous iriez aux heures creuses, quand personne ne pourrait déranger votre corvée quotidienne. Détrompez-vous, la lenteur et la solitude urbaine vous amèneront tôt ou tard à vous précipiter comme eux au milieu de la foule pour fuir la présence de vos compagnons âgés et goûter aux joies rares de jeunes visages et d'enfants grenouillant. L'été 2003 a montré l'isolement urbain des vieillards, comme la statistique d'un foyer sur deux dans les grandes villes

1. G. Saint-Bris, *Les vieillards de Brighton*, Grasset, 2002.



composé d'une personne seule fait resurgir la nécessité de nouveaux lieux de rencontres, *via* Internet ou *via* la télé. La ville vous isole et vous oublie. L'image plus forte de cette disparition émerge du livre de Romain Gary, *La Promesse de l'aube*. Le brillant séducteur, revenu à Nice après la guerre, tout auréolé de sa gloire d'aviateur de la RAF, cherche désespérément la mère qui lui a écrit tous les jours. Mais ces lettres quotidiennes postées par une amie avaient été écrites à l'avance et en nombre par une mère se sachant malade et voulant cacher le plus longtemps possible sa mort prochaine. Nice, décor tragique, lenteur de la Promenade des Anglais, montre combien la ville vous oublie, au détour d'une rue.

## PARCOUREZ LA VILLE EN DEVENIR

---

Partez sur la ligne de front, là où la ville prend possession de la campagne, là où le bâti cherche à s'imposer sur l'espace vide. Dans les chantiers de bordure de ville, s'esquissent les voies des futures avenues. Là, chacun peut laisser divaguer son esprit jusqu'à entendre monter le cri des enfants devant l'école. Dans cet entre-deux suspendu, où la ville n'est encore que carapace sans vie, où les entrailles sont visibles, où l'arrière du décor, ses tuyaux et ses machineries sont encore à l'air, on oscille souvent entre la

fierté de l'habitant d'une ville qui se développe et la nostalgie de l'espace d'avant, une campagne rêvée avec ses vaches, ses paysans à casquette et gitane maïs. On sort de cette confrontation avec « la ville en devenir » avec la même certitude que celle qui nous animait enfants quand la cavalerie chargeait les derniers Indiens : c'est perdu d'avance. On a rarement vu la campagne regagner la ville. Demain, il faudra marcher plus loin pour regagner le front qui progresse... inexorablement. Ville en mouvement.

L'expérience est plus forte encore dans les chantiers à l'intérieur de la cité. Un jour, la vieille maison barricadée, le pâté de maisons qui avait fini par se transformer en *squat* est livré aux promoteurs et à leurs grues. Vous avez suivi chaque étape du long processus. Vous êtes encore étonné de la vitesse à laquelle le bâtiment s'est dégradé et vous vous souvenez, une larme à l'œil, de la petite dame qui pendant des années vous a surveillé derrière sa fenêtre, observant vos moindres faits et gestes. L'âge et l'hospice l'ont rattrapée. Vous regrettez de n'avoir pas osé échanger avec les jeunes artistes installés dans le lieu depuis que vous avez croisé leurs œuvres au hasard d'une exposition. Malgré tout, le voyeur qui se cache en chacun de nous ravale sa nostalgie et se délecte au moment où la grue arrache les pans de murs. C'est l'instant où l'intérieur des habitations s'exhibe sans pudeur. On y voit les couches de papier



peint arraché accumulées au fil des ans et des occupations. Image dérisoire de petites vies passées à améliorer le nid douillet. La chambre à coucher, la cuisine apparaissent au gré d'un coup de pelle-teuse. Le tout s'effondre en quelques minutes et vous laisse abattu au bord du trottoir, renvoyé à vos propres efforts pour améliorer un cadre quotidien, vaine résistance face au temps qui passe. Pourquoi s'accrocher ? Le lendemain, le bâtiment a laissé la place à un trou béant où seule la voûte d'une cave émerge sous les gravats. Puis les palissades se dresseront, le chantier se peuplera d'hommes et de langues venus d'ailleurs. Au début, vous vous extasierez devant la capacité des architectes à gérer des chantiers aussi complexes. Quand vous aurez fini de pester contre les camions qui encombrent la rue, vous vous apercevrez que le chantier est fini et que la vieille maison a définitivement cédé la place à... un immeuble de bureaux à façade vitrée. Vous doutez de vivre assez vieux pour le voir à terre, éventré, vous livrant ses entrailles, impudique.

Vous regretterez une dernière fois le vieil immeuble puis vous oublierez jusqu'à ce qu'une photo jaunie ou un avis mortuaire vous rendent un jour la mémoire, celle d'un bout de ville disparu et de ses habitants.

La ville de l'oubli, c'est aussi celle des sans domicile fixe qui fuient les lieux de sommeil institutionnels et s'installent sous

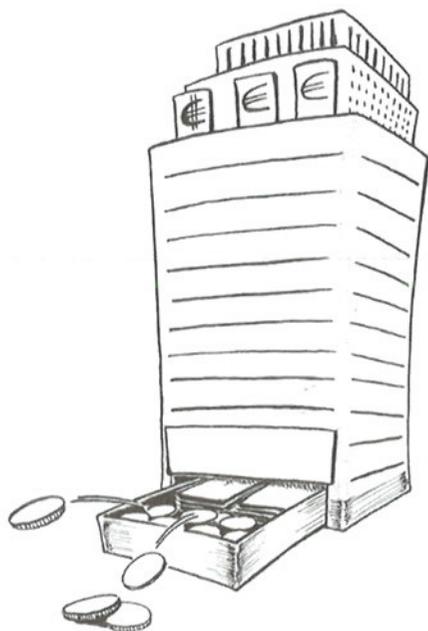
les ponts, dans les parcs, sur les rocades parfois. On les voit sans les voir : c'est sans doute ce qui leur fait le plus mal. La ville de l'oubli, c'est aussi la ville des décharges, des stations d'épuration, des casses autos, la ville du rebus, celle qu'on ne veut pas voir, l'arrière-cour, l'envers du décor, une ville utile pourtant qui assure l'intendance.

### Exercices urbains

1. Muni d'un plan et d'un annuaire téléphonique, cartographiez les chenils, les casses autos, les fourrières ou décharges.
2. Dans la presse locale, repérez les publicités pour de nouveaux ensembles immobiliers et rendez-vous sur place. Vous avez plus de chance d'y trouver des bâtiments en destruction ou des chantiers de construction de la ville en devenir que des immeubles terminés.
3. Faites le tour de votre quartier en vous appuyant sur une photographie ancienne. Essayez de vous souvenir des bâtiments disparus et des anciens résidents.

Clé n° 10  
**LA VILLE**  
**EST UNE MARCHANDISE**

---



**Tiroir caisse**

Illustration : Frédéric FROUSSART

*La ville n'est pas une addition d'équipements si bien conçus soient-ils, mais un entrelacs de signes, de traces, de monuments, de bâtiments, qui racontent les succès, les impasses, les progrès ou les reculs de l'urbanité.*

JEAN-PAUL DOLLE

## Les nouveaux temples

Gilles,

*Je ne sais plus vraiment d'où je t'écris. Je me suis attablé dans un fast-food à l'intérieur d'un de ces nouveaux temples installés en périphérie des villes. Boîtes à chaussures en tôle, enseignes lumineuses tapageuses et parkings à perte de vue sont la marque de fabrique de ces zones commerciales. Las Vegas du pauvre qui illumine les nuits périurbaines et ceinture nos agglomérations. On atteint ces lieux éloignés en voiture. Je viens de patienter trois quarts d'heure dans les bouchons. Désormais, ces pôles d'attraction commerciaux attirent plus de clients que les centres-villes. Ils sont de nouvelles villes sans centre. Ne te laisse pas influencer par les publicités et certaines enseignes qui s'autoproclament « centres de vie ». On a déjà vu des « voitures à vivre » qui tuaient. Ils peuvent toujours améliorer la décoration et rajouter des services. Je ne m'y sentirai jamais en ville. S'il fallait y vivre, ce serait comme explorateur. Tout le monde s'y*



*précipite pourtant le samedi ou en soirée : il paraît que l'on ne peut pas faire autrement. Question de rythme. Si tu veux t'y rendre, c'est facile, tu ne peux pas te perdre : les temples sont signalés de loin par des totems et les fidèles s'y rendent en procession. On ouvre désormais certains dimanches. Un conseil : ne t'aventure pas à pied dans ces zones périphériques ! Rien n'est prévu pour le piéton. Ni les accès, ni la circulation entre les temples. Pas de bancs, pas de trottoirs, pas de cheminements piétons entre les bâtiments. Pas de fontaine, pas de toilettes, pas de ville en quelque sorte. C'est le règne de la voiture, l'échelle de l'automobile. Munis-toi de boules Quies car les « bonnes affaires » t'agressent du parking jusqu'à la caisse. N'oublie pas de récupérer un chariot pour y entasser ton butin : yaourts à la trentaine que tu ne finiras jamais, bâtons de colle à papier à la dizaine qui auront séché au fond d'un tiroir, cahiers d'écolier désuets que tes enfants ne voudront jamais utiliser... Bienvenue dans la ville émergente. Une fois passé le sas, tu entres de plain-pied dans le temple de la consommation. Ne sois pas nostalgique, ne regarde pas en arrière et ne pense pas au boucher et au boulanger qui viennent de fermer boutique dans ton quartier. Dis-toi que ces espaces sont conçus spécialement pour toi. Ce que tu prends pour un simple étalage*

*de marchandises pourrait être érigé au rang de science. Amuse-toi de la bataille des marques et sous-marques et de la course aux têtes de gondole. Regarde le soin que l'on met à te faire prendre un étalage de poisson pour une criée villageoise. Observe la décoration et les déguisements authentiques. Tu devras te préparer pour résister à la tentation. Si tu peux, viens d'abord sans ta petite famille qui est sans doute moins aguerrie que toi. Et méfie-toi. Quand tu croiras avoir triomphé, près de la caisse, ou dans le coin des bonnes affaires, un article soldé pourra encore t'attirer. Passé le dernier barrage, épuisé et affamé par le marathon, tu risques de finir comme moi au service « malbouffe » près de la sortie. Mais tu es solide et préféreras encore t'arrêter à la camionnette Chez Mario sur le parking pour avaler un sandwich merguez. Le plus couru de ces nouveaux temples est suédois. Atout pour eux, problème pour toi, de la table à l'armoire, il faudra t'armer de patience car le bonheur domestique se conjugue en kit. Bon courage pour monter les étagères ! N'oublie surtout pas la brochure ! Tu peux circuler dans les allées sans t'encombrer de produits. Il te suffira de noter les marchandises choisies, de récupérer le matériel à la sortie et de réserver quelques belles soirées pour le montage. Puisque tu es économiste, fais un jour le calcul. Tu verras qu'au final, entre le*



*temps perdu dans les bouchons, la queue à la caisse et l'énerverment dans la cohue, le litre de jus d'orange n'est pas beaucoup plus cher chez l'épicier du coin avec lequel tu as plaisir à discuter. Mais n'oublie pas que si tu veux rencontrer tes amis, tes voisins ou tes collègues, c'est désormais dans ces nouveaux temples que tu pourras les croiser. L'image de ton président entouré de sa marmaille, en pilote professionnel d'un plein chariot de victuailles vaut bien ce petit effort. Souviens-toi : la ville rendait libre. Au secours !*

*À bientôt de tes nouvelles.*

## LA VILLE DANS LE RÉTROVISEUR

La ville n'est pas celle que vous croyez. Du film *Gladiator*, où la Rome « customisée » apparaît dans une propreté de maquette, à *Blade Runner*, où Los Angeles émerge dans son apparence post-nucléaire, humide, trouble, l'image de la ville du passé et de l'avenir est soit trop propre soit désespérante. La vision de la ville est fausse ou déformée par des générations de faux-semblants et d'images caricaturales empruntées à nos lectures, au cinéma et aux morceaux de la ville que nous rencontrons quotidiennement. D'un côté, à la télévision, la ville apparaît soit

comme un territoire peuplé de « zones de non-droits », de « ghettos pour enrichis » ou d'espaces embouteillés et pollués. De l'autre, la « sociologie du jardinet » règne : chacun perçoit la réalité déformée par le prisme de ses intérêts. « *Je sais que cette cité est dangereuse, j'y ai été attaqué* », « *Le soir on ne risque rien, je rentre tous les jours à 22 heures* » ou pire, « *J'ai un ami qui m'a confirmé que les habitants de Bordeaux sont mal aimables* ».

## ON VOUS MENT DEPUIS LONGTEMPS !

---

Tout est « mensonge », et cela ne date pas d'hier. On nous ment et on se ment depuis longtemps. Les cathédrales étaient multicolores, les rues de Rome puaien et les marchés de Noël dans les pays germaniques n'étaient pas ces hypermarchés de plein air où le vin chaud côtoie les jouets *Made In China*, à Strasbourg, Trier ou Montbéliard. Ce village de bois n'a comme seule ambition que d'attirer des touristes allemands, attendris par les chansons de Noël à la télé, ou se remémorant des images de leur enfance. Seuls les Strasbourgeois désespèrent de ce *Barnum* qui a colonisé la ville et occupe ses rues la fin d'année venue. Quelles que soient les directions où nous regardons, les paysages, les odeurs, les symboles sont faussés.



## PASSÉ ET VILLE RÉINVENTÉS POUR ET PAR LES MARCHANDS

---

La ville est réalisée avec truquage comme dans le « *Vrai journal* » de Karl Zéro. L'histoire est facile à sacraliser ou à diaboliser. En troublant le passé, en réinventant des images et des odeurs, une nouvelle ville de marketing se crée, sans relation ni avec le passé, ni avec le présent. Sans même le savoir ou le vouloir, nous progressons dans la ville avec en tête cette configuration mentale construite à partir de ces informations indirectes et de notre pratique de la ville. Plus l'information que nous ingurgitons provient des médias, moins notre pratique de la ville est directe, plus nous risquons d'être manipulés. Bienvenue dans l'histoire urbaine réécrite par et pour les marchands. La ville est devenue une galerie commerciale qui « fait du cash », une marchandise à vendre aux habitants, aux marchands ou aux touristes. Pour qu'elle soit rentable, il faut réinventer l'histoire, ou tout au moins la mettre en scène. Il n'est pas question de laisser le produit aux urbanistes, aux décideurs locaux ou aux citoyens. Il faut vendre, et de l'organisation des soldes sur les Champs-Élysées à la quête du mois de janvier chez Harrod's à Londres, la mise en scène doit être parfaite. La ville elle-même est devenue un magasin géré par une nouvelle race de professionnels du

marketing et du développement : les « *managers* de centre-ville ». Le côté faste des Champs ou le style victorien du magasin anglais ajoute au décorum et à la musique techno. Dans la « réalité augmentée » de l'urbanité réinventée, les exemples les plus aboutis doivent se situer entre le Mont-Saint-Michel et Lourdes. La promenade imposée à travers ces villes de « vrai stuc » fait le désespoir de générations de profs d'histoire-géographie qui préféreraient décrire l'architecture des Pyrénées ou présenter la guerre de Cent Ans avec le « petit » Duguesclin. Plus rien n'est vrai, sauf le symbole créé par l'imagination des marchands.

Et encore, vivons-nous sur un continent de vieille civilisation urbaine. De l'autre côté de l'Atlantique, où la terre est un capital comme un autre, la ville disparaît, se reconstruit, s'oublie et s'invente de plus en plus rapidement. Outre les regroupements de *mobile homes*, l'exemple le plus festif et le plus caricatural de ces villes éphémères est sans doute constitué par la ville de *Burning Man*. Chaque année, dans le désert du Nevada, une ville peuplée de milliers d'habitants naît et meurt en sept jours. Tout est gratuit, tout est permis, jusqu'à l'incendie final. En Amérique du Nord, loin de notre Paris où des générations d'architectes des bâtiments de France ont vu dans une simple couleur beige prononcée un outrage au baron Haussmann, la ville s'étale détruisant son centre, maillant ses périphéries



d'immenses *Malls*. Impossible d'éviter ces énormes « boîtes » alignées le long ou au croisement des voies express. Les hangars sont devenus des villes où le citoyen consommateur vit en toute sécurité (caméras et agents de sécurité obligent), un espace avec air conditionné où les enfants sont gardés : la ville comme on l'imagine chez Disney. Pas étonnant de voir ensuite les architectes de cette société travailler sur les concepts urbains, organiser un colloque annuel à Marne-La-Vallée sur « la ville de demain » ou réaménager le centre de New York. Dans cette réinvention urbaine qui fait le grand écart permanent entre ville et décor de ville, Marne-La-Vallée est à la fois un produit de laboratoire, avec de faux immeubles haussmaniens et des kiosques à la parisienne, et une vraie ville dotée des meilleures infrastructures, du RER à l'autoroute, en passant par la gare TGV. Une ville où « les voisins surveillent » et où seules les rondes d'hélicoptère de la police viennent troubler votre sommeil. Pas d'inquiétude, nous vivons déjà dans cette ville, en Chine, au Qatar où le *Mall* se nomme « *City center* », ou à Calais avec « la Cité de l'Europe ». Notre ville a disparu derrière son image, et nos centres urbains se peuplent des mêmes franchises. Issy-les-Moulineaux et son maire « communicant » baptisent leurs nouveaux quartiers « Haussmann » ou « Saint-Germain-des-Près » comme l'artère principale d'Évry se nomme boulevard des Champs-Élysées. Bientôt, les enfants

des écoles oublieront les modèles pour ne retenir que les imitations : la Brasserie « Au Bureau » des Champs-Élysées à Évry, ou l'école de Saint-Germain-des-Prés à Issy. Il est clair qu'on nous ment, qu'on nous cache la vérité ! Il y a pourtant une ville derrière le décor.

## **UN SYMBOLE À DÉTRUIRE POUR LES GUERRIERS**

---

La ville, marchandise, reste aussi un symbole politique de puissance. En France, où l'État centralisateur a plus de quatre siècles, la mémoire a oublié les bonnes villes et les négociations de Richelieu autour des places protestantes à l'époque où la ville rayonnait encore sur un large bassin et « tenait le pays ». Les Allemands et les Italiens connaissent depuis longtemps le poids politique de la cité. Souvent le poste de maire est plus enviable par son poids politique que n'importe quel emploi de député, voire de ministre. Ce poids est un risque car la ville devient aussi un symbole à détruire. Depuis la destruction méthodique de Carthage à la fin des guerres puniques à l'assaut de Berlin qui coûta plus de 300 000 hommes aux Soviétiques, c'est en détruisant la civilisation *via* la ville qu'on a asservi les peuples. Il était courant à la Renaissance que les grandes familles italiennes d'une cité établissent de hautes tours pour marquer le paysage



urbain de leur puissance. En Allemagne, les sept tours des églises de Lübeck montraient aux voyageurs toute la puissance de la ville hanséatique. Le Chancelier allemand Willy Brandt se rappelait parfaitement de ces tours lors de son exil en Norvège pendant la Seconde Guerre mondiale. Détruire ces tours, c'était effacer et renier la puissance de la ville. De la destruction de Sarajevo à la chute des tours jumelles, chacun détruit le symbole de l'autre. Les médias nous avaient préparés à la chute de Bagdad, « le nid de l'ennemi » où comme l'ont dit les Américains : « *On rentre dans le saloon, et on tire sur tout ce qui bouge.* » Le combat se ferait rue par rue, immeuble par immeuble et les pertes seraient considérables. L'histoire allait bégayer, mais l'effet de clapet a joué à plein. Pas de massacre de rues, seulement des chars tirant sur tout ce qui bouge. On est bien loin des ordres donnés aux parachutistes israéliens pour la prise de Jérusalem à la fin de la guerre des Six Jours, de n'utiliser que des armes légères afin de préserver les lieux saints. Les « guerres de civilisations » permettent d'anéantir l'autre, jusque dans son histoire et ses symboles. Quand les lieux saints s'entrecroisent, détruire la ville de l'autre, c'est se suicider.

Si la destruction systématique de la ville a été mise au point et planifiée depuis la nuit des temps, l'exemple le plus marquant reste le bombardement des

viles allemandes lors de la Seconde Guerre mondiale. Le *Bomber Commander Harris*, dont une statue trône encore sur les bords de la Tamise – au désespoir des Allemands qui voulaient l'accuser de crimes contre l'humanité –, a voulu, avec ses alliés américains, détruire la civilisation allemande jusqu'au cœur de ses villes, là où le Moyen Âge avait laissé ses places, ses châteaux et ses églises. Des villes ouvertes comme Dresde, affaiblies comme Hambourg, puissantes comme Cologne, furent méthodiquement et industriellement bombardées. Les méthodes étaient industrielles avec d'abord des bombes pour faire exploser les vitres et les cloisons, ensuite des bombes en tapis puis des bombes incendiaires. En 1943, le plan de destruction par bombardement de Hambourg s'appelait... « Gomorrhe ». L'objectif était clair : effrayer la population et punir l'adversaire. Au Japon au contraire, après « l'infamie » de Pearl Harbour et les attaques incessantes des *kamikazes* Japonais, Kyoto, la capitale historique de l'Empire et ses centaines de temples, fut épargnée. L'histoire était ici un patrimoine à conserver. Après la guerre quand il fallut reconstruire le centre de Nuremberg, les Allemands ne reprirent pas les plans de 1930. C'est à partir des esquisses moyenâgeuses de Dürer que la veille ville fut entièrement rebâtie. L'histoire et sa mise en scène étaient devenues *a contrario* une bouée pour survivre à la culpabilité, oublier l'intermède.



Alors, comment expliquer que la ville ait un attrait si fort pour les marchands et les guerriers, symbole à la fois de revenu et de culture, de revenu car de culture ? Pourquoi cette mise en scène dont la destruction est aussi répandue et souhaitée par vos ennemis ?

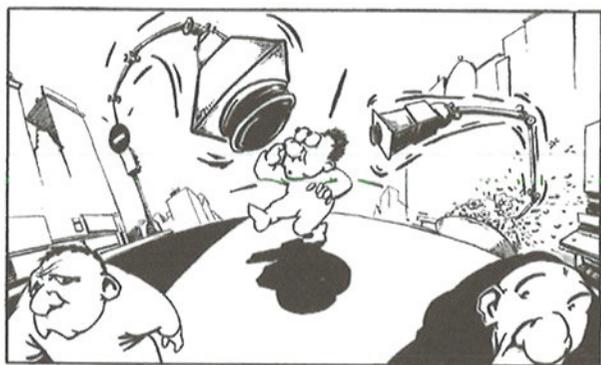
### Exercices urbains

1. Faites la liste des symboles qui représentent le mieux les grands métropoles internationales comme Paris, New York, Londres, Pékin (...) et comparez-la avec ce que vous connaissez de ces villes.
2. Trouvez des plans de villes d'avant la guerre et comparez-les avec le tracé actuel des rues.
3. Comptez le nombre de personnes se déplaçant dans votre centre commercial et comparez avec les gens en centre-ville.
4. Demander à votre enfant ce qu'est la ville et comparez avec ce que les feuillets montrent de la ville et avec la réalité du lieu où vous habitez.



**LAST BUT NOT LEAST :  
COMMENT NE PAS VOIR  
LA VILLE EN ROSE !**

---



**Liberté surveillée**

Illustration : Frédéric FROUSSART

*L'homme moderne a besoin de la ville, car la ville dépend de ses besoins*

HENRI LABORIT

## LA VILLE CRISTALLISE LES CONFLITS

---

La ville n'est plus le lieu de production, de liberté et d'égalité qui a fait rêver les philosophes. L'a-t-elle jamais été ? Rien n'est moins sûr. C'est pourtant dans les villes que se joue l'avenir de notre société. Restera-t-elle – comme le veut notre Constitution – une société d'individus libres et égaux ? Ne risque-t-on pas une « dérive à l'américaine » vers une société de « communautés et de quotas » ? La réponse dépend bien de la capacité de nos villes, lieux par excellence de la rencontre, de l'échange et du brassage, à opérer efficacement l'intégration. En sont-elles encore capables ? On serait tenté de répondre par la négative à la lumière des violences qui secouent certains quartiers, manifestations visibles du malaise qui traverse la société et s'exacerbe dans l'espace urbain, à la fois lieu de rassemblements et de différenciation. La ville cristallise les conflits d'une société en pleine mutation. Dans les « banlieues » plus qu'ailleurs, les instances de médiation affaiblies (associations, syndicats, partis...) ne jouent plus leur rôle de régulation. Les « machines à intégrer » (entreprise, école)



ont déserté ou se sont essouffées. La famille et l'école ne sont plus les centres d'apprentissage des droits et des devoirs. Coincé entre les contraintes de la mondialisation de l'économie, l'émergence de l'Union européenne et le réveil des identités, le « modèle français » souffre ; le pacte républicain se lézarde. Ces problèmes très « lisibles » dans l'espace urbain dépassent de loin l'échelle du quartier et de la ville. Face à ces transformations rapides, le modèle républicain d'intégration doit s'affirmer fortement ou accepter d'évoluer.

## LE GIGANTISME N'A RIEN ARRANGÉ

---

Soumises aux lois du marché et inscrites dans la compétition des villes à vocation internationale, nos métropoles se sont fragmentées sur la base de critères fonctionnels, socio-économiques, voire ethniques. La spécialisation des quartiers en espaces résidentiels, de travail, d'achats, de formation, de loisirs ou de culture éloignés les uns des autres, nous impose un incessant « zapping spatial ». Sans ce mélange des fonctions, des activités et des hommes, la « ville en miettes », véritable « archipel urbain », ne socialise pas et n'intègre plus.

## **ON DÉVALORISE LES PÉRIPHÉRIES...**

---

L'habitant n'a plus toujours conscience d'appartenir à un même ensemble. La fracture sociale se double ici d'une fracture spatiale. Plus grave, certains quartiers délaissés par les classes moyennes connaissent des processus cumulatifs de dévalorisation : la ségrégation spatiale ne traduit plus seulement la ségrégation sociale et économique. Elle l'entretient et l'accélère laissant des populations sans travail et sans avenir condamnées au désespoir et à la révolte. Les « violences urbaines », actes délictueux (vols, agressions...) et autres incivilités (vandalisme, bruit, comportements agressifs...) se multiplient, participent à l'autodestruction du quartier et contribuent à l'émergence d'un sentiment d'insécurité qui détruit le lien social et effraie « ceux du dehors ».

## **... ET SURVALORISE LES CENTRE-VILLE MUSÉES**

---

Le fossé se creuse chaque jour davantage entre, d'un côté les centre-ville musées – décors de ville abandonnés aux commerces franchisés –, les centres d'affaires et les quartiers résidentiels et, de l'autre, des « quartiers en relégation » qui cumulent les handicaps et concentrent les tensions.



## LA CITOYENNETÉ EST EN PANNE

---

Le principal aspect de la crise urbaine est le déficit de démocratie locale. Le citoyen a peu l'occasion de formaliser ses besoins et de présenter ses exigences par le canal des institutions en place. Dans les grandes villes, les maires sont nécessairement loin de leurs administrés et, malgré la mobilisation d'associations pionnières, les habitants sont rarement acteurs du changement. Leur besoin d'identification et de reconnaissance est trop souvent négligé au profit d'une gestion technocratique des agglomérations. La démocratie participative reste une idée généreuse et la lisibilité des habitants sur la politique urbaine demeure limitée ou confondue avec la politique de communication municipale. Le problème prend une acuité particulière dans les quartiers en difficulté, là où le sentiment de dépossession est le plus vif. La citoyenneté – c'est-à-dire le droit d'une personne à intervenir sur une décision qui la concerne – est en panne : une grande proportion des habitants ne vote pas (les étrangers privés de ce droit) ou ne vote plus suite aux promesses non tenues. En France, peu d'élus ou de responsables du monde économique y résident. Comment espérer dans ces conditions que les quartiers se prennent en main ? Comment éviter le clientélisme et empêcher que le malaise s'exprime directement dans la rue ?

L'obligation de citoyenneté doit s'imposer. Il serait impensable de laisser s'organiser des « groupements de type communautaire ou ethnique » étrangers à la tradition républicaine et laïque, ou de voir s'amorcer des dérives mafieuses ou intégristes.

## **LA COMPÉTITION S'ANNONCE RUDE**

---

La puissance des villes, leurs pouvoirs accrus, et leurs stratégies actuelles (para-diplomatie...) peuvent à terme poser des problèmes au sein de la République française. La France n'est pas l'Italie et l'Allemagne. Le premier risque est celui de l'apparition d'un nouveau Moyen Âge où les « euromaires » deviendraient les ducs et les seigneurs d'une Europe féodale faite de bastions égoïstes et de nouvelles cités-États. Dans un contexte de concurrence territoriale exacerbée, il faudrait éviter que chaque collectivité locale ne s'érige en « duché » et chaque élu en « chevalier-manager ». Les disparités entre elles sont trop flagrantes, tant au point de vue de la taille, de la population, des finances que des compétences pour maintenir longtemps une compétition sans aucune règle ni arbitre et ne pas risquer d'en payer le prix fort.



## DANGER : SI LA VILLE OUBLIE SON ENVIRONNEMENT

---

Un autre risque est que les villes se comportent en prédatrices par rapport à leur environnement. On a le devoir de s'opposer à l'analyse négative de Fernand Braudel déclarant que « *Toute ville est domination* ». La course à l'économie pousse le plus souvent les métropoles à préférer traiter avec leurs homologues américaines ou japonaises plutôt qu'avec les communes voisines. Il faut dire non à ces nouvelles barrières, à ces « villes-États », impériales et impérieuses, qui « oublient » leur environnement sous prétexte de stratégie internationale ! On doit leur préférer les villes « urbanisantes » articulées sur leur arrière-pays, tissant des rapports de complémentarité avec le réseau des villes moyennes et des centres relais ! Le positionnement sur des réseaux internationaux n'exclut pas l'inscription locale et régionale. Les deux démarches doivent pouvoir se compléter. Paris ne doit pas devenir un autre « Dragon » à l'image de Hong Kong ou Singapour. Son développement doit être maîtrisé et profiter à l'ensemble du pays. Même chose pour les métropoles régionales européennes. La compétition qui s'engage entre elles pour capter activités et richesses est implacable. Entrer dans le jeu à la manière d'une entreprise, c'est chercher à gagner mais aussi accepter de

perdre. Dans ce combat sans arbitre, il y aura des villes qui gagnent et des villes en faillite. Car toutes n'ont pas les mêmes atouts ni les mêmes moyens au départ.

## **LES RISQUES D'UNE VILLE ÉCLATÉE**

---

Dernier risque lié au précédent : celui de l'apparition d'une ville éclatée où la ségrégation urbaine se renforcerait, où l'espace se spécialiserait sous la pression du libéralisme sauvage et où les affres de la concentration deviendraient insupportables. Alors que la population n'a jamais été autant préoccupée par les questions de vie quotidienne, on n'est plus très loin du point de rupture : la qualité de la vie se dégrade et des problèmes sociaux graves apparaissent : engorgement aux heures de pointe, disparition des services de proximité, pollution, progression de la délinquance. Le modèle finira peut-être par devenir répulsif en générant son propre poison. Le dernier recensement nous montre qu'il y a déjà deux fois plus de personnes qui quittent la région parisienne pour la province que de personnes qui arrivent pour s'y installer.

Conscients de ces enjeux et de ces risques, nous pouvons et nous devons explorer ensemble la ville comme de formidables espaces de découverte et de projets.



## Exercices urbains

1. Demandez à vos proches de dessiner sur une carte leurs espaces de vie, c'est-à-dire les lieux où ils passent du temps pour dormir, travailler, s'approvisionner ou s'amuser ainsi que les voies de communication qu'ils empruntent pour s'y rendre.
2. Récupérez ces cartographies et classez-les en fonction des formes d'organisation qui se dégagent : organisation centrée autour du domicile, organisation éclatée de type archipel, organisation concentrée, lâche et diffuse...
3. Dressez la liste des décideurs politiques et des leaders d'opinion de votre ville et tentez de cartographier leur lieu de résidence.

## Pour en savoir plus

Armand FRÉMONT, *La Région espace vécu*, Éditions PUF, 1976.



TROISIÈME PARTIE

# CHANGEONS LES RÈGLES



# ACCEPTONS LA VILLE !

---



**Espaces publics accueillants**

Illustration : Frédéric FROUSSART

*Vivre en ville ne signifie pas obligatoirement  
habiter dans des ghettos-dortoirs,  
acheter dans des ghettos-commerciaux,  
apprendre dans des ghettos-écoles,  
travailler dans des services ghettos, jouer  
dans des aires de jeux  
et vieillir dans des maisons du troisième âge.*

A. BRANDT

**D**ifficile de dire qui est urbain et qui ne l'est pas. Est-on urbain lorsque l'on habite au centre-ville mais que l'on n'a plus les moyens de participer aux activités culturelles de la ville (théâtre, cinéma...) car tout l'argent passe dans le loyer de l'appartement ? Est-on urbain quand on habite dans une banlieue ghetto administrativement intégrée à la ville mais mal desservie au centre-ville et où l'on trouve si peu de services ? Est-on urbain quand on travaille toute la journée en ville et que l'on retrouve son pavillon de banlieue chaque soir après plus de deux heures de voiture ? Ne peut-on pas se sentir urbain lorsque l'on habite à la campagne à plus d'une heure du centre d'une grande ville, que l'on dispose de toutes les technologies permettant de se brancher sur l'extérieur, que l'on conserve une bonne qualité de vie, que l'on a le temps de participer à la vie locale, et que l'on peut se rendre régulièrement en ville pour certains achats ou loisirs ?

Ce qui est certain, c'est que la ville n'a jamais été aussi présente. Elle n'a jamais autant attiré hommes, activités et richesses. Nous n'aurions plus besoin des

villes comme outils de production et pourtant ces dernières n'ont jamais été aussi nombreuses et étendues. Tout se passe comme si le besoin de ville avait été remplacé par un désir de ville, pour reprendre la belle formule de l'architecte Roland Castro. Une question célèbre de Lewis Mumford a bien résumé l'ambiguïté de ce mouvement : « *La ville disparaîtra-t-elle ou bien le monde entier ne deviendra-t-il pas un ensemble urbanisé, ce qui serait pour la ville une autre façon de disparaître ?* »

## **NOUS SOMMES ENTRÉS DANS LE TEMPS DES VILLES**

---

Inhibés par les faux débats « ville/campagne », « centre/périphérie », nous n'avons pas encore pris toute la mesure du phénomène urbain. En un siècle, la population des villes a été multipliée par douze et la population mondiale est en passe de devenir majoritairement urbaine. Ce basculement est sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Nous entrons dans « *le temps des villes* » et nous n'y sommes guère préparés...

Notre approche de la ville n'est pas neutre. Elle s'appuie sur un point de vue particulier à propos du développement, du territoire, de la gouvernance, de la ville et de l'urbanité où la question de l'équilibre est centrale. Pour nous, la ville ne doit plus être perçue comme un ensemble

territorial bordé mais comme un organisme aux limites floues, une pulsation qui organise ou désorganise les territoires, un espace réseau à l'échelle de la vie quotidienne des habitants.

Elle doit être abordée en terme d'urbanité en partant des besoins des habitants. Notre pari est celui d'une ville nouvelle, lieu de brassages et de rencontres.

### **CHOISIR UNE VILLE SYNONYME DE BIEN-ÊTRE ET D'ÉQUILIBRE**

---

Si la ville domine la civilisation contemporaine, nous restons bien démunis face à tous ses dysfonctionnements économiques, sociaux, temporels ou environnementaux. En terme opérationnel, les dispositifs mis en place dans le cadre de la « politique de la ville » ont souvent montré leurs limites. De nouveaux outils d'intervention sont aujourd'hui à inventer, un nouvel urbanisme et un véritable projet urbain doivent être définis. Cette montée en puissance des villes interroge chaque citoyen : quel mode d'urbanisation désirons-nous ?

La question urbaine est très peu débattue en France où le débat sur la ville est totalement occulté par le problème des quartiers dits « en difficulté ». Quelques travaux pionniers et l'inflation actuelle de colloques sur ce thème ne peuvent malheureusement pas compenser vingt

années durant lesquelles la pensée sur la ville a piétiné. Pour faire simple, nous avons deux modèles urbains à disposition : un « modèle de type californien » à l'œuvre dans des villes comme Los Angeles et un « modèle néerlandais ».

- Le premier présente plusieurs caractéristiques : étalement de l'habitat et des activités avec des densités faibles et un urbanisme automobile. Les habitants cherchent à s'éloigner d'un centre répulsif en évitant la promiscuité sociale et ethnique. Les classes moyennes et supérieures s'organisent de façon à avoir le moins de contacts possibles avec la ville, ce qui entraîne la création de quartiers loin des villes. On aboutit à un urbanisme sécuritaire dont la figure ultime est l'apparition de villes privées gérées par des sociétés de sécurité. Dans ce modèle, la ville représente l'image du risque.
- Dans le second modèle, la ville est compacte grâce à une forte régulation publique, notamment en termes de transports. Elle correspond à une conception de la vie en société, à la volonté de vivre dans une société intégrée. Une véritable culture urbaine s'y développe et on peut parler de développement durable. Ici, la ville est synonyme d'équilibre et de bien-être.

Entre les deux, il y a sans doute des choix à faire en fonction des coûts économiques et sociaux. Il faut s'interroger sur ces options. Mais si on n'y prend garde, c'est

le premier modèle qui s'imposera. En France : le Schéma national d'aménagement du territoire plaide pour la ville compacte. Mais quels sont les moyens dégagés pour y parvenir et quelle est la volonté des citoyens ? Difficile de répondre tant le débat est faible sur ces questions. Le choix urbain est pourtant simple : « Dans quelle société voulons nous vivre ? » Une société de cohabitation ou une société de ségrégation, l'intégration sociale ou la dérive sécuritaire. C'est en ces termes qu'il faut lancer le débat. La ville est le support matériel du « vivre-ensemble ». Si notre société veut perdurer, notre avis est qu'elle doit faire le choix de la ville et accepter la cohabitation.

## MISER SUR LES ESPACES PUBLICS

---

Quand on s'intéresse à la ville, à son développement et à l'épanouissement de la population, on oublie régulièrement les espaces publics ou collectifs, espaces souvent extérieurs et ouverts à tous qui sont des lieux de vie et de socialisation essentiels pour la ville et ses habitants : lieux de circulation et de stationnement, équipements collectifs, transports publics, abords d'équipements, espaces verts, espaces culturels, espaces commerciaux, espaces résiduels et espaces semi-publics.

Trop souvent définis en creux par rapport aux bâtiments, ces espaces publics ou

collectifs doivent être traités dans le sens d'une plus grande hospitalité, accessibilité et qualité, autorisant les rencontres mais permettant aussi le recueillement. De la qualité de ces espaces dépend en grande partie la qualité de la vie sociale et la participation des habitants au projet collectif.

## **ÉVITER LA CARICATURE CENTRE/PÉRIPHÉRIE**

---

Nous devons revoir notre approche de la ville et changer de regard. Cessons de parler de la ville comme d'une maladie. C'est un territoire complexe en mutation complète, à l'image de l'ensemble de notre société. Gardons nous d'envisager perpétuellement les choses dans une dialectique centre/périphérie. La ville d'aujourd'hui, est une nébuleuse qui évolue par ses marges. C'est à sa périphérie que s'exercent les pressions et que se réinvente la ville de demain. C'est là que s'installent les entreprises, les zones commerciales, les lotissements, créant un paysage banalisé à l'excès, une non-ville, un « espèce d'espace ». Toute solution passe par une banalisation de ces quartiers en les insérant dans une politique globale tant en matière économique, éducative, sociale qu'urbanistique. Il faut sortir le quartier du quartier en réinventant la ville.

## ACCEPTER LA COMPLEXITÉ

---

En tant qu'usager de la ville et en tant qu'acteur, il nous faut accepter la complexité et non nous bloquer sur des pratiques, des temporalités archaïques et des territoires anciens ou dépassés. Nous devons apprendre à penser et pourquoi pas à travailler autrement. Nous devons :

- décloisonner nos pratiques, abandonner une approche sectorielle pour une approche systémique plus riche et plus globale ;
- maintenir l'équilibre entre développement local et ouverture internationale, cohésion sociale et compétitivité, développement économique et souci environnemental, production et qualité de la vie ;
- articuler des logiques et des échelles différentes sans raisonner en termes de frontières ou de chapelles ;
- apprendre à travailler en réseau en dépassant les concurrences inutiles ;
- instaurer partout où nous nous trouvons les conditions d'un processus de négociation en continu où l'on ne séparera plus de façon artificielle temps de la négociation et temps de l'action.

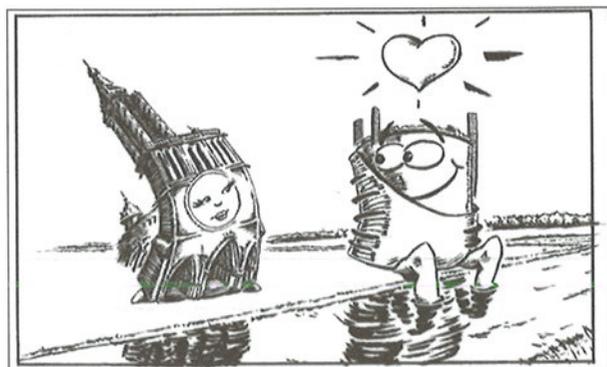
### Exercices urbains

1. Faites la liste de ce qui vous plaît dans la ville et celle de ce qui ne vous plaît pas.
2. Faites la liste de ce que vous attendez de la ville idéale et de ce que vous ne souhaiteriez vraiment pas voir dans la ville idéale.
3. Demandez-vous ensuite si la ville souhaitable ou haïssable que vous avez construite est encore une ville ?
4. Demandez-vous comment faire pour concilier ces intérêts aussi contradictoires.
5. Faites la liste de vos besoins fondamentaux et regardez où ils sont assouvis et où ils ne le sont pas en fonction des villes et des quartiers.



# ÉCOUTONS CEUX QUI LA VIVENT !

---



**Mélange des fonctions**

*Illustration : Frédéric FROUSSART*

*Lorsque d'une mansarde je considère la ville,  
il me semble tout aussi honorable d'y être  
sacristain que souteneur*

CIORAN

*Strasbourg, capitale du XXI<sup>e</sup> siècle ?*

*Gilles,*

*Je t'écris de Strasbourg. Je suis sur une péniche que tu connais bien sur les quais. Ici, on a beaucoup de mal à dire nous. Nous sommes 260 000 à habiter cette ville et nous ne nous connaissons pas. Les quartiers et leurs habitants se tournent le dos par égoïsme ou par peur. Entre le centre-ville transformé en musée, le quartier européen, les zones résidentielles périphériques et les banlieues transformées en bantoustans, tu trouveras rarement une ville aussi éclatée. Au cœur de l'Europe, à la frontière avec l'Allemagne, dotée d'un patrimoine historique exceptionnel, siège d'institutions européennes, lieu d'implantation des plus grandes entreprises internationales, sites universitaires de renom, accueillant des populations venues du monde entier, la belle a pourtant d'indéniables atouts qu'elle ne sait malheureusement pas mettre en valeur.*

*Au lieu de cela, les médias dressent des frontières infranchissables entre les quartiers et les populations de la ville, diabolisant les périphéries « insecure » et folklorisant un centre-ville transformé en musée pour touristes. Le quartier européen reste un ghetto pour riches.*

*Entre mondialisation et développement local, ouverture et crispation identitaire, compétition internationale et cohésion sociale, la capitale européenne se cherche. Première région française pour le vote en faveur de l'Europe, l'Alsace est aussi la première région de France pour le vote d'extrême droite. Contradiction d'une ville sous tension qui cherche sa voie à l'image d'autres métropoles européennes.*

*À bientôt.*

## **COMPRENEZ CEUX QUI FONT LA VILLE : LES ACTEURS**

---

Comprendre la ville, c'est d'abord comprendre les besoins de ses différents acteurs, leurs droits et aussi leurs devoirs. En repartant tout simplement de ces besoins et de ces droits, on peut imaginer une nouvelle formulation du débat public qui fasse écho à la demande de proximité et d'amélioration de la qualité de la vie quotidienne et irrigue l'ensemble de nos politiques.

## **ANALYSEZ LES BESOINS DES ENTREPRISES**

---

Pour comprendre la ville, il faut aussi connaître les besoins des entreprises qui

participent à son développement, souhaitent s'y installer ou s'y développer. On peut résumer ces besoins en sept facteurs principaux :

- **des infrastructures de transport performantes (train, autoroutes, aéroport, voie d'eau...)** qui permettent à l'entreprise d'accéder rapidement à ses marchés et aux centres stratégiques ainsi qu'une desserte locale du site fiable et fluide pour les déplacements quotidiens des salariés et les mouvements de marchandises ;
- **Une main-d'œuvre disponible qualifiée** et des outils de formation professionnelle continue permettant une adaptation rapide aux nouveaux besoins ;
- **Des services à l'entreprise et des administrations performantes** qui permettent de s'ancrer durablement dans le territoire ;
- **Des structures de recherche scientifique, des universités et des centres de transfert de technologie** qui facilitent le développement de partenariats et la fertilisation croisée de l'économie et de la recherche ;
- **Des terrains aménagés et des locaux immédiatement disponibles et de qualité** qui permettent un développement rapide.
- **Des aides financières** directes ou indirectes ;
- **La qualité de la vie au sens large :** climat, environnement naturel, habitat, santé, gastronomie ou vie culturelle (...).

Les entreprises jouent un rôle essentiel en termes d'aménagement et de développement du territoire en organisant et en désorganisant leur bassin d'emploi. Dans un contexte de concurrence territoriale exacerbée, elles choisissent leur implantation en fonction de critères généraux qui doivent être pris en compte par les collectivités. Comprendre les besoins des entreprises ne signifie pas pour autant les accepter sans condition et se mettre sous la coupe des acteurs économiques.

## **METTEZ EN AVANT LE DROIT À LA VILLE**

---

Aux exigences des entreprises, on doit opposer ou au moins associer les droits des citoyens en repartant de la notion de droit à la ville que le sociologue Henri Lefebvre définissait de la manière suivante : « *Le droit à la ville se manifeste comme forme supérieure des droits : droit à la liberté, à l'individualisation dans la socialisation, à l'habitat et à l'habiter. Le droit à l'œuvre et le droit à l'appropriation s'impliquent dans le droit à la ville.* »

Ces droits, repris et précisés dans le cadre de la Charte urbaine du Conseil de l'Europe, fixent quelques devoirs<sup>1</sup>. Considérant que l'exercice de tous les droits

---

1. La Charte urbaine européenne, Conférence permanente des pouvoirs locaux et régionaux de l'Europe, Les Éditions du Conseil de l'Europe, 1993.

cités ci-après doit être fondé sur une solidarité et une citoyenneté responsables, impliquant également l'acceptation des devoirs, les citoyens des villes européennes ont droit :

- 1 **À la sécurité** : une ville plus sûre et sans dangers – protégée, dans la mesure du possible contre la criminalité, la délinquance et les agressions.
- 2 **À un environnement sain et non pollué** : un environnement libéré de la pollution de l'air, de l'eau, du sol et de la pollution acoustique, respectant la nature et les ressources naturelles.
- 3 **À l'emploi** : des perspectives d'emploi adéquates. Le droit de prendre part au développement économique et d'atteindre de ce fait à une autonomie financière personnelle.
- 4 **Au logement** : pouvoir choisir parmi un stock suffisant de logements salubres, à un prix accessible, assurant la tranquillité et le respect de la vie privée.
- 5 **À la mobilité** : une mobilité sans entraves et la liberté de se déplacer ; un équilibre harmonieux entre les différents usagers des rues – transports publics, voitures particulières, piétons et cyclistes.
- 6 **À la santé** : un environnement et une gamme d'équipements favorisant la santé physique et psychologique.

- 7 **Au sport et loisirs** : l'accès sans discrimination d'âge, de capacité ou de revenu, à une large gamme d'installations sportives et de loisirs.
- 8 **À la culture** : accéder et participer à un large choix d'occupations et d'activités culturelles ou de création.
- 9 **À l'intégration multiculturelle** : où la coexistence pacifique des communautés d'origine culturelle ethnique et religieuse différente, est assurée.
- 10 **À une architecture et un environnement physique de qualité** : un environnement physique agréable et stimulant, suscité par une architecture contemporaine de grande qualité ainsi que la conservation et la réhabilitation judicieuse du patrimoine bâti.
- 11 **À la coexistence harmonieuse des fonctions** : en sorte que l'habitat, le travail, les déplacements et la poursuite des activités sociales puissent se dérouler en inter-relations aussi étroites que possible.
- 12 **À la participation** à travers des structures démocratiques pluralistes et une gestion urbaine caractérisée par la coopération entre tous les partenaires concernés, le principe de subsidiarité, l'information, et le refus de tout excès de réglementation.
- 13 **À un développement économique** dans lequel les pouvoirs locaux prennent avec détermination et lucidité une responsabilité dans la création,

directe ou indirecte, de la croissance économique.

- 14 **À un développement durable** où les pouvoirs locaux s'efforcent d'aboutir à la réconciliation du développement économique et de la protection de l'environnement.
- 15 **Aux biens et services** : l'accès à un large choix de biens et services de qualité adéquate, proposés par les pouvoirs locaux, le secteur privé ou les deux conjointement.
- 16 **Aux ressources et richesses naturelles** : celles-ci étant bien gérées et exploitées par les pouvoirs locaux de façon rationnelle, efficace et équitable, au bénéfice de tous les citoyens.
- 17 **À l'épanouissement personnel** : grâce à la création d'un cadre urbain agréable, ainsi qu'au développement social, culturel, moral et spirituel des individus.
- 18 **À la collaboration entre municipalités** dans laquelle les citoyens sont autorisés et encouragés à participer directement aux relations internationales de leur ville.
- 19 **Aux mécanismes et structures financières** permettant aux autorités locales de trouver les ressources financières nécessaires pour l'exercice des droits énoncés dans la présente Déclaration.

20 **À l'égalité** : les pouvoirs locaux garantissant l'exercice des droits ci-dessus pour tous les citoyens, sans discrimination de sexe, d'âge, d'origine, de croyances, de situation sociale, économique ou politique, de handicap physique ou mental.

C'est de la confrontation de ces besoins, droits et devoirs respectifs que doivent naître l'équilibre, l'harmonie et le développement durable de la ville. Cet échange n'est possible que dans le cadre d'un dialogue permanent entre l'entreprise et l'ensemble des acteurs du territoire.



## PRENONS D'AUTRES REPÈRES !

---



***Oublier les règles !***

*Illustration : Frédéric FROUSSART*

*En fait, même les chiens suivent les rues  
et les trottoirs, plutôt que de traverser  
les lots des propriétés, sauf, bien entendu,  
s'il y a un motif excitant.*

J. COUSIN<sup>1</sup>

Monaco

Gilles,

*Je t'écris de Monaco. Hier soir, après un festival sur l'image, j'ai atterri dans une discothèque de bord de mer. Après la remise des prix et les princesses, place à la fête. Soirée privée réservée à canal +. Tant pis, avec un ami nous tentons notre chance et réussissons à entrer au bluff. Sur la piste, quelques têtes connues qui s'agitent. Près de nous des Chinois, un peu plus loin des Allemands et des Suisses. Ici, on baragouine anglais, parfois italien mais pas français. Mes voisins de canapé s'inquiètent pourtant de nous, veulent savoir dans quel hôtel nous sommes descendus. Sans écouter ma réponse, nos amis d'un soir tombent d'accord sur les bienfaits du Martinez. Une minute après, ils ont oublié les deux Français et leur drôle d'accent. Pas même le temps de reprendre le dessus en plaçant notre seule arme : l'émerveillement de notre arrivée de nuit sur l'héliport. Sans*

1. COUSIN J., 1980, *L'espace vivant*, Éditions du moniteur, 236 p.

*intérêt, je te dis. Monte-Carlo, c'est pas toujours rigolo.*

*Tout à l'heure, comme deux enfants, nous nous sommes arrêtés pour observer le ballet des voitures devant le casino. Mais nous ne sommes pas entrés. Vieille pudeur ou rejet du gamin du peuple ? À toi de juger. En sortant des carrosses, les vieilles élégantes et les moins vieilles, semblaient rivaliser de mauvais goût dans leurs parures de sapins de Noël. Jalousie mal placée. Moi qui n'ai jamais aimé les Ferrari, je me suis pourtant pris pour un pilote de formule 1 en passant dans le tunnel. Je ne le ferai plus, c'est promis. Pour me calmer, mon ami me rappelle que nous étions filmés en permanence. Pas de quoi inquiéter le Strasbourgeois habitué à l'hystérie sécuritaire et aux caméras du Marché de Noël. Je ne pouvais pas passer à Monaco sans visiter le centre océanographique du Commandant au béret rouge. Décevant. Restait à profiter des joies de la plage. Je n'ai sans doute pas trouvé les plus belles. Là où j'ai trempé les pieds, le sable jaune rapporté m'a donné l'impression de patauger dans un aquarium.*

*En deux jours, je ne crois pas avoir rencontré un seul Monégasque. Même les forces de l'ordre dans leurs uniformes de poupées n'ont pas réussi à m'impressionner. Les tours de ce*

*Singapour européen ne m'ont pas appris grand-chose sur la ville. Seul l'étagement de la cité pouvait prêter à la rêverie. La ville-État sur son rocher m'a semblé de carton-pâte. Je me suis surpris un instant à y chercher le train électrique de mon enfance. Le palais, ses canons. Au petit matin, rentrant de discothèque, je crois que nous avons longé la mer jusqu'à une cabane où nous avons avalé un café et grignoté quelque chose. C'était tellement simple que je ne suis même plus sûr de cet instant. C'est sans regret que j'ai quitté ce paradis fiscal. Je n'avais décidément pas les règles du jeu, incapable de m'orienter dans le labyrinthe et les codes de la ville casino. Impossible jackpot. Préférer fuir que me perdre. J'irai quand même goûter aux nuits et aux lumières de Vegas.*

*À bientôt de tes nouvelles.*

**NB.** *Au fait, si je ne suis pas entré dans le casino, c'est parce que je ne sais pas jouer.*

Face à la complexité de la ville, il nous faut quelques repères simples.

## RÈGLE 1. DÉFINIR DES LIMITES

Il n'est pas plus facile de délimiter l'espace urbain que de définir un concept

de population urbaine. Les limites administratives des villes coïncident rarement avec celles de l'agglomération morphologique ; le tissu de construction s'étend souvent sur plusieurs communes. Le front des constructions se déplace sans cesse, si bien que les limites administratives ne peuvent plus suivre.

Se contenter de la définition de la ville, au sens strict, définie comme cadre administratif figé, c'est ignorer la réalité économique et sociale qui dépasse ces limites. C'est la ville ou l'agglomération dans son ensemble comme projection spatiale de la réalité de notre vie sociale qui constitue aujourd'hui le cadre de référence.

Il nous faut également prendre en compte le fait que l'espace urbain n'est pas homogène. Il est constitué de secteurs, de zones, de quartiers différents par leurs fonctions, leur physionomie, leur contenu ou leur image sociale. Des obstacles naturels ou artificiels, territoires de la vie quotidienne, territoires sociaux, ethniques ou économiques, « blocs » qui conditionnent et parfois contrarient la circulation des individus. La ville que nous venons d'identifier a également une matérialité et un contenu économique et social. C'est un espace différencié, véritable combinaison de territoires qui se superposent, se recouvrent ou se chevauchent ; leurs limites, parfois floues et imprécises, sont différemment perçues par les citoyens.

## RÈGLE 2. CONNAÎTRE LE TERRAIN

---

Quels sont les éléments physiques qui composent une ville et comment entrent-ils en interaction ?

### *Repérer le site*

Au préalable, on veillera à ne pas oublier le site qui désigne habituellement les caractéristiques naturelles du terrain, le socle sur lequel la cité ou la ville est érigée et se développe : relief, cours d'eau, lac, marais. Ils conditionnent en partie la circulation des individus, des marchandises et des biens et jouent un rôle important dans l'individualisation des parties de la ville.

### *Qualifier l'espace urbain et les fonctions*

On peut ensuite repérer et qualifier les bâtiments qui constituent en quelque sorte la « carapace de l'homme » :

- les **logements des habitants** qui représentent plus de 50 % des bâtiments ;
- les **entreprises de production de biens et de services et les commerces** où travaille la majorité des habitants ;
- les **lieux de stockage** des marchandises, de l'énergie, de l'eau, mais aussi de l'information et des valeurs (bibliothèques, banques...) ;

- les **organismes administratifs et financiers** qui permettent de réguler la vie économique et sociale ;
- **les services aux habitants** : culture et loisirs (musées, théâtres, cinémas, terrains de sport, parcs) ; santé (hôpitaux, cliniques) ; éducation (écoles, universités) ; protection et sécurité (commissariats de police, casernes de pompiers, de militaires, prisons) ; cultes (églises, cimetières).

On peut également identifier les réseaux qui permettent la circulation des personnes, de l'information et des biens :

- **les communications et les transports** : réseau d'avenues et des rues ; systèmes de transport urbains (métro, bus, taxis), interurbains (TER...) ou internationaux (gares, ports et aéroports) ; réseaux pour l'information (téléphone, câble...) mais aussi stations de radio et de télévision.
- **la distribution de l'énergie et l'élimination des déchets** : réseaux électriques, canalisations de gaz, égouts (...).

### RÈGLE 3. DÉJOUER LES PLANS

---

Le plan contrôle toute l'organisation et le fonctionnement de l'espace urbain : il détermine les quartiers, conditionne en grande partie les déplacements, ainsi que la répartition de la population et des

activités. On y voit très bien l'utilisation de l'espace : ses îlots et ses voies, le bâti et le non bâti. En général, les grandes villes n'ont pas de plan homogène mais offrent une juxtaposition de plans différents selon les secteurs et les périodes de construction. Les urbanistes regroupent généralement ces plans en deux grands types principaux :

- **le plan en damier**, facilement identifiable avec ses grands axes qui se recoupent à angle droit.

On le trouve sur tous les continents de Manhattan à Barcelone en passant par San Francisco, Chicago, Turin ou Buenos Aires. Les blocs d'immeubles ont des formes régulières. Ce plan est très rassurant pour le visiteur qui s'y repère facilement. Seul inconvénient : une mauvaise visibilité aux carrefours et le vent qui s'engouffre dans les avenues sans obstacle et transforme parfois Manhattan en frigidaire.

- **le plan radio-concentrique** est très répandu dans les villes occidentales au passé médiéval.

Le réseau des voies en étoile part du centre vers toutes les directions. On le retrouve à Paris, Milan, Munich, Bruxelles ou Moscou. Il permet de gagner rapidement le centre à partir de la périphérie. Par contre, nos amis américains, qui connaissent peu les courbes s'y retrouvent très mal. À Manhattan, les rues légèrement courbées sont des attractions touristiques très prisées.

Les spécialistes ajoutent souvent à ces deux plans principaux **le plan en éventail** ou **en demi-cercle** pour des villes « amputées » qui se sont le plus souvent développées sur un littoral, au bord d'un fleuve ou d'une forêt, voire autour d'un centre occupé par un château comme à Karlsruhe.

Certains évoquent encore **le plan linéaire** qui rappelle les villages-rues de Lorraine ou l'urbanisation le long des routes forestières des fronts pionniers.

On peut ajouter trois remarques :

- dans beaucoup de pays en voie de développement, les villes se développent encore sans aucun plan et sur les marges des agglomérations, l'auto-construction est la règle, notamment dans les bidonvilles ;
- les plans idéaux, quand ils existent, ne concernent le plus souvent que la partie centrale de la ville : à la périphérie, en général, le schéma se modifie ;
- dernière remarque : ces plans sont tellement résistants que les trames et orientations survivent généralement aux opérations de rénovation urbaine, aux guerres ou aux tremblements de terre.

Cette matérialité immobile, privée des activités et des déplacements de ceux qui l'animent, n'est que le « cadavre de la ville ». Les éléments les plus explicatifs sont à chercher du côté des acteurs de l'espace urbain.

## RÈGLE 4. SAISIR LES DYNAMIQUES ET LES FORCÉS À L'ŒUVRE

---

La structure d'une ville est la résultante de nombreuses forces en jeu. Si elle s'organise selon les volumes construits, des réseaux de pôles, d'axes et de flux et des équipements culturels et de services déjà mis en évidence, d'autres facteurs jouent également un grand rôle : localisation des valeurs foncières, des types d'activités, des densités d'emplois, des densités résidentielles ou des structures socio-démographiques. Plusieurs principes participent à la genèse et à la dynamique de cette structure urbaine. Les principes d'agglomération ou de maximisation des interactions dirigent dans ses grandes lignes la configuration spatiale d'ensemble. La courbe des prix et des densités s'affaïsse du centre vers la périphérie, la densité du bâti diminue, celle des logements augmente, les activités consommatrices d'espace, ou incapables de supporter des coûts du foncier, ont tendance à se substituer à celles qui privilégient les localisations les plus proches possibles du centre. D'autres types d'interactions se superposent à ce schéma comme le principe d'association ou d'exclusion qui joue aussi bien pour les activités que pour les populations et se traduit par des phénomènes de spécialisation et de ségrégation.

## RÈGLE 5, CONSIDÉRER LA VILLE COMME UN ÊTRE VIVANT

---

La ville naît, se développe et meurt. Chacun de ses quartiers, chacune de ses rues est soumise à cette loi biologique. L'exemple le plus développé a été décrit par « l'École de Chicago » qui dessine la ville comme un phénomène darwinique, n'ayant de cesse de se spécialiser pour survivre (cf. chapitre « L'ADN urbain »). Les habitants de Chicago, selon qu'ils soient Polonais, Russes ou Italiens se concentrent à leur arrivée dans des lieux ethniques rassurant par la culture, la langue, les églises et cultes qui s'y développent. Puis l'indépendance financière, voire le confort venus, ces familles s'américanisent, voire s'ancrent dans des lieux plus conformes à la bourgeoisie locale, allant jusqu'à donner à leurs enfants des prénoms très US. Ce phénomène de « synchronisation » de la culture à celle de la ville n'est pas nouveau. Les protestants français chassés par la révocation de l'Édit de Nantes furent accueillis par Berlin grâce à l'Édit de Potsdam. Ces protestants se sont peu à peu fondus dans le paysage allemand. Un des derniers responsables politiques de la RDA, Monsieur De Maizières, d'origine française était parfaitement intégré. De même des familles d'origine juive avaient eu l'idée lors de leur arrivée en Rhénanie de donner à leurs enfants le nom de la ville où ils

s'installaient. Malheureusement les Eschweiler, les Troisdorf furent facilement appréhendés quand la machine de terreur nazie se mit en place.

Si les habitants se meuvent dans la ville, faisant aujourd'hui la richesse du douzième arrondissement de Paris, ou le bonheur de Montrouge ou d'Issy-les-Moulineaux – pour les plus jeunes à la recherche de loyers encore acceptables –, ils définissent aussi une nouvelle ville qui ne ressemble plus à la ville ancienne. Prenez Issy-les-Moulineaux, ville industrielle à deux pas de Paris. La désindustrialisation rapide en région parisienne a permis à un maire habile de multiplier les espaces de développement face à un quinzième arrondissement de Paris trop timide ou encore englué dans une vision rétrograde du développement de Boulogne-Billancourt enlacée par les emprises de Renault. Conclusion, moralité ? Issy est devenue un lieu où il fait bon habiter et où les entreprises parisiennes à la recherche de terrains près du RER ou du métro ont trouvé des espaces à des prix compétitifs. De même, entre Boulogne et Issy, existe l'Île Saint-Germain, autrefois ghetto ouvrier pour les salariés de l'Île Seguin toute proche. La fermeture de l'usine Renault et l'augmentation des prix de l'immobilier à Paris, ont transformé cette île en havre de paix pour quelques sociétés ou pavillons impossibles à réaliser à deux pas de la capitale, mais qui disposent aujourd'hui du tramway et d'une gare RER.

La ville se transforme, même si son ADN imprime sa marque dans son développement. La ville meurt aussi. Les villes industrielles du nord ou de l'est de la France ont vu en moins de deux cents ans l'industrie prospérer dans des bourgs ruraux, transformant le village en ville industrielle. Il a suffi de deux ou trois décennies pour que cette richesse s'enfuie. Les usines ont fermé, les pré-retraités et les cafés nés des primes de licenciement ont fleuri, mais la ville meurt, ou plutôt retourne à son état d'équilibre, celui d'un bourg perdu. Les foires de Champagne avec le détour des routes commerciales ont vécu ce déclin, Provins n'est plus qu'une ville bourgeoise sans industrie, et pourtant...

Dans la Ruhr, les gens ont appris à vivre et à survivre aux crises qui se sont multipliées au cours de l'histoire économique allemande. Dortmund est devenue un pôle scientifique reconnu, où l'emploi tertiaire a depuis longtemps dépassé les emplois industriels. Bochum, interdite d'université par le *Kaiser* craignant la fraternisation des ouvriers et des étudiants, a développé un pôle de formation supérieur reconnu. Ces villages près de la rivière Ruhr ont appris au cours de leur histoire à ne pas renoncer. En France, des villes comme Roubaix savent que le déclin ne doit être qu'un phénomène passager. Mais attention, aujourd'hui, la carte des réseaux d'autoroute, de liaisons à grande vitesse ferrées peut exclure un

territoire. Malheur à celui qui s'assoupit. À l'affirmation de Duby, encore valable au Moyen Âge : le chemin fait la ville, s'est substituée l'autre règle cardinale : la ville fait le chemin. Dans les agglomérations riches de clients pour les avions, les TGV ou les péages d'autoroute, les infrastructures se développent et renforcent l'attractivité. Aux autres, les annonces de recrutement pour les centres multi-services accueillant à bras ouverts les familles nombreuses, capables à la fois de faire revivre un commerce en centre-ville, et d'amener par leurs enfants un sursis pour l'école municipale. La ville peut mourir, avec ses habitants, doucement, un peu comme la France des années 1930 dansait sans voir le déclin arriver.

## **RÈGLE 6. SE MÉFIER DE L'ÉCONOMIE !**

---

En France, l'économie s'est longtemps méfiée de la ville. Quand on sait que la population urbaine française n'a dépassé la population rurale que dans les années 1930, alors que ce dépassement avait eu lieu dès le xv<sup>e</sup> siècle aux Pays-Bas, on ne s'étonne guère de cette incompréhension. La France est un pays profond dans sa géographie et sa culture. Il n'est qu'à se promener sur les autoroutes pour voir défiler un paysage rural. Même impression lors de villégiatures en Bourgogne,

Bretagne, Auvergne. L'espace vous envahit. L'autre est loin. Faites la même expérience au Japon, en Allemagne ou aux Pays-Bas, vous verrez comment l'autre est plus proche. De plus, chacun d'entre nous a encore un grand-parent ou arrière-grand-parent qui vit à la campagne, chose inconcevable en Grande-Bretagne, ou en Allemagne. Nos références de vacances chez grand-père sentent la paille et la citronnelle et non les promenades le long des boulevards, la visite des musées ou des magasins...

La ville n'a pas ou peu été étudiée, considérée comme un corps étranger. Le livre de Gravier, *La France et le désert français*<sup>1</sup> proposait un coupable, Paris ; la politique d'aménagement du territoire des années Guichard puis de ses successeurs n'a eu de cesse de dilapider les richesses parisiennes vers nos bonnes villes de province. Récemment, l'État a de même multiplié les universités, IUT dans des villes moyennes dépourvues de cultures étudiantes et délocalisé ses administrations, au gré du prix de l'immobilier parisien ou du poids de tel ministre, baron en sa bonne ville.

Le déclin venant, l'industrie fuyant Fougères après avoir été chassée de Paris, certains se sont posés des questions : et si la ville était un moteur économique ? Car concentrer des emplois qualifiés et

1. J.-F. Gravier, *Paris et le désert français*, Paris, Le portulan, 1947.

non qualifiés, concentrer des emplois industriels et de services, concentrer des laboratoires de recherche et des universités, tout cela – comme le démontre le « Phénomène de Cambridge » ou les travaux du laboratoire « Œil » de Davezies –, initie une réaction « atomique » auto-créant de l'emploi. Tout comme vous ne rentrez pas dans un restaurant vide, les entreprises sont naturellement amenées à se concentrer pour disposer de services que l'on qualifie de logistique (nettoyage, gardiennage, mais aussi maintenance, etc.) et un réservoir de main-d'œuvre en quantité et en qualité. La ville est enfin découverte en France comme facteur de croissance économique... Et comme de bien entendu le balancier va trop loin à l'opposé des politiques précédentes...

L'économiste ne jure plus désormais que par l'étudiant créateur d'entreprise dans son misérable logis sous les toits, à défaut du garage de Hewlett et Packard dans la Silicon valley, coincée entre deux agglomérations que sont San José et San Francisco. L'entrepreneur est devenu l'alpha et l'oméga de tout développement, et tout ce que doit faire un bon maire ou un bon développeur local, c'est d'écouter dorénavant l'entrepreneur. Toute stratégie de développement doit être centrée sur l'entreprise, véritable gestionnaire par défaut de nos villes. Le centre est un centre commercial, le citoyen un consommateur ou de la ressource humaine.

Tout est faux. Aujourd'hui comme hier, l'habitant vote avec ses pieds. Vous ne savez plus dans l'agglomération nantaise si vous habitez Outreaux ou La Jonnelière, ce qui vous intéresse si vous avez des enfants, c'est que l'école soit bonne et la plus sécurisée possible, et si vous êtes jeune ou retraité, la densité des services de soin, des cinés ou cafés à la mode. La ville, en créant le citoyen consommateur, a développé un nouvel acteur, exigeant envers sa ville, lui demandant de répondre à ses besoins. L'économie n'est qu'un pan, certes important mais pas primordial de la qualité de la ville. Dans les classements de villes à qualité scientifique dérisoire que l'on trouve dans les *News magazines*, l'emploi n'est plus qu'une statistique comme une autre. Le citoyen consommateur zappe de quartier en quartier, de ville en ville, à la recherche d'une satisfaction protéiforme. Malheur au maire économiste dans la ville à la carte.

## RÈGLE 7. CRAIGNEZ L'APARTHEID !

---

La ville est le lieu de l'étranger par excellence. Ici vous êtes à l'abri du regard inquisiteur de la communauté villageoise, ici vous pouvez vous perdre. Il n'y a qu'à Paris que l'on peut se cacher, rappelait Alain Delon à Gian Maria Volonte dans *Le cercle rouge*. Comme on disait au Moyen Âge, l'air de la ville rend libre.

Et pourtant, la ville se spécialise, se ghettoïse. D'abord, la ville moderne de l'après « Charte d'Athènes » décline ses fonctions sur le territoire. Il y a des lieux pour habiter, pour travailler, pour s'approvisionner, pour se former, etc. Et pour que la machine économique marche au mieux, il faut concentrer certaines activités en certains lieux : le centre-ville est un centre commercial, comme il se développe de même le long des autoroutes pour son accessibilité aux voitures. L'université, les centres de recherche s'aménagent en campus, pour développer un effet technopole ou « *Cluster* », afin de multiplier en un même lieu les rencontres entre chercheurs et entreprises de hautes technologies.

De même, et naturellement, chacun recherche la proximité de son « pareil ». Que ferait-on dans un quartier jeune comme le *Schwabing* de Munich à plus de trente-cinq ans, avec ses cafés et ses personnes criant le soir, et dérangeant fortement vos futurs héritiers préparant dans le silence leurs futures journées de classe studieuses ? Sinon, bien sûr, signer des pétitions pour réduire les nuisances. Que ferait-on à Notting Hill sans le sou, sinon prier pour rencontrer Hugh Grant et revivre le film ? Mais le prince charmant, plus personne n'y croit... Que ferait-on Auvergnat de souche dans les quartiers nord de Marseille ? C'est tellement plus rassurant de vivre entre soi, avec vos semblables, partageant la même culture,

la même religion et la même cuisine. Dans les villes privées aux États-Unis et même en France, certains lieux refusent les enfants comme on refuse les chiens dans les parcs publics : trop de bruit, trop de nuisance. À Los Angeles, des actions comme « *Neighborhood Watch* » se développent. Si votre voisin ne vous voit pas de la journée, si le journal est resté sur la pelouse, si vous criez plus fort que d'habitude sur votre mari, votre femme, vos enfants ou votre chien, il appellera le responsable de la police privée de votre quartier qui très gentiment viendra vous demander si tout va bien. La ville disparaît, ou plutôt se recompose en dizaines de petites villes, selon votre profession, votre âge et vos revenus. Votre ville n'est pas celle de l'autre, surtout s'il ne partage pas un de vos critères. Les personnes âgées meurent seules à Paris quand il fait chaud, entourées d'appartements vides, ou peuplés d'autres solitaires, sans racines plongées dans les lieux, sans contact avec le voisinage. La ville tue la ville.

Pourtant, émergent ici ou là d'autres modèles comme Bologne, en Émilie-Romagne. La vieille ville est restée à la fois un lieu d'habitations, de loisirs et de sciences avec son université insérée dans le tissu urbain, loin des campus banlieusardisés. Des villes au Danemark tentent elles la gratuité des transports pour réduire la fracture entre le centre et les quartiers périphériques.

Alors bien sûr, si vous aimez le Mont-Saint-Michel, Disney Land Paris, Chinatown, Little Italy ou le Fisher Village de Los Angeles, vous ne pouvez que vous réjouir de cette évolution. Sinon, cherchez les lieux de « frottements urbains » dans les gares où tout le monde part ou arrive, dans les bars où le café est moins important que « la faune » qui vous entoure. Rendez-vous au *Blechnpalast* de Berlin, pour y voir jouer les *Eisbären* : rien de tel que le sport pour prendre conscience d'un apartheid organisé. C'est à la fois la séparation avec chacun dans sa tribune et la communion autour d'un objectif commun : gagner. Quand le PSG joue et que les speakers, après avoir salué la tribune Boulogne et Auteuil, passent à la tribune présidentielle, les sifflements montent des tribunes populaires. Pourtant, dès que le match démarre, les chants sont à l'unisson.

### Exercices urbains

1. Demandez autour de vous qui a encore de la famille à la campagne !
2. Dessinez le plan de votre ville !
3. Essayez de vous souvenir des dernières grandes liesses collectives qui ont remué votre ville !
4. Astreignez-vous à regarder pendant une semaine le journal de 13 heures de la première chaîne française de télévision. Comptabilisez le nombre de reportages consacrés à l'espace rural et ceux consacrés aux villes. N'y aurait-il pas un autre déséquilibre campagne-ville, représentation-réalité ?

## CONCLUSION, VERS LA VILLE À LA CARTE

---

### *Vers ta ville à ta carte*

*Nombreuses sont les villes comme Phyllide  
qui se soustraient aux regards,  
sauf quand tu les prends par surprise.*

ITALO CALVINO

Vous l'aurez compris, il n'existe pas une ville mais des villes qui varient en fonction des individus, de leur culture, de leur histoire, de leur activité, de leur sensibilité et de leurs goûts. Alors, bon appétit !

### **CITOYENS ! COMPOSEZ VOTRE MENU... À LA CARTE !**

---

Dans ce bric-à-brac, à vous de construire vos trajets, vos pratiques et vos représentations de la ville. Nous vous avons proposé quelques clés de lecture de la ville à la carte. Nous avons listé les clichés,

déniché les meilleurs angles, pris de la hauteur et exploré les profondeurs, identifié les temps de pauses et les accélérations, montré les avancées et signalé les impasses de la ville comme de l'urbanité. Ces quelques clés non exclusives peuvent vous permettre de regarder et d'apprécier la ville autrement. Ces boussoles sont là pour vous faire perdre le nord, plus que pour vous diriger. Vous en trouverez d'autres. Vous possédez déjà vos propres cartes intimes de la ville. Dessinez-en d'autres. À vous de jouer et de composer votre menu.

## **CITADINS ! ACCEPTEZ LA COMPLEXITÉ**

---

La ville ne vaut que par la richesse, la diversité face à l'uniformisation et à la banalisation des formes et des pratiques. Ni modernisme à outrance, ni folklore dégoulinant, ni transport public exclusif, ni voiture triomphante, ni musée, ni pagaille, ni fumées industrielles, ni tertiaire aseptisé. La richesse de la ville est dans la diversité, la variété face à l'uniformité. Votre richesse est dans la curiosité contre l'insécurité. Sortez des trajets quotidiens usants et retrouvez le goût de la ville et le goût des autres. Devenez touriste de votre quotidien.

## **USAGERS ! METTEZ-VOUS EN DANGER**

---

Mettez-vous en danger : partez à la découverte de la ville ! Oubliez les trajets et l'espace imposé des guides touristiques. Retrouvez une âme d'explorateur et partez à la conquête de la ville avec méthode ou en laissant faire le hasard. Prenez votre temps ou attrapez la ville à bras le corps dans le tourbillon, jusqu'au tournis. Bouffez de la ville jusqu'à l'indigestion ! La ville est un plat qui se mange chaud ou froid : c'est selon. Sur le pouce ou en mettant les formes. Mais surtout : goûtez-y ! Ne passez pas à côté de la ville et de la vie.

## **ENSEIGNANTS ! IMAGINONS UNE ÉDUCATION À LA VILLE**

---

Au-delà de l'impulsion, le goût se travaille, nécessite une éducation. Notre vieux pays rural – pas seulement dans ses institutions – doit faire sa révolution urbaine. L'urbanisme, les sciences de la ville doivent être mis à l'honneur dans les écoles, les collèges et les lycées. Passée la partie théorique, l'appropriation de la ville doit se faire par la pratique, les « classes de ville » et le jeu urbain. Comment pouvons-nous avoir la prétention de faire de nos bambins des citoyens à part entière, sans les aider à prendre conscience de leur

environnement, des individus, des communautés qui y vivent, des activités qui s'y développent et des mouvements particuliers qui donnent le tempo de la ville ?

## **INGÉNIEURS ! DÉVELOPPONS DES OUTILS DE NAVIGATION DANS LA VILLE**

---

La ville à la carte nécessite la mise en place de nouveaux outils de navigation qui permettent de se retrouver facilement dans un système de mobilité complexe qui n'est plus limité à l'usage du seul transport public, du seul véhicule individuel, mais croise tous les modes et types de déplacements. Les centrales de mobilité sont des outils qui rendent possible une souplesse de déplacement en fournissant les informations globales et intermodales sur les réseaux et les horaires, en autorisant le paiement combiné, en intégrant tous les modes de déplacements, en optimisant les transports existant et en limitant temps d'attente et ruptures de charge.

## **URBANISTES ! INVENTONS UNE ERGONOMIE URBAINE**

---

Pour permettre à chacun de découvrir la ville à la carte, nous devons travailler à la rendre accessible. Nous devons revoir son ergonomie pour qu'elle devienne lisible, imaginable et praticable quels que soient notre condition physique ou matérielle et notre statut socio-économique. L'ergonomie urbaine<sup>1</sup>, c'est la redécouverte de la ville pour tous.

## **COMMERÇANTS ! ADAPTONS-NOUS AUX NOUVEAUX RYTHMES DE LA VILLE**

---

Les rythmes de nos vies changent et nos besoins évoluent dans l'espace et dans le temps en terme de localisation et d'horaires. Avec vous, donnons-nous les moyens de repenser les horaires des services dans une démarche d'amélioration de la qualité de la vie des usagers qu'ils soient habitants, travailleurs ou simples visiteurs.

---

1. Ergonomie n. f. (du grec *ergon*, travail) : recherche d'une meilleure adaptation entre une fonction, un matériel et son utilisateur, Petit Larousse.

## **GÉOGRAPHES ! CONSTRUISONS DE NOUVELLES REPRÉSENTATIONS DE LA VILLE ET DES ESPACES-TEMPS**

---

Représenter la ville, ses espaces, ses rythmes et ses tensions nécessite l'invention et le développement de nouvelles images, de nouvelles représentations dynamiques où le mouvement soit visible. Au croisement de la vidéo, de l'animation et de la réalité virtuelle, de nouvelles pistes s'ouvrent pour la gestion quotidienne, la simulation et une nouvelle pensée urbaine.

## **ÉLUS ! RENFORÇONS LES DROITS DU CITOYEN DANS LE CADRE DE LA RÉPUBLIQUE**

---

La ville change. Vous devez changer. La ville à la carte est celle de la curiosité, de l'éphémère, de la recomposition permanente et des changements de rythmes. Cette ville n'est pas celle de la politique traditionnelle, du temps long et de la démocratie représentative. Elle n'est pas encore la vôtre mais doit le devenir. Source de découverte, en mutation permanente, la ville à la carte peut aussi devenir source d'inégalités d'accès, d'utilisation pour les plus faibles tant d'un

point de vue physique (handicap), socio-économique, qu'ergonomique (capacité à se représenter l'environnement).

**La ville à la carte**, c'est aussi la définition de nouveaux droits pour le citoyen : droit à la ville plus que droit à sa ville.

## **LECTEURS, VOUS TOUTES ET VOUS TOUS ENFIN ! PRENEZ VOTRE VILLE EN MAIN...**

---

N'attendez pas des autres qu'ils fassent le travail à votre place. C'est à vous de lever la tête et de changer de regard sur votre quotidien... sur la ville et sur la vie. Nous vous avons prévenu et nous confirmons : **la ville s'éprouve plus qu'elle ne se prouve.**

## **ET PROJETEZ-VOUS DANS L'AVENIR !**

---

La dictature de l'urgence, l'hypertrophie du présent, et la survalorisation du passé qui caractérisent notre société s'accompagnent d'une incapacité à penser le futur et à se projeter pour construire notre avenir. Pourtant, **l'avenir n'est pas écrit : il se construit aujourd'hui et maintenant. Projetez-vous dans le futur !**

**NB.** Nous avons imaginé un instant nous livrer avec vous à un exercice de prospective sur l'avenir de la ville mais après avoir lu dans le *Dictionnaire du futur* de Jacques Attali daté de 1999, que New York aurait un jour « des problèmes d'évacuation de gravats », nous nous sommes dits que décidément, il ne fallait pas jouer avec ces choses-là.

## ENSEMBLE ENGAGEONS LE DÉBAT !

### *Voici dix projets pour débattre*

Ces quelques projets ne sont pas le fruit d'une idéologie. Nous prenons volontiers la liberté de vérifier si l'herbe n'est pas plus verte dans le pré d'à côté, dans d'autres pays et d'autres villes. Utilisez-les pour engager le débat ici et maintenant, dans vos villes et vos quartiers :

- 1 **Citoyenneté** : pour des maires de quartier élus au suffrage universel

Dans une grande ville, il est difficile de donner un sens à nos droits et devoirs de citoyens. Trop éloignés de nous, nos élus versent inévitablement dans une gestion technocratique de la ville. L'engagement et la responsabilisation des citoyens restent fatalement trop limités. La solution ne viendra pas des comités de quartier qui, à l'évidence, ne fonctionnent pas dans leur forme actuelle.

**Notre proposition** : mettre en place de véritables mairies de quartier avec des maires élus sur des territoires pertinents de 25 000 habitants au maximum, et élaborer des contrats de développement avec chaque quartier.

- 2 **Circulation** : pour un pacte de mobilité

Nous sommes toujours des millions à nous retrouver bloqués aux mêmes heures, chaque matin et chaque soir, dans les embouteillages. Pourtant, toutes les entreprises, collectivités, universités et écoles n'ont pas forcément besoin d'ouvrir et fermer leurs portes à la même heure. Une désynchronisation, un décalage de quelques minutes en début et fin de journée de travail permettrait d'améliorer la fluidité du trafic et par conséquent la qualité de la vie et de l'air.

**Notre proposition** : inviter les entreprises, collectivités, universités, hôpitaux et l'ensemble des acteurs locaux à négocier un « Pacte de mobilité » et mettre en place dans les villes où cela est possible des réseaux de bateaux bus.

- 3 **Accueil** : pour un tourisme urbain et citoyen

Alors que la France reste le premier pays d'accueil touristique au monde et que le tourisme urbain se développe, nous sommes encore en retard par rapport à des pays comme l'Angleterre et la Hollande sur des formules d'accueil simples et conviviales de type *Bed and Breakfast* qui facilitent aussi les échanges entre habitants et visiteurs.

**Notre proposition** : développer les formule d'accueil des touristes chez l'habitant en ville.

**4 Développement économique et création** : pour des pépinières d'entreprises

Malgré tous les discours sur l'aide à la création, et contrairement à ce qui se passe dans d'autres pays, il y a encore peu de véritables pépinières d'entreprises qui favoriseraient la création en offrant aux créateurs et artistes des locaux adaptés, un soutien au démarrage et une aide au développement.

**Notre proposition** : fournir des lieux et des moyens aux créateurs.

**5 Culture et convivialité** : pour une animation nocturne

La France est riche en événements culturels et possède un formidable patrimoine mais les horaires ne sont pas toujours adaptés aux nouveaux rythmes urbains, notamment en soirée. Pourquoi ne pas imaginer que les musées, bibliothèques, cinémas, théâtres, centres socioculturels, opéras mais aussi commerces puissent rester ouverts plus tard en soirée afin de permettre aux habitants et aux visiteurs d'en profiter plus largement ? En terme de manifestation, pourquoi ne pas s'inscrire dans la dynamique des « Nuits blanches » de Paris, Rome et Bruxelles pour lancer des « nuits blanches » dans des capitales régionales qui « baillent *night* ».

**Notre proposition** : décaler les horaires d'ouverture des équipements socioculturels en soirée et développer les événements nocturnes.

**6 Sécurité** : pour une sécurité reposant sur la présence humaine

La petite délinquance, les violences urbaines et, plus encore, le sentiment d'insécurité ont progressé dans toutes les grandes métropoles. Partout les réponses en termes d'effectifs policiers, de caméras de surveillance ou même de couvre-feu sélectif ont montré leurs limites. La délinquance et la peur se développent dans les endroits et les moments où la ville est amputée d'une partie de ses activités.

**Notre proposition** : peupler la nuit urbaine et développer des activités en soirée afin de permettre un encadrement social naturel de la cité.

**7 Bien-être et urbanité** : pour des espaces vraiment publics

La ville appartient à tous, mais l'espace public est bien peu accueillant. Où peut-on, dans notre bonne cité, se

reposer, boire ou... uriner gratuitement, dans une ville qui multiplie les canisites mais qui ferme souvent à 19 heures ses toilettes publiques ! Pourquoi ne pas installer de toilettes, fontaines, œuvres d'art et bancs publics plutôt que des bornes et poteaux qui encombrant et durcissent l'espace public ?

**Notre proposition** : mettre en place un espace urbain au service du public.

8 **Intergénération** : pour une ville soucieuse de ses anciens

Lieu de rassemblement et d'échange, la ville est de plus en plus un lieu d'exclusion et de solitude pour une partie de la population et notamment pour nos aînés qui se trouvent isolés, de moins en moins en contact avec le reste de la population. D'un autre côté, le savoir-faire des anciens est peu mobilisé faute de relais organisés.

**Notre proposition** : mettre en place des bourses d'échanges entre associations et retraités prêts à s'investir, et construire des maisons de retraite insérées dans la ville et proches d'autres équipements (commerces, écoles, crèches...) permettant les échanges.

9 **Jeunesse** : pour une ville plus soucieuse des besoins des jeunes

Les moins de vingt ans de la population doivent pouvoir prendre toute leur place dans la vie de la cité. Faciliter leur accès aux équipements et aux services existants et adaptions ces derniers à leurs besoins. Vers l'extérieur, les municipalités devraient également donner la possibilité aux jeunes d'effectuer un mois de formation ou de stage à l'étranger. C'est dans l'échange qu'ils prendront goût à l'ouverture, aux autres et aux langues.

**Notre proposition** : adapter la ville aux besoins des jeunes et soutenir les échanges internationaux.

10 **Université dans la ville** : pour une université ouverte sur la ville

Dans de nombreuses métropoles françaises, il y a urgence à réconcilier l'université et la ville pour profiter vraiment du potentiel : campus dignes de ce nom, amélioration de l'accueil des étudiants et organisation des réseaux d'anciens étudiants, ambassadeurs des villes ; développement des échanges entre les universitaires, les élus et les techniciens municipaux et lancement de programmes de recherche-action sur des sujets aussi cruciaux que la politique de la ville, la gestion du risque, la mixité, la mobilité urbaine, l'exclusion ou le développement.

**Notre proposition** : mieux intégrer l'université à la ville et multiplier les échanges.

## UN CADRE POUR ALLER PLUS LOIN

---

Pour mettre en place de telles démarches, trois types de dispositifs partenariaux devraient être encouragés dans les villes de plus de 10 000 habitants :

- des « **agences/maisons du temps** », associations qui travailleraient sur la bonne articulation entre offre et besoins en termes d'horaires, d'ouverture et la création de services adaptés ;
- des « **agences/maisons du futur** », associations qui organiseraient la réflexion prospective et le débat sur les futurs souhaitables ou haïssables pour la ville ;
- des « **agences/maisons de la mobilité** », associations qui s'occuperaient de questions de transport et de mobilité avec les collectivités et les entreprises.

On peut aussi imaginer de regrouper dans une seule structure partenariale ouverte au grand public les actuelles agences de développement, agences d'urbanisme, ou agences du temps et organismes s'occupant de transport et de mobilité.

## UN ENGAGEMENT CITOYEN

---

Mais plus que de structures, c'est d'imagination, de décloisonnement et d'engagement que les villes ont besoin pour retrouver un nouveau souffle et redevenir ce qu'elles n'ont jamais dû cesser d'être : des lieux d'échange, de frottement et de possibles.

*Nous demandons légitimement à la pensée  
qu'elle dissipe les brouillards et les obscurités*

EDGAR MORIN

Si vous avez changé d'état d'esprit, si aujourd'hui entre deux rendez-vous vous savez lever la tête, regarder par terre, si vous acceptez les odeurs, si vous avez appris à entendre les bruits de la ville ; si vous touchez les murs autrement que par accident, si votre goût a une géographie, si la marche est redevenue un moyen de déplacement, si vous avez décidé de jeter vos guides touristiques, si vous préférez l'Arsenal aux Doges de Venise, le Neuhof à la cathédrale, si vous passez vos week-ends à visiter des zones d'activités, si vous courez ailleurs que dans les parcs, si vous cherchez à visiter les musées après 22 heures, si vous vous surprenez à délaissier la plage pour parcourir Boulogne, si vous savez enfin pourquoi votre rue s'appelle « rue du pélican », si vous utilisez le tram 50 comme une vitrine sur la ville, si les caméras de surveillance vous incommode autant que les digicodes, si vous préférez « traverser » Saint-Denis, Poitiers ou Belfort à pied plutôt que de « faire » Bali, l'Australie, Madagascar ou le Sri Lanka, alors nous avons gagné notre pari et nous savons que nous vous retrouverons.

Mais surtout, si vous avez décidé de passer vos vacances sur l'île de Ré, d'insulter la dame dans sa voiture au feu rouge, d'enfiler votre jogging pour aller à la boulangerie ou de peaufiner le brillant de votre voiture au pachyderme bleu...

**Ne changez rien !**

**Nous finirons bien par nous croiser... en ville.**

**Votre avis nous intéresse !**

**Gilles.rabin@wanadoo.fr**

**Luc.g@noos.fr**

## BIBLIOGRAPHIE

---



***S'orienter dans le labyrinthe***

*Illustration : Frédéric FROUSSART*

**Balises à l'usage des naufragés de la ville**

Dans ces quelques pages, vous trouverez des auteurs, dont l'approche, le parcours ou les idées ont su nous séduire. D'autres auraient sans doute pu trouver leur place dans cette petite bibliothèque partielle et partielle qu'il vous faudra compléter.

- AUGE M., 1986, *Un ethnologue dans le métro*, Hachette, 125 p.
- AUGE M., 1992, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la sur modernité*, Seuil, 150 p.
- AYDALOT P., 1985, *Économie régionale et urbaine*, Economica, 487 p.
- BACHELARD G., 1967, *La poétique de l'espace*, PUF, Paris, 214 p.
- BAILLY A., 1977, *La perception de l'espace urbain*, CRU, 264 p.
- BARTHES R., 1957, *Mythologies*, Seuil.
- BENJAMIN W., 2003, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*, Allia, 50 p.
- BERQUE A., 1990, *Médiance, de milieux en paysages*, Reclus, 162 p.
- BERTRAND M., 1978, *Pratique de la ville*, Masson, Paris, 212 p.
- BIERCE A., 1989, *Le dictionnaire du diable*, Rivages.
- BRUNET R., 1992, *Les mots de la géographie*, Reclus/la Documentation Française, 470 p.
- CASTELLS M., 1972, *La question urbaine*, François Maspero, 526 p.
- CERTEAU (de) M., 1990, *L'invention du quotidien*, Folio, 349 p.
- COULMIN P., 1986, *La décentralisation, la dynamique du développement local*, Syros, 255 p.
- COUSIN J., 1980, *L'espace vivant*, Éditions du moniteur, 236 p.
- DAVIS M., 1997, *City of quartz*, La découverte, 391 p.
- DELERM P., 2001, *La sieste assassinée*, L'arpenteur, 97 p.
- ECO U., 1985, *La guerre du faux*, Grasset et Fasquelle, 377 p.
- FERRAS R., 1990, *Ville, paraître, être à part*, Reclus, 143 p.
- FLAUBERT G., *Dictionnaire des idées reçues*, Mille et une nuits, 95 p.
- F RÉMONT A., 1976, *La Région espace vécu*, PUF, 220 p.
- FOUCAULT M., 1966, *Les mots et les choses*, Gallimard, 574 p.
- GRACQ J., 1985, *La forme d'une ville*, José Cortin 212 p.
- HALL E. T., 1971, *La dimension cachée*, Seuil, 254 p.
- HANNERZ U., 1980, *Explorer la ville*, Minuit, Paris, 418 p.
- HOLLEY A., 1999, *Éloge de l'odorat*, Odile Jacob, 273 p.

- LACOSTE Y., 1990, *Paysages politiques*, Livre de poche, Paris, 285 p.
- LE BRETON D., 2000, *Éloge de la marche*, Métailié, 177 p.
- LEDROUT R., 1973, *Les images de la ville*, Anthropos, Paris.
- LEFEBVRE H., 1970, *La révolution urbaine*, Gallimard, 248 p.
- LYNCH K., 1960, 1969, *The Image of the City*, Cambridge, MIT, trad. franç. *L'image de la cité*, Dunod, 221 p.
- MERLEAU-PONTY M., 1945, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard.
- MERLIN P., CHOAY F., *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire*, PUF, 723 p.
- MOLES A. et ROHMER É., 1972, *Psychologie de l'espace*, Castermann, Paris.
- MORIN E. 1990, *Introduction à la pensée complexe*, ESF Éditeur, 158 p.
- PEREC G., 1974, *Espèces d'espaces*, Galilée, 124 p.
- SANSOT P., 1973, *Poétique de la ville*, Klincksieck, Paris, 422 p.
- SANSOT P., 1995, *Les pierres songent à nous*, Fata Morgana, 105 p.
- SCHIEFRES A., 1990, *Les Parisiens*, Jean-Claude Lattes, 531 p.
- SIEGFRIED A., 1957, *Géographie humoristique de Paris*, 199 p.
- VIARD J., 1994, *La société d'archipel ou les territoires du village global*, Éditions de l'Aude, 88 p.
- VIRILIO P., 1984, *L'espace critique*, Christian Bourgeois Éditeur, 186 p.

## TÉMOIGNAGES LITTÉRAIRES

---

- ARAGON L., 1926, *Le paysan de Paris*, Folio, 249 p.
- CALVINO I., 1987, *Les villes invisibles*, Seuil, 194 p.
- CHEVALIER L., 1985, *Vingt ans après*, Hachette.
- DOLLE J.-P., 1990, *Fureurs de villes*, Grasset, 235 p.
- HUXLEY A., 1932, *Brave New World*, Perennial.
- MASPERO F., 1990, *Les passagers du Roissy express*, Seuil, 328 p.
- SILVERBERG R., 1971, *Les monades urbaines*, Laffont, 245 p.

## GUIDES

---

- Rennes, ville invisible*, Guide, 1997, Terre de Brume, Théâtre de l'arpenteur, 230 p.
- Bienne, Architecture vue d'en haut et de tout près*, 1999, Presses polytechnique et universitaires romandes, 96 p.

Composé par Compo-Méca, Sarl  
64990 Mouguerre

Achévé d'imprimer : Jouve - Paris  
N° d'éditeur : 3130  
N° d'imprimeur : 366771T  
Dépôt légal : février 2005

*Imprimé en France*

« La lecture de cet ouvrage a augmenté mon amour de la ville qui déjà était immense. Il en sera de même en ce qui vous concerne. Une fois l'ouvrage terminé, faussez-lui compagnie et déambulez dans l'une d'entre elles à la fois odorante et silencieuse et parfois tumultueuse. » **Pierre Sansot**



## 10 clés de lecture...

*Si la ville m'était contée* est avant tout une introduction à la ville. Les dix clés de lecture permettent de comprendre, pratiquer, gérer ou s'amuser avec la cité d'aujourd'hui. Chacun(e) d'entre nous en possède ses propres cartes intimes. Loin des cartes postales. Loin des murs d'enceintes. Dans ce bric-à-brac, deux fous des villes ont listé les clichés, déniché les meilleurs angles, pris de la hauteur, exploré les profondeurs.

Ce livre, né de la rencontre du géographe **Luc Gwiazdzinski** et de l'économiste **Gilles Rabin**, s'est nourri de leur expérience dans l'urbanisme, l'aménagement du territoire et le développement économique. Il doit beaucoup aux voyages d'un continent à l'autre. Face à l'évolution rapide des villes, les deux auteurs ont dû faire le deuil des beaux modèles et de leurs confortables certitudes. Dans un pays encore marqué par la ruralité, que l'on arrête de parler de ce lieu de vie comme d'une maladie est leur vœu le plus cher et que chacun parte à la découverte de sa propre ville ici et maintenant.

Code éditeur : 653269 - ISBN : 2-7081-3269-5



9

14,90 €